This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

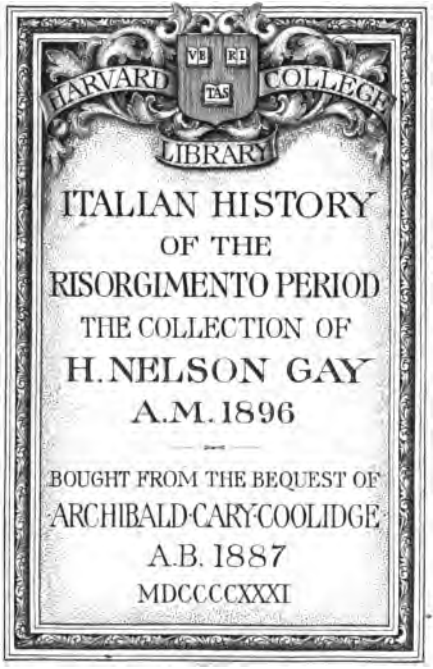
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN PSYQ 0

Ital 2148.37.10



Ptolemy Aitchey — 1901

Spalletti

SCÈNES

DE LA

VIE ITALIENNE.

SCÈNES

DE LA

VIE ITALIENNE,

PAR MÉRY.

TOME SECOND.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

Ital 2148.37.10

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

L'AME TRANSMISE.

I.

Un jour de noces.

Peu de voyageurs ont visité la maison de Solimène.

Elle était bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans la chaîne du Vésuve. Un vaste bois de pins l'entourait; la façade seule était à découvert. On jouissait là d'un point de vue magnifique : en face le volcan, la mer au bas, Naples au fond du golfe.

Cette maison, ou pour mieux dire, ce chà-

teau, avait une physionomie originale; l'architecture en était lourde, massive, sans grâce, sans ornement. C'était sans doute une imitation, une réminiscence d'un de ces manoirs féodaux qui abondaient en France. Une tour carrée, à belvédère, dominait l'édifice. On l'apercevait de loin, mêlée aux cimes des pins arrondis en parasol.

Il n'y a que des ruines aujourd'hui sur ce sommet; quelques chevriers s'y arrêtent, ou des artistes voyageurs qui cherchent des sites à peindre. Vers la fin du dix-septième siècle, Solimène y avait établi son observatoire et son atelier. A cette époque, ce château était presque entièrement dévasté et à peu près inhabitable.

Le 10 mai 1646, de longs cris de fête couraient autour de ce château, jaillissaient de toutes ces croisées ouvertes, éclataient dans le bois, avec les mystérieuses symphonies des pins, avec les roulades lascives des vagues qui s'éteignaient sur les récifs d'Ischia. On avait épuisé les fleurs des rosiers et des orangers pour faire serpenter des arabesques rouges et blanches, de la base au sommet du château. Mille banderoles flottaient sur les corniches; le drapeau castillan, hissé sur la grande porte, laissait frissonner au vent son lion et sa tour;

la volupté courait dans l'air avec la poussière lumineuse et transparente du midi, avec les parfums du thym, de l'algue marine, de la mer amoureuse; avec les sons stridents des mandolines, avec les chants des filles napolitaines, qui dansaient la *tarentelle* sur les feuilles sèches et glissantes des pins. L'entraînement du plaisir ébranlait cette radieuse colline, tant dorée par le soleil, tant caressée par les vagues.

L'objet de la fête était un excitant pour les jeunes gens et les jeunes femmes : on venait de bénir le mariage de Stellina, vierge de quinze ans, fille du comte espagnol Las Végas, le maître du château. Elle épousait son cousin germain, Léontio, fils du duc d'Ottayano, jeune homme de dix-huit ans, amoureux comme un écolier, dont un nom seul de femme brûle les joues, brun et fort comme un marin d'Ischia, passionné comme un artiste.

Les dames et les jeunes seigneurs espagnols et napolitains se plaisaient à regarder ces deux enfants époux qui se promenaient dans une allée solitaire, en donnant fort peu d'attention aux jeux et à la fête splendide dont ils étaient les héros. Léontio ne voyait que sa jeune femme, celle qu'il avait tant aimée, tant désirée depuis ce jour où elle ne lui parut plus une sœur, où elle se révéla dans tous ses attraits de jeune

fille, où elle remplit le château, la colline, les bois, de sa grâce de vierge, de son atmosphère d'amour et d'angélique volupté. Léontio la tenait légèrement par la main, puis il la laissait marcher devant lui, et ses lèvres frissonnaient ; un feu brûlait sa langue ; le sang lui tintait au cœur, quand il la caressait ainsi de ses regards cette embaumée création, cette ange si fraîche, si suave, si femme, celle qu'on avait surnommée la belle blonde aux yeux noirs. Quelquefois, en la voyant silencieuse, immobile, rêveuse, il tressaillait comme de peur ; car il lui semblait que Stellina n'était pas une réalité de femme, qu'elle allait lui échapper comme une apparition des bois ou une idée d'artiste, matérialisée un instant. Ce qui lui donnait cette folle terreur, c'était le costume qu'avait revêtu la jeune épouse ; c'était la figure nouvelle, le corps nouveau que ce costume lui donnait ce jour-là. Par un délicieux caprice, elle avait combiné les parures nuptiales de Séville et de Naples : sa robe blanche, à long corsage, à pointe de velours noir, était comme la traduction fidèle des plus gracieuses formes que Dieu ait inventées pour composer la femme. Les fleurs de l'oranger semaient leurs étoiles blanches dans les boucles de sa belle chevelure; son cou nu, d'une pureté pleine de vie et de

fraîcheur, laissait deviner à l'amoureux jeune homme toute la somme de plaisir que la nature avait mise dans ce corps de vierge enfantine. A cet instant même où cette femme était enfin à lui, où il se complaisait à laisser tomber de sa bouche, en les savourant avec lenteur, ces deux mots : *Ma femme!* eh bien, il était craintif et retenu comme un amant, au jour de sa déclaration; il était effrayé de son pouvoir nouveau sur elle, et quand il pensait qu'avec un signe d'époux, et dans un écart de promenade dans l'obscurité du bois, il pouvait s'initier dans tous les pudiques mystères de sa femme, alors le sang lui manquait aux genoux, son cœur se gonflait, une rosée amère desséchait sa langue; si fort et si jeune, il se sentait écrasé par un bonheur aussi pesant que l'infortune. Il s'applaudissait du répit que lui donnait une journée de printemps, toujours si longue avant le tomber de la nuit. Son espoir était de se préparer par un noviciat de quelques heures à cette immense révélation de volupté, à ce tête-à-tête nuptial, dont la seule pensée étreignait sa gorge comme un collier de fer.

Stellina regardait son époux avec un air significatif de résignation douce; mais Léontio ne comprenait pas : il vivait dans un monde nouveau, il avait des larmes aux yeux, des fris-

sons partout; il commençait des mots dont la fin s'évaporait dans sa bouche en des roucoulements sourds. Toujours marchant, silencieux tous deux, ils étaient arrivés sur une pointe de rochers où était bâti un délicieux pavillon de repos, qui commandait la haute mer. C'était une rotonde à colonnade étouffée par des masses de chêne, de myrtes, de tamarins : il y faisait très-sombre, car la verdure était haute et fort épaisse; une eau mélancolique tombait d'un griffon de marbre dans un bassin couvert de larges feuilles stagnantes de nénuphar. C'était le seul bruit qu'on y entendît, et il donnait à rêver. Dans la salle du pavillon, le grand peintre l'Espagnolet, par un caprice d'été, avait peint des fresques lascives et de libertines arabesques, comme un artiste les voit en rêve, quand il s'est endormi avec un désir.

Alors une voix s'éleva, musicale et veloutée, qui fit tressaillir Léontio, comme s'il ne l'eût jamais entendue!

— Ah! mon ami, n'entrons pas; c'est le pavillon interdit aux dames!

— Oh! ma femme, aujourd'hui tout t'est permis, à toi. Viens, reposons-nous; le château est bien éloigné : entends comme les voix de nos amis nous arrivent à peine. On a respecté le mystère de notre promenade. Viens,

Stellina ; viens, ma femme : nous sommes.... seuls....

Ce dernier mot fit pâlir la jeune épouse. Léontio le répéta tout bas.

Il s'assit, entraînant mollement sa femme sur ses genoux.

— Laisse-moi t'embrasser, lui dit-il avec une voix étouffée ; c'est la première fois que je goûte les lèvres d'une femme. Oh ! que j'en ai soif !

Stellina poussa un cri effrayant et courut se cacher derrière une colonne. Léontio se leva, mit l'épée à la main, et cria d'une voix de tonnerre :

— Que venez-vous faire ici, vous?

Cette brusque interpellation s'adressait à un moine qui s'était encadré dans un arceau d'entrée, et qui regardait froidement les deux époux.

— Excusez-moi, mon frère, dit le moine : j'allais me retirer quand j'ai vu qu'il y avait indiscrétion ; mais madame m'a tout de suite aperçu. Je fais la quête dans la campagne et je m'arrête toujours un instant ici pour me désaltérer à la fontaine. Mon couvent est à l'Annunciada ; on peut en voir le clocher d'ici. Jeune homme, vous êtes bien prompt à la colère ; que Dieu vous garde de malheur le jour de votre mariage !

— C'est singulier, dit Léontio en souriant, comment savez-vous, mon père, que je me marie aujourd'hui, vous qui n'êtes pas de ce monde?

— Je ne suis pas de ce monde, évangéliquement parlant, mais je suis de la Campagne de Naples, et votre mariage avec madame a fait tant de bruit du Vésuve à la Chartreuse, qu'il en est arrivé quelque chose au jardin de notre couvent.

— Eh bien! dit Stellina, priez Dieu et saint François pour nous! Léontio, donnez quelques ducats au frère quêteur.

— Nous n'acceptons jamais de l'argent dans nos quêtes, ma jeune dame; ma besace est vide aujourd'hui, comme vous voyez; mais je comptais bien la remplir avec quelques miettes de votre festin de noce; j'allais au château dans cette intention : la table du bon riche n'est pas fermée au pauvre Lazare!

—Nous vous accompagnerons, dit vivement Stellina: il se fait tard, on est peut-être inquiet au château.

— Ma compagnie vous sera peut-être importune, dit le moine en baissant les yeux.

— Elle nous portera bonheur, mon père!

Et ils quitttèrent tous trois le pavillon, Léontio triste et muet, Stellina gaie et légère, le

moine avec un air indifférent à tout, comme un stoïcien qui a pris l'insouciance par métier.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une figure fraîche et sereine; il eût été difficile de trouver dans un pli de sa joue, dans une intention de ses regards, la moindre trace d'une passion; c'était la béatitude faite homme. Sa voix était douce et claire comme la voix d'une femme; l'étrangeté de ce timbre avait frappé Léontio et Stellina, Stellina surtout, car Léontio avait entendu les chœurs féminins d'hommes dans la chapelle Sixtine, et il pouvait s'expliquer naturellement la bizarre voix de ce religieux.

En sortant du pavillon, le moine ramassa une épingle d'or tombée des cheveux de Stellina, et la lui rendit gracieusement; la jeune épouse rougit.

Ils arrivèrent au château presque à la nuit. Le seigneur Ottayano était allé au-devant de son fils et de sa belle-fille, pour leur annoncer que Salvator Rosa venait de terminer leurs portraits, et qu'on avait inauguré ces deux tableaux dans leur chambre nuptiale.

— Oh! je vais voir le portrait de ma femme! s'écria Léontio. Mon père, gardez-moi Stellina.

Le moine s'inclina profondément devant le duc.

— Il nous a accompagnés depuis... là-bas, ce bon religieux ! dit Stellina.

Ottayano regarda fixement le moine qui se laissa regarder avec sa bonhomie ordinaire.

— Que venez-vous chercher ici, mon père ? lui demanda le duc.

Le moine fit un signe de quêteur, en montrant sa besace.

— Est-ce que vous êtes muet, mon père ?

— Non, non, répondit le religieux à voix basse, et avec un sourire charmant.

— Quel est votre nom parmi les saints ?

— Spiridione.

— Et parmi les hommes ?

— Dieu le sait.

— Comment ! vous ignorez votre nom ?

— Je l'ai oublié.

Toutes ces réponses du moine étaient faites à demi-voix, d'un air modeste, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt fermés. Ottayano continua cette espèce d'interrogatoire.

— Me tromperais-je, mon frère, je crois vous avoir vu passer tout près du château il y a trois heures environ ; vous suiviez l'allée de pins qui mène à Torre di Greco.

— C'était moi-même ! je venais de voir l'économe de la chartreuse Saint-Martin, et j'avais pris au retour ce chemin, comme le moins long.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, mon père; avez-vous vécu dans le monde?

— Jamais.

— Avez-vous des parents ?

— Aucun.

— Vous seriez donc... ?

— Oui, seigneur.

— Ce n'est pas un crime.

— C'est un bonheur. Je suis tout à Dieu!

Ottayano s'arrêta, comme maîtrisé par une pensée de triste souvenir; il regardait la terre, jouait du bout de sa bottine avec les feuilles tombées, et détachait, d'un doigt distrait, l'écorce écailleuse d'un pin.

— Si vous le permettez, seigneur, dit Spiridione, j'irai me reposer dans vos écuries, il est fort tard; je ne me remettrai en route que demain. Je me confie à la charité de vos valets pour remplir ma besace.

— Oui, oui, dit le duc toujours préoccupé; je leur donnerai mes ordres, je leur prescrirai d'être charitables... Mais est-ce que vous pouvez vous absenter la nuit, mon père?

— Il y a force majeure; d'ailleurs j'ai l'autorisation de mes supérieurs. Quand je suis en quête, je passe souvent la nuit hors du couvent, en été surtout.

— Craignez-vous les bandits?

Spiridione fit un léger sourire.

— Les bandits ! Oh ! ils n'attaquent point les ordres mendiants ; ce serait une triste curée pour eux que ma besace ; je crains les précipices, ma vue est fort basse ; la nuit je n'y vois pas du tout, et le chemin d'ici au village de l'Annunciada est fort mauvais ; il est pire encore du village au couvent, surtout depuis la dernière éruption. Au reste, si ma présence vous gêne, j'irai demander retraite au couvent des Camaldules...

— Oh ! mon père, dit vivement Stellina, comment pouvez-vous penser cela ? Le jour de mon mariage, nous refuserions l'hospitalité à un religieux ! Mais ce serait un crime devant Dieu et les hommes ! Il y a place au château pour tous les fils de saint François ; ils seront toujours les bienvenus, de nuit ou de jour. Venez, venez avec nous, mon père Spiridione ; venez, voulez-vous prendre mon bras ?

Spiridione fit un signe pudique de refus, comme s'il se fût alarmé à l'idée seule de se mettre en contact avec une étoffe de femme.

— Madame, dit-il, j'aurai l'honneur de vous suivre comme valet indigne.

Ottayano, Stellina et le moine sortirent du bois de pins, et traversèrent l'esplanade du château, tout encombrée d'une foule joyeuse

qui salua d'un long murmure d'admiration la jeune épouse, que son père soucieux tenait par la main.

L'ardent Léontio était encore dans la chambre nuptiale; il y était seul; il n'avait pas permis à son meilleur ami de l'y accompagner, de peur qu'un souffle profane ne se glissât dans cette virginale atmosphère, dans cette alcôve sainte où rayonnait le lit de Stellina. Que de fois l'amoureux jeune homme croisa dévotement ses mains, comme pour une prière mentale, devant le magnifique portrait de sa femme, ce chef-d'œuvre du peintre napolitain! Qu'il avait bien compris cette vierge d'exception, le grand artiste! Ce n'était ni une belle femme, ni une jolie femme que son pinceau avait reproduite, c'était l'idéalisation de l'ange, avec les formes de la vierge, une de ces figures qui ne rappellent aucun besoin, aucune infirmité, aucune misère de notre triste nature. Cette jeune femme peinte n'était pas née de la femme, elle s'était sans doute révélée au monde, une nuit de printemps, comme une émanation parfumée; elle vivait de la vie des fleurs ou des anges. Sous cette chair lumineuse, dorée, transparente, le squelette humain ne se faisait point sentir; l'enivrement d'une exquise volupté vous saisissait devant cette toile, et quand

on la regardait réfléchie dans la grande glace de la chambre, alors, par un jeu singulier d'optique, cette délicieuse figure semblait vivre dans un lointain vaporeux, ces grands yeux noirs étincelaient sous un front pur, sous une chevelure ruisselante d'or; alors l'animation de ce portrait était si complète qu'on se serait pris pour lui d'un véritable amour, d'une passion folle, qu'aucune femme vivante n'aurait pu contenter. Une nuit passée devant ce portrait eût paru le bonheur suprême à quelques-uns de ces jeunes et passionnés Italiens qui ne vivaient que pour les arts et pour les femmes. C'était à s'épuiser d'amour, à se suicider par des excès d'illusions; c'était à se ruer sur cette toile divine, jusqu'à ce que la couleur eût disparu dans une nuit de baisers délirants, de folles extases! Oh! que je suis heureux, s'écria Léontio exalté, ma femme est encore plus belle que cela! et voilà le chevet où elle se réveillera demain!

Il sortit, les joues en feu, pour revoir Stellina. Dans son ivresse, il n'avait pas daigné jeter un seul coup d'œil au portrait qui servait de pendant à celui de sa femme, au sien; c'était encore un admirable ouvrage. Soit modestie, soit oubli, ces deux tableaux n'étaient pas signés du peintre. Sur un angle, au bas, on lisait: *Stellina* et *Léontio*, 10 mai 1646.

Il y avait foule sur l'esplanade du château, quand Léontio y descendit; il découvrit bientôt Stellina, car elle semblait luire avec son auréole de cheveux et de chair rose, dans une constellation des plus jolies femmes napolitaines, l'élite de cette cour voluptueuse d'Espagnols qui avaient transporté dans la *Villa-Réale* les amoureuses traditions de Séville, de Grenade, de Valladolid. La nuit était tombée; mais les cent croisées ouvertes du château versaient des rayons de lumière sur la terrasse, et cette clarté plaisait mieux aux femmes que celle du jour; elles passaient avec une gracieuse nonchalance devant les groupes de jeunes seigneurs, en s'abandonnant à leur admiration; elles marchaient en tournoyant comme une ronde fantastique, appuyant à peine leurs pieds d'enfant sur le pavé de marbre, la tête penchée sur une épaule, avec des ondulations de corps si douces à l'œil, qu'on les ressentait électriquement, comme si on les avait toutes étreintes à la fois. Un murmure musical de voix italiennes s'élevait de cette foule qui ne parlait qu'amour, ne rêvait que plaisir, ne respirait que séduction. Les grands pins qui couronnaient le château, ouvrant à la brise du golfe leurs feuillages d'aiguilles vertes, formaient comme un orchestre aérien de suave et mystérieuse harmonie; des chansons d'amour

sortaient de toutes les allées, où la nuit et les arbres couvraient tant de secrètes extases, tant de groupes égarés. Au bas de la colline la mer semblait rouler des étoiles en fusion ; la ville et le port échangeaient leurs clartés vagabondes ; le vent s'endormait sur le Pausilippe, ce vase immense de parfums, et à son réveil, il secouait partout ses richesses embaumées, comme un navire arrivé de Manille ou de Ceylan. A cette fête napolitaine, le Vésuve s'était chargé du feu d'artifice ; le volcan, comme un officieux voisin, rapetissait sa formidable voix, et simulait une éruption avec une fumée diaphane, une esquisse de laves, une profusion d'innocentes flammes de Bengale qui, par une clarté soudaine, trahissaient toutes les choses secrètes, accomplies dans les pins sur la foi de l'obscurité ; car en ces jours de corruption, en ces climats de fièvre amoureuse, sur cette terre des antiques bacchanales, c'était encore comme aux veillées des fêtes de Vénus : un immense cri d'amour, un irrésistible besoin de volupté, courait dans la foule des adorateurs, tout autour du temple de la déesse, et l'Hymen se voilait les yeux d'un bandeau, pour ne pas voir tant d'infidèles qui reniaient son inutile protection.

Un singulier incident jeta quelque distraction dans tout ce monde, qu'un jour de mariage avait

fanatisé de plaisir ; parmi les valets qui distribuaient les rafraîchissements, on remarqua le moine Spiridione qui dans une attitude de mortification s'était résigné aux fonctions humiliantes de la domesticité. Il passa, d'un air distrait, devant Léontio et Stellina ; le jeune époux l'apostropha gaiement : — Pardon, mon père, quel métier faites-vous donc cette nuit? Je serai forcé d'écrire au saint Père pour vous laver de l'interdiction que votre général va vous lancer un de ces jours. Spiridione s'inclina, comme s'il n'avait pas aperçu Léontio et sa femme.

— Mon fils, lui dit-il avec un accent de candeur touchante et de sainte mélancolie, mon fils, je n'ai jamais été exposé à la tentation du mal, dans ma vie; quel mérite ai-je devant Dieu, si je ne l'ai jamais gravement offensé? Le palme ne se donne qu'à celui qui a combattu, je ne pouvais choisir une occasion meilleure ; tous les piéges de l'enfer sont ici; je veux voir si je suis assez fort pour dormir dans quelques heures du sommeil des forts, si je puis braver avec le secours de la grâce les impurs fantômes des nuits, *noctium phantasmata*.

En achevant sa phrase mystique, il offrit sur un plateau d'argent de l'eau sucrée au cédrat à Léontio et à sa femme.

Les deux époux apaisèrent leur soif ardente

et remercièrent gracieusement leur évangélique échanson. Spiridione continua son service volontaire jusqu'au moment où la cloche sonna le coucher des époux.

On entendait dans le lointain pleurer minuit au clocher de la Chartreuse ; la façade du château s'éteignait, de croisée en croisée; les jeunes filles des campagnes descendaient la colline, en se racontant les toilettes des dames ; les dames et les jeunes seigneurs retournaient à Naples de toute la vitesse de leurs chevaux. Les parents et les intimes avaient été retenus au château ; le calme descendait avec les heures matinales, un silence moral purifiait le bois de pins; après le rire, la joie, les chansons, venait cette sourde mélancolie des nuits, cette tristesse aérienne, bien plus sensible dans les lieux où le marbre semble palpiter encore sous le pied des danseurs, où les fleurs sont tièdes encore du sein de la femme qui les échauffa.

Léontio était aux genoux de son épouse.

Stellina était assise sur un fauteuil dans sa chambre.

Deux lampes de forme antique éclairaient le groupe nuptial. Stellina était belle à faire mourir d'envie ; Léontio tremblait de bonheur. Les portraits semblaient regarder amoureusement leurs originaux.

— Le peintre m'a bien flattée, dit Stellina, pour dire quelque chose d'étranger à sa position.

— Il t'a flattée ! s'écria Léontio. Lui ! et Dieu même ne pourrait peindre une image plus belle que la tienne ; les anges de son paradis sont jaloux de toi, et murmurent contre Dieu : si tu passais dans le cimetière de Chiaïa, les morts frissonneraient sous ta robe ; il t'a flattée, lui, ce peintre impuissant ! ne pouvant te peindre, il s'est résigné à faire un chef-d'œuvre ! Et puis, cette robe, ces dentelles, ce velours, tout cela n'est pas toi ; il a fait des draperies parce qu'il lui était défendu de voir et de peindre ce que mes yeux seuls peuvent voir... Entends-tu, Stellina ?

— Oui, mon ami.

— Donne-moi tes pieds à baiser ; je veux les voir nus ; donne-moi tes beaux cheveux....

— Mon ami, mon ami, tu me fais peur..... Attends... j'ai des frissons ; là... je dois être pâle.....

— Oui... c'est la pâleur des jeunes épouses, c'est le frisson du lit nuptial ; oh ! que tu es belle avec cette pâleur ! Oh ! que je te plains ! tu ne peux pas t'aimer ! Viens, viens, laisse-moi te porter, je sens que ma poitrine se rompt : tiens, tiens, je pleure de joie, oh ! que tu es

belle ! oh ! Dieu ! je vous remercie, je suis l'élu de votre choix ; mon bonheur m'alarme ! que vous ai-je fait pour être si heureux !... Stellina, Stellina, tu parais souffrir.....

— Je te l'ai dit, mon ami, j'ai des frissons... j'ai froid : laisse-moi remettre ma robe.

— Et moi aussi, j'ai froid, j'ai chaud, j'ai soif, j'ai tout. Sais-je bien ce que j'ai ? mon cerveau brûle, mes yeux se vitrent, mes dents s'entrechoquent, il n'y a qu'un remède à cela... nous serons heureux et calmes demain ! oh ! viens.

— Mais que tu es pâle, aussi, toi, Léontio, bien pâle, toi si coloré toujours ! Regarde-toi au miroir, mon ami.

— Un crime, c'est une minute perdue à regarder une autre figure que la tienne. Oh ! viens, viens !

— Tes mains sont glacées, Léontio. Mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur ! Ah ! il me semble qu'on a parlé dans cette alcôve... Léontio, mon époux, tes joues se creusent, tu souffres.

— Oui, oui, un peu. Ce n'est rien. Ah ! c'est que je te désire tant, Stellina. Oh ! que ton sein est beau comme cela ! Dénoue tes cheveux..... là, bien, laisse-les couler sur ton sein. Ah ! je souffre beaucoup, Stellina : je n'ai plus la force de t'emporter sur mes bras, mes pieds s'en-

gourdissent, ma voix s'affaiblit, et toi aussi, ma femme?

— Mourante, mourante, mon ami, mon époux.

— Grand Dieu ! s'écria Léontio en pleurant, que nous arrive-t-il donc?

Et il tourna tristement ses yeux vers le lit. En ce moment il lui sembla qu'une main entr'ouvrait les rideaux de l'alcôve et faisait grincer leurs anneaux de fer.

Léontio s'épuisa dans un dernier effort à saisir son épée, mais il retomba sur ses genoux.

— Réponds-moi, dit-il d'une voix éteinte à sa femme, réponds-moi, parle-moi, Stellina, seulement comme je te parle.

Stellina étendit son bras péniblement, et saisit les cheveux du jeune homme; ses lèvres se mouvaient, comme si elle eût tenté inutilement de répondre, comme si elle récitait quelque prière d'agonie. La mort avait déjà jeté son vernis sur ce corps de jeune femme, si beau dans sa nudité.

En ce moment des voix mélodieuses chantaient la sérénade des noces.

— Oh ! oui, oui, chantez, chantez, dit à voix sourde Léontio.

Et des larmes tombèrent sur ses joues de cire.

Les voix chantaient l'air mystique de Palestrina sur ces paroles profanes :

La vague vient de Sorrente
Odorante,
Sur nos têtes Vénus luit;
Comme toi, fille de l'onde,
Belle blonde,
Elle va dorer ta nuit.

Vénus voit ton hyménée :
Elle est née
Sur ces flots que nous aimons;
Elle embaume de sa bouche
Et ta couche,
Et l'oranger de ces monts.

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes.
Au balcon des corridors,
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Entends-tu dans de doux rêves,
Sur les grèves
Fuir le flot napolitain;
Entends-tu la voix touchante
Qui te chante,
A bord du canot lointain?

Entends-tu les mandolines
Aux collines
Où se font les doux larcins?
Les vagues napolitaines,
Les fontaines
Qui tombent dans les bassins?

Entends-tu la douce brise
Qui se brise
Dans les jasmins espagnols,
Dans les myrtes de nos îles,
Doux asiles
Où chantent les rossignols?

Ah! toutes ces harmonies
Sont unies;
Elles parleront demain
A la vierge de la veille
Qui s'éveille
Voilant ses yeux de sa main.

Dans cette nuit amoureuse
Sois heureuse;
Aux bras de ton jeune amant
Jouis de l'heure présente,
Séduisante,
Car l'heure à venir nous ment [1].

[1] Ce rhythme, si connu dans notre midi par les vieux cantiques populaires de *Joseph* et de *l'Enfant prodigue*, doit à Palestrina un air plein de charmes et de naïveté.

Léontio étendit sa main vers la croisée, et secoua la tête avec un mélancolique sourire. Stellina reprit ses sens dans un vif accès de douleur.

— Mon ami, murmura-t-elle, nous sommes empoisonnés!

— Ce n'est pas possible! s'écria le jeune homme avec un dernier effort de convulsion; Dieu serait criminel de nous faire mourir ainsi. Moi mourir devant toi morte! aujourd'hui!.... Non, non, la mort n'est pas faite pour nous, pour toi belle et puissante comme la vie!... Ah! je sens que mes entrailles se fondent!

Stellina toucha les mains de Léontio et lui dit d'une voix éteinte :

— Mon ami, embrasse-moi encore une fois.

Ces paroles suprêmes galvanisèrent Léontio. Il se leva et retomba aussitôt sur le corps de sa femme, en l'étreignant avec des doigts convulsifs.

— Non, dit le malheureux époux, non, nous ne mourrons pas, ceci est une épreuve : va, si nous mourions aujourd'hui, Dieu est juste, il nous ressusciterait demain.

Des adieux funèbres se murmurèrent lèvres sur lèvres; les deux mariés roulèrent sur le pavé de marbre. C'étaient deux cadavres nus,

les plus beaux qu'un fossoyeur ait pollués de sa main.

Alors un homme sortit précipitamment de l'alcôve : c'était le moine Spiridione. Il regarda les cadavres avec une expression de joie satisfaite. Il prit l'aiguille d'or de la chevelure de Stellina, et burina un mot sur la poitrine de la jeune fille. Le sang figé servit d'encre ; l'aiguille resta dans la chair ; puis il noua une échelle de corde au balcon de la chambre, descendit sur l'esplanade, et s'enfonça dans le labyrinthe des pins.

II

Transition.

A dix heures du matin, hormis quelques paysans et les valets, personne n'était sortit du château. Toutes les croisées étaient encore fermées; la chaleur s'annonçait déjà sur la plate-forme, une brise bien légère murmurait dans les bois.

Le comte de Las Vegas et sa femme parurent les premiers sur le perron du nord, en négligé du matin; les dames arrivèrent ensuite,

mêlées aux jeunes seigneurs. Toute cette société oisive et heureuse marchait avec nonchalance dans la grande allée de pins ; il y avait sur les figures quelques signes d'abattement et de lassitude.

Un éclat de rire suspendit la promenade et groupa les promeneurs.

C'était le duc de Matalone qui arrivait du château, en faisant retentir le bois de la bruyante expression de sa gaieté.

— Mesdames, dit-il, je viens de passer sous la croisée des deux époux; devinez ce que j'ai vu !

Une curiosité muette l'interrogea vivement par son silence.

— J'ai vu une échelle de corde liée au balcon : nos deux chers enfants se sont enlevés.

— Enlevés ! s'écria-t-on en chœur.

— Oui, enlevés ! poursuivit le duc. A quoi servent les échelles de corde ? Venez donc voir, mesdames ; le trait est original; à la première nuit des noces ! c'est neuf dans l'histoire de l'amour.

La compagnie courut follement, le duc en tête, sous le balcon de la chambre nuptiale. La croisée était large ouverte, l'échelle pendait ; toutes les voix crièrent : *Léontio! Léontio!* La comtesse de Las Vegas appela sa fille avec un

accent d'inquiétude. Aucune voix ne répondit.

— Il faut monter, dit le comte, et frapper à la porte. On courut à l'escalier; la porte de la chambre fut heurtée d'abord avec ménagement, puis secouée avec fureur, puis enfoncée d'un coup de marteau. La chambre fut envahie; je ne vous dirai pas la scène d'effroi qui suivit. Les deux cadavres étaient étendus au grand jour. Les rayons jouaient avec la gorge nue de Stellina; la pauvre fille était déjà verdâtre; chemin faisant, le soleil s'amusait à la pourrir.

On avait emporté mourantes les deux mères; toutes les dames avaient quitté la chambre en poussant de longs cris d'horreur; les seigneurs Las Vegas et d'Ottayano trouvaient dans leur fermeté d'homme assez de courage pour contempler leurs enfants morts. Ils étaient auprès, debout, les bras croisés, des larmes aux yeux, muets, et s'interrogeant quelquefois l'un l'autre par un regard plein d'expression.

Tout à coup le duc d'Ottayano se pencha vivement sur un des cadavres, en disant d'une voix sourde :

— Il y a quelque chose d'écrit à la pointe d'une aiguille; c'est indéchiffrable pour moi... Las Vegas, vous ne pleurez pas, lisez...

Ottayano lut ce mot : VENGÉ !

— Compris! dit froidement Las Vegas.

Ottayano secoua la tête et prononça d'une voix presque inintelligible les deux mots : *C'est lui!*

Puis l'écume jaillit des lèvres de Las Vegas, le sang gonfla les veines de ses tempes; il roidit fortement ses jambes sur le parquet, et s'écria d'une voix sourde :

— Le misérable! il m'a mis en défaut hier! Un instant j'ai cru le reconnaître, un seul instant! Le fracas de la journée m'a ôté la réflexion!... Il y a vingt ans que je ne l'avais vu!

— Oui, vingt ans! dit Ottayano.... Je le croyais mort...

— Mais il faut nous venger, Ottayano, il le faut... Nous enverrons nos braves au couvent de Torre-di-Greco... N'est-ce pas, Ottayano?

— Inutile! inutile! le bandit n'est plus au couvent à l'heure qu'il est.

—Malédiction de Dieu! il nous échappera!.. Il faut partir sur-le-champ, Ottayano... sur-le-champ... Il faut aller à Naples; il faut aller raconter le crime au duc d'Arcos... C'est aux inquisitionnaires du vice-roi qu'il faut confier la recherche du brigand; les sbires le trouveront, c'est sûr; il aura quitté l'habit religieux... Il s'est jeté peut-être parmi les lazzarroni; peut-être est-il en fuite sur la route de Salerne ou

sur la route de Rome; il faut que le vice-roi nous serve... Allons à Naples, Ottayano.

— A Naples! Oui, demain, nous irons à Naples; mais nous ne pouvons quitter nos femmes aujourd'hui...

— Ah! oui, oui! Pauvres mères!

— Le duc de Matalone parlera pour nous au vice-roi; il s'apprêtait à partir tantôt. Matalone nous servira; demain nous le rejoindrons à la Villa-Royale.

— Oui, oui, cela vaut mieux. Allons voir Matalone. Ces pauvres enfants!

Les deux malheureux pères quittèrent cette chambre funèbre à pas lents, et comme à regret. En sortant, Las Vegas montra le lit nuptial à son ami; des sourires affreux coururent sur leurs lèvres pâles et frissonnantes. Le lit était encore recouvert de sa magnifique étoffe, aux franges flottantes de soie et d'or. Une odeur cadavéreuse courait déjà dans la chambre.

— Ils sont bien morts! dit Ottayano, et il ferma la porte, appela un de ses valets, et le plaça sur l'escalier comme une sentinelle.

Ils se rendirent, chacun de son côté, auprès de leurs femmes. Elles s'étaient mises au lit avec une fièvre ardente; elles paraissaient sourdes à toutes les consolations qu'on leur

prodiguait, car le coup terrible était trop récent.

Le convoi funèbre eut lieu à midi. On porta les deux cadavres dans une petite chapelle, au milieu du bois; ils y furent inhumés. Un mois après cependant, Las-Vegas fit sculpter à Naples un beau tombeau de marbre blanc, qu'on adossa au mur extérieur de la chapelle; un prêtre le bénit; on exhuma les corps, et ce fut là qu'ils furent déposés. La porte de bronze du tombeau fut scellée; on y grava cette inscription :

LÉONTIO ET STELLINA,

MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE!

La grande croisée et la porte de la chambre nuptiale furent murées; on avait jeté deux grands voiles noirs sur les portraits des jeunes époux. L'ameublement resta intact. On ne lava pas même la place où les cadavres furent trouvés gisants; une sueur corrosive, la sueur de la mort et du poison, avait dessiné, pour ainsi dire, la forme des deux corps sur le marbre.

Par ordre du duc d'Arcos on fit de sévères perquisitions dans la ville et la campagne pour découvrir le moine soupçonné du crime. Tout fut donc inutile. Il n'était plus retourné à son couvent, et le lieu qu'il avait choisi pour retraite fut un mystère pour les limiers du vice-roi.

Le souvenir de cette épouvantable nuit laissa dans le château une teinte lugubre, un nuage de consternation, que les jours, en s'écoulant, ne purent effacer. Seulement les deux mères, d'abord inconsolables, et décidées à subir le suicide du désespoir, se résignèrent à vivre; la certitude d'une maternité nouvelle leur avait fait un devoir de se fortifier contre le souvenir d'un grand malheur accompli. Dix mois après, la comtesse de Las Vegas mit au monde une fille qu'elle fit nommer Stellina, et à quinze jours d'intervalle, son amie accoucha d'un nouveau Léontio. Une joie triste et peu confiante en l'avenir environna le berceau de ces nouveau-nés. Ottayano et Las Vegas avaient fait à tout le monde, même aux parents ou intimes, un secret de la grossesse de leurs épouses; la naissance des deux nouveaux enfants fut enveloppée du même mystère. Un prêtre fut introduit clandestinement, et de nuit, par Las Vegas, auprès du berceau, et il les baptisa sans

savoir de quels parents ils étaient nés. Les deux familles poussèrent à l'excès le scrupule des précautions, afin de dérober cette sorte de résurrection à l'invisible ennemi qui calculait si bien ses vengeances, et savait attendre de longues années pour frapper plus à propos. Las Vegas et Ottayano, qu'une épouvantable catastrophe et les craintes vagues de l'avenir dégoûtaient de Naples, formaient le projet de passer en Espagne dès que les deux enfants seraient assez forts pour supporter le voyage. Les deux mères approuvaient fortement ce projet : elles avaient pris le château en horreur.

La fatalité n'avait qu'ébauché son œuvre contre ces deux familles : lorsqu'elle met ses ongles de fer sur quelque victime, cette fatalité, elle la torture longtemps ; enfin elle l'abandonne, mais écorchée vive; puis elle y revient pour ronger le squelette.

Or voici ce qui arriva :

Le 10 juillet 1647, le quatrième jour du règne de Mazaniello, règne d'une semaine, le peuple se précipita au palais du duc de Matalone pour le massacrer ; le duc s'était enfui. Son frère Joseph fut décapité à sa place, car il fallait un membre de cette famille à la vengeance du peuple. On avait appris que le duc avait payé des gens pour assassiner Mazaniello,

et c'était la cause de l'irritation. Les amis du duc de Matalone furent voués au même sort, comme complices; les comtes de Las Vegas et d'Ottayano furent assaillis à Largo di Castello, massacrés et jetés à la mer. Un lazzarone, qui se faisait suivre d'une bande nombreuse et dévouée, avait commandé cette exécution; cet homme inconnu, mais si fidèlement obéi, comme tous ceux qui montrent dans les révoltes une intelligence supérieure, s'adressa aux lazzaroni, ses compagnons, et leur dit d'une voix calme et douce, voix qui contrastait avec la scène d'assassinat qu'il avait provoquée : « Mes amis, la mort de ces deux traîtres ne nous suffit point; il faut monter à leur château pour continuer notre vengeance; le duc de Matalone y a cherché un refuge. Il nous faut le sang de Matalone! Venez avec moi.

Le lazzarone inconnu entraîna cette foule, ivre de sang, vers le chêteau du comte de Las Vegas. On n'y trouva que le concierge Stéphano. Ce domestique assista paisiblement à la dévastation de cette belle résidence. L'événement tragique des deux époux avait fait sur lui une si forte impression qu'il était réduit à un état d'imbécillité. Pendant qu'on ravageait, le lazzarone inconnu marcha droit au tombeau de la chapelle, il ouvrit la porte de bronze,

il enleva les cadavres de Léontio et de Stellina, et du haut de la colline il les jeta aux oiseaux de proie qui volent dans la profonde vallée d'Ottayano. Ce luxe de vengeance parut lui faire plaisir ; car sa figure rayonnait.

Les deux dames et leurs jeunes enfants auraient probablement été les victimes de ces forcenés et de leur chef mystérieux ; mais la destinée leur réservait une autre chance.

Après l'assassinat de Las Vegas et d'Ottayano, le domestique qui les suivait (on le nommait Limerio) courut au château avec précipitation pour apprendre aux deux veuves le sort de leurs infortunés maris, et les arracher d'une demeure où il présumait que les assassins se dirigeraient infailliblement.

Limerio se jeta aux genoux de la comtesse Las Vegas : Sauvez-vous, sauvez-vous, dit-il, vous n'avez pas un instant à perdre ; dans une heure la mort sera dans ce château.

D'autres serviteurs, arrivés de Naples, répandirent l'alarme, confirmèrent le double assassinat de Las Vegas et de son ami. Les deux malheureuses veuves tremblèrent pour leurs enfants. Il fut résolu qu'on abandonnerait sur-le-champ le château pour chercher un asile dans quelque ville du littoral de l'Italie.

Limerio était un marin de Procita ; il savait

conduire une barque à la voile ; il était dévoué aux deux familles. Ce fut à lui que les épouses de Las Vegas et d'Ottayano se confièrent dans cette heure de désespoir. Elles amassèrent à la hâte leurs bijoux, leurs diamants, toutes leurs richesses portatives. Limerio déposa les deux enfants dans un berceau commun, et cette famille fugitive, composée de cinq personnes, le domestique compris, descendit la colline à travers les bois par un sentier détourné, jusqu'à la petite anse d'Ottayano, où était amarrée une vieille barque dépendante du château.

On mit à la voile : le vent était frais et favorable : on s'abandonna au vent. Aux approches de la nuit, le temps tourna à l'orage ; la mer, prodigieusement agitée, tourmentait les deux dames ; les enfants dormaient. Limerio, privé de boussole et ne connaissant pas les parages où la force du vent le poussait, manœuvrait pour ne pas être englouti et pour s'éloigner de la terre. A minuit, la tempête était si horrible qu'il parut impossible à Limerio de se sauver dans sa frêle embarcation.

Pour comble de malheur, une voie d'eau se déclara soudainement, comme si le plancher de la barque eût été percé par une pointe de rocher, en glissant sur quelque récif à fleur d'eau. Les deux pauvres femmes poussèrent des

cris d'effroi, et elles élevèrent sur leurs genoux le berceau de leurs enfants, tandis que l'infatigable Limerio rejetait hors de la barque l'eau qui entrait en abondance. Seul, il était trop faible pour lutter ainsi contre la tempête et la voie d'eau. Une lueur d'espoir se manifesta pourtant ; le vent diminua sensiblement aux premières clartés de l'aube ; la mer parut se remettre au calme ; on apercevait confusément à l'horizon les lignes sombres de la côte ; mais la barque, qui depuis la veille avait été emportée par le vent avec une merveilleuse rapidité, n'avançait plus que fort lentement, car le volume d'eau qui l'envahissait était un fardeau bien lourd, que tous les efforts de Limerio ne pouvaient alléger.

— Nous sommes perdues ! s'écria la comtesse de Las Vegas en jetant un regard d'effroi sur le berceau.

Limerio garda le silence.

L'eau montait toujours par la voie ouverte ; elle était presque au niveau des deux banquettes. La côte se dessinait légèrement et bien loin.

— Qui dois-je sauver ? s'écria Limerio.

— Sauvez nos enfants, répondirent les mères.

— Priez la Sainte Vierge pour nous trois, dit Limerio.

Et il prit le berceau, que la voie d'eau atteignait déjà ; il le déposa sur la mer tout à fait calme, le dirigeant d'une main et nageant de l'autre.

La barque était submergée. Limerio tourna la tête un moment, et ne vit plus que la flamme verte de l'antenne.

Limerio nagea trois heures avant de toucher la côte ; il avait maintenu le berceau dans un parfait équilibre. Les enfants, que leurs mères avaient allaités sur la barque pour la dernière fois, s'étaient rendormis sur leur lit flottant. Limerio, épuisé de fatigue et frissonnant de fièvre, venait enfin de les déposer sur la côte d'Ostie, presque aux portes d'un couvent de religieuses clairistes.

Deux frères quêteurs s'emparèrent du berceau et donnèrent des secours à Limerio agonisant. Une hospitalité généreuse lui fut donnée dans une petite maison de campagne qui dépendait du couvent.

Par devoir ou par curiosité, le podestat vint, quelques heures après, faire son enquête sur le naufrage. Limerio était au lit. L'homme de loi l'accabla de questions. L'honnête serviteur répondit d'abord avec vérité aux questions qu'il jugeait insignifiantes. Ainsi il déclina son nom et ceux de Stellina et de Léontio ; puis, crai-

gnant de compromettre l'avenir de ces deux enfants que de terribles ennemis avaient sans doute intérêt à détruire, il improvisa une fable ; il dit qu'il était un pêcheur de Civita-Vecchia, que, la nuit dernière, il avait recueilli dans sa barque, d'un vaisseau naufragé, ces deux enfants avec leurs mères. Les détails qu'il donna ensuite étaient véritables, ceux mêmes qu'on a lus.

Le podestat promit d'écrire, le jour même, au cardinal Albrucci pour l'instruire du dévouement évangélique de Limerio et solliciter une récompense, mais le pauvre serviteur se débattait déjà sous les premières atteintes d'une pleurésie qui devait l'emporter au tombeau. Trois jours d'émotions et d'intolérables fatigues lui avaient porté un coup de mort. Il ne se releva plus du lit hospitalier où le quêteur de Sainte-Claire l'avait déposé tout tremblant de l'humidité des vagues. Limerio mourut dans un accès de délire, où il révéla d'étranges choses, des choses qui furent bien mystérieuses à ceux qui les entendirent. A travers l'incohérence des songes récités par Limerio agonisant se glissait souvent quelque incident vrai des tragiques histoires du château de Las Vegas.

Les deux enfants, la jeune Stellina, le jeune Léontio, furent placés par les frères quêteurs sous la protection du couvent.

III

A Rome.

Le 2 novembre 1666, un jeune artiste dessinait un mélancolique paysage de ruines, au milieu des Thermes d'Antonin; auprès de lui, une jeune fille blonde, assise sur un chapiteau, travaillait à un ouvrage de broderie. Ils paraissaient de même âge l'un et l'autre : dix-huit ans environ. Leur costume n'annonçait pas l'aisance; ils étaient tout entiers à leurs travaux, comme si leur pain du jour en eût dépendu.

Une cloche sonna lentement au campanile de l'église des saints Nérée et Achilée.

Le jeune homme tressaillit et laissa tomber son crayon.

— Cette cloche m'a fait peur, dit-il d'une voix sourde. Stellina, est-ce déjà l'*Angelus* du soir ?

— Non, mon frère, ce sont les derniers glas de la fête des morts. Nous n'avons pas récité un seul *Miserere*.

— En quelle intention l'aurions-nous récité, ma sœur ? dit le jeune homme avec un sourire triste.

— Pour les pauvres âmes du Purgatoire.

— Tu as raison, Stellina. Si les âmes de notre père et de notre mère sont en souffrance, tu les aurais soulagées peut-être avec tes prières, toi, Stellina, toi si pure, si angélique ! Écoute, ma sœur, il me semble que nous perdons nos habitudes pieuses, nos pratiques dévotes, à mesure que nous avançons en âge. Il y a trois ans que nous avons quitté cette bonne maison hospitalière de Sainte-Claire, où nous avons été élevés si chrétiennement ; et cela me fait peur à penser combien depuis nous avons pris de goûts mondains, moi surtout, ma sœur, moi ; car tu ne fais, toi, que ma volonté. Tes vertus t'appartiennent, tes fautes sont à moi. Aujourd'hui,

par exemple, n'est-ce pas un crime devant Dieu et les hommes d'avoir laissé passer la fête sans avoir récité les sept psaumes dans quelque coin d'église ? On dirait que nous sommes conduits par un esprit malin.

La jeune fille se rapprocha vivement de son frère avec une convulsion nerveuse, et ses grands yeux noirs se détachèrent d'une manière effrayante sur la pâleur de son visage.

— Allons à l'église, dit-elle, j'ai besoin de prier. Viens, mon frère, quittons ces ruines, elles sont trop tristes pour nous.

Léontio écoutait sa sœur, les yeux attachés sur elle : il semblait que cette voix, pleine de notes mélodieuses, l'arrachait momentanément à quelque pensée habituelle d'horrible mélancolie. Stellina ne parlait plus, et Léontio la regardait encore de l'air d'un homme qui écoute. Aux paroles de Stellina avait succédé un étrange silence ; le vent d'automne tourmentait la forêt de lichen et de lierre incrustée sur les colossales voûtes des thermes ; et à chaque secousse du vent dans les plantes pariétaires, il en tombait une grêle de mosaïques. Par intervalles, revenait un calme de désolation : le ciel se plombait de nuages dans toute l'étendue de la voie Appia. Depuis le pied du Palatin jusqu'au tombeau de la fille de Crassus, on ne distinguait pas un seul

être vivant. Cet immense désert ressemblait au cimetière de quelque monde où l'on aurait bouleversé les cyprès et les tombeaux.

Ce deuil incomparable qui attriste cette partie de la campagne de Rome agissait sans doute sur l'imagination nerveuse de Léontio ; il s'abandonnait avec une sorte de joie à l'impression désolante du paysage ; il se prenait subitement de dégoût pour le dessin qu'il avait commencé, et cherchait dans la plaine quelque point de vue nouveau : c'était tantôt la ligne triomphale et brisée des aqueducs, tantôt la muraille noire et crénelée de la vieille enceinte aurélienne, ou bien un tronçon de colonne granitique, ornement du vestibule des thermes, aujourd'hui gisant sur un lit de violettes, de marguerites blanches et de gazon. Stellina ne brodait plus; elle était immobile, les yeux fixes et sans regard déterminé : on aurait cru voir la statue de la Pudeur exhumée des ruines. La cloche de l'église voisine sonna une seconde fois, et la jeune fille se leva vivement, comme si elle s'arrachait d'un rêve pénible.

— Viens, mon frère, viens, murmura-t-elle tout bas, allons prier.

Léontio reprit son manteau brun et usé ; il jeta sur les épaules de Stellina une mantille rouge, et il se dirigea lentement vers la porte

des thermes. La vieille femme qui leur ouvrit cette porte secoua tristement la tête en les voyant passer, et les recommanda, dans une courte prière, à la Sainte Vierge. Ils étaient livides et convulsifs comme des agonisants.

Les portes de l'église se fermaient quand ils parurent devant le porche. Léontio put distinguer encore les treize cierges de cire jaune qui brûlaient autour d'un catafalque noir semé de larmes blanches.

— Vous arrivez trop tard, lui dit le sacristain, on vient de faire la dernière absoute.

Léontio glissa une petite pièce d'argent dans la main du sacristain.

— C'est pour une messe de morts, dit-il.

Le sacristain ouvrit un registre déposé sur une petite table à l'entrée de l'église.

— En quelle intention faut-il célébrer cette messe? demanda-t-il à Léontio.

— Pour les âmes de notre père et de notre mère.

— Quels noms faut-il écrire?

Léontio ne répondit pas.

— Les noms de votre père et de votre mère, poursuivit le sacristain; les noms de baptême seulement. Le prêtre les prononce au *Memento*..... Vous les avez oubliés?

— Oui, répondit Léontio avec un soupir

étouffé. Stellina s'appuyait sur une des petites colonnes du porche et pleurait.

— Pauvres enfants, dit le sacristain ; que les patrons de notre église intercèdent pour vous ! Nous vous dirons une messe de morts.

Et il offrit de l'eau bénite à Léontio, et ferma la porte de l'église.

Léontio se serra étroitement dans son manteau, fit signe à Stellina de le suivre, et s'avança d'un pas rapide sur la voie Appienne.

Ils laissèrent à gauche la masure lépreuse qui recouvre les tombeaux des Scipions, et plus loin cette campagne inculte où s'étend l'immense ellipse de ruines qui furent le cirque de Caracalla, et ils arrivèrent aux limites de Rome aurélienne, au pied de cette tour tumulaire qui a éternisé le plus grand deuil paternel dont la ville de Rome ait été témoin.

Le jour baissait en tournant à l'orage ; le vent d'est s'engouffrait dans la tour de Cécilia Métella, et la remplissait d'une harmonie lugubre comme la mélopée des funérailles antiques ; les touffes larges et profondes du lierre éternel qui domine le tombeau comme une couronne de deuil, laissaient tomber des plaintes à chaque rafale. Parfois on aurait dit que toutes les têtes saillantes de taureaux incrustées sur la frise, mugissaient comme les grandes

victimes de Clitumne devant la hache du sacrificateur. Le vent qui tonnait sur cette campagne en se heurtant aux ruines, avait toutes les paroles, toutes les voix, tous les cris de la désolation : chaque ruine lui donnait sa pensée. Ce vent jaillissait en mille coups de foudre de toutes les arches des aqueducs, de tous les portiques du cirque d'Antonin; il courait sur la voie Appia, et creusait les dalles avec un bruit de chariots; il se brisait dans les créneaux des murailles auréliennes, en imitant les clameurs des barbares de Théodoric : pas un éclat de ce vent solennel qui ne rappelât une grande chose éteinte, une chute de colosse, une lamentation de l'univers.

Léontio s'abandonnait avec ivresse aux embrassements de cette puissance invisible de l'air qui lui parlait une langue si bien comprise de son cœur.

— Ah! on respire ici, n'est-ce pas, ma sœur? On ne souffre pas seul ici, on souffre avec tout ce qui a souffert; on pleure avec tout ce qui a pleuré. Oh! comme ce deuil est large! toutes les larmes qui ont coulé ici, tenues par Dieu en réserve, changeraient la voie Appienne en torrent. Je puis sourire enfin, cela me donne un peu de joie.

Et il se mit à examiner avec attention la

tour sépulcrale de Cécilia Métella. En ce moment, des feuilles de lierre arrachées par le vent, tombaient à flots comme des larmes sur la touchante inscription du tombeau.

— Pauvre fille! et surtout pauvre père! dit Léontio; qu'elle doit avoir été grande, la douleur qui s'est exprimée avec tant de simplicité!

CÆCILIÆ Q. CRETICI. F. METELLÆ CRASSI.

Rien de plus! et combien de générations se sont attendries là-devant!... Écoute, Stellina, on est bien ici, n'est-ce pas? Ce tombeau est vide, choisissons-le pour notre maison.

— Avec toi, mon frère, un tombeau est un palais.

— Bonne sœur! j'ai pris Rome en dégoût; personne ne me ressemble dans cette ville; je suis là, dans la rue Saint-Théodore, comme un homme venu de l'autre monde; les petits enfants ont peur de moi, quand je les regarde; notre voisinage est mauvais; ailleurs il ne vaudrait guère mieux : tous les quartiers de Rome se ressemblent; on n'y voit partout que des femmes folles de leur corps, et ma sœur ne doit vivre que dans une atmosphère d'anges, ou bien loin des hommes.

— O mon frère, dit Stellina, avec une voix

si touchante et qui ressemblait si peu à une voix humaine qu'on aurait cru entendre sortir du sépulcre la plainte de l'ombre de Cécilia, ô mon frère, je ne vis que par toi; je ne vois que toi dans le monde; je n'entends rien de ce qui se dit autour de nous; ta parole est la seule qui aille à mon oreille; mon horizon est la bordure de ton manteau; si je prie Dieu, c'est parce que tu le pries; si je travaille, c'est pour t'imiter; si je marche, c'est pour suivre tes pas. Je suis bien triste, Léontio; eh bien! si je te voyais rire, je rirais. Mon corps n'est que l'ombre du tien, ma vie est un reflet de ta vie. Quand je prononce ton nom, je voudrais que les syllabes de ce nom fussent éternelles, tant je les savoure avec plaisir; je t'appelle mon frère, parce que je ne crois pas qu'il y ait un nom plus doux; si tu en sais un plus doux, apprends-le-moi. Je n'ai jamais regardé en face d'autre visage que le tien, je ne soupçonne l'existence d'autres créatures humaines que par le bruit qu'elles font en passant auprès de nous. O mon frère, qu'as-tu besoin de me demander des conseils! Veux-tu vivre, je vivrai; veux-tu mourir, je meurs; maison ou tombeau, tout me sera le ciel sur la terre, pourvu que j'entende ta voix, bien près de ma voix.

— Ange de Dieu, céleste enfant, dit Léontio exalté, oh ! je t'embrasserais avec délices, si les caresses, même fraternelles, étaient permises devant un tombeau! Non, non, tu ne sais pas combien j'ai besoin du baume de ta parole, car j'ai des chagrins, j'ai des douleurs que nul homme ne connaît, et qui font mon visage pâle, qui glacent ma langue, qui brûlent la racine de mes cheveux; des douleurs si incompréhensibles que parfois je me secoue avec violence comme pour m'arracher d'un rêve étouffant; car de pareils tisons de cerveau ne tombent que dans les rêves des mauvais sommeils. Un jour, j'avais fait un ami; tu ne sais pas ce que c'est qu'un ami.... c'est un homme qui vous trompe un peu plus poliment que les autres hommes; je me promenais avec lui sur la place solaire de l'Arc des Orfèvres, tout près de notre maison; oh ! comme je souffrais ce soir-là ! Je voulus m'épancher ; je lui contai mes peines, il ne me comprit pas ; je m'efforçai de lui expliquer la nature étrange de ces idées qui me bouleversaient ; eh bien ! sais-tu ce que fit cet ami ? il éclata de rire et me traita de fou. Oh ! je ne tuerai jamais personne, car cet ami est sorti vivant de mes mains ! il vit, ce grand sage ! il vit, il est heureux, ou fait semblant de l'être ; il se promène habillé de velours, et la main sur

un pommeau d'épée, tous les dimanches après vêpres, devant Saint-Théodore ; il fait des sonnets sur les beaux yeux des dames ; il dîne tous les jours chez un cardinal; il passe la mauvaise saison à Villa Pamphili.... Que Dieu lui donne une heureuse fin ! il mourra sans s'être douté un instant qu'il a vécu. Moi, je suis ravi de lui avoir infligé la vie ; je l'aurais mis trop à l'aise en le tuant. Depuis, j'ai gardé mes secrets, c'est un saint trésor qui est en moi ; crois-tu que je doive le confier à ma sœur?

Stellina serra les mains de son frère, et se recueillit pour écouter.

Léontio fit courir ses doigts dans les touffes noires et bouclées de ses cheveux, et appuya vivement sa large main brune contre son front; ses yeux noirs se mouillèrent de quelques larmes. A l'agitation de sa poitrine nue, il était aisé de voir qu'un grand effort se faisait en lui, et qu'il éprouvait une peine insurmontable à traduire avec la parole ce qu'il avait pensé tant de fois, enfin il parla.

— Ce ne sont pas des douleurs ordinaires que je vais conter, ma sœur. Nous ne devons avoir, nous, que des maux de prédilection ; ne sommes-nous pas les bien-aimés du malheur? Notre vie ressemble-t-elle à une autre vie? Nous ne savons ni ce que nous avons été, ni ce

que nous sommes. Bien bas placés dans les différentes espèces d'hommes, il y a pourtant au fond de nous une fierté naturelle qui dément notre abjecte condition ; nous sommes pauvres, non pas comme ces malheureux qui font espalier de haillons sur la place Montanára, c'est un autre genre de misère que la nôtre ; nos mains droites ne se sont jamais allongées devant la porte d'un cardinal ; nos bouches n'ont jamais murmuré cette psalmodie dolente qui fait violence à l'aumône ou provoque le refus. Nous mangeons du travail de nos mains, mais notre travail est mal payé. J'ai longtemps cherché dans Rome un être vivant qui laissât supposer dans son regard et par son extérieur quelque ressemblance de position avec la mienne ; j'ai vu bien des misérables, mais ils m'ont paru tous résignés, tous prenant leur indigence en gaieté, comme chose due ; ce que je n'ai jamais remarqué sur les visages souffrants, c'est une de ces contractions rapides, un de ces coups d'œil vers le ciel, qui partent du cœur, comme une accusation contre Dieu. Si j'avais surpris une seule fois un homme en peine flagrante, en conviction de malheur, je lui aurais tendu la main ; il m'aurait compris, nous nous serions associés pour faire notre vie, avec moins de poids sur le cœur. Un jour, je vis à la grille de l'église de

Saint-Geerges, un hommes assis qui pleurait; il faut se méfier des pleurs, ce n'est bien souvent que de l'eau pure; je demandai avec intérêt à cet homme le motif de son désespoir; il avait perdu son enfant. Perdre un enfant, c'est une douleur de la vie, douleur admise dans la langue humaine, douleur classée, et qui a un nom; aussi la marche à suivre est toute simple pour se débarrasser de ces douleurs-là; elles ont leurs phases, leur progression, leur décroissement. Le lendemain je rencontrai devant Saint-Paul ce père désolé; il ne pleurait plus; au carnaval je le revis; il courait avec les masques, en habit d'arlequin. J'ai donc reconnu que mon être s'isolait complétement des autres êtres, que mes chagrins n'avaient pas de mot qui les traduisît aux hommes, que dans cette grande ville qui a tant gémi, dans cette ville rongée jusqu'au squelette par toutes les plaies de l'univers, dans cette Rome toute lézardée à force de convulsions, jamais un habitant ne me comprendrait, et qu'il était inutile de me mêler au vulgaire, pour échanger des mots et des sons qui ne seraient jamais dans le sens de l'idée qui m'absorbe tout entier. Ainsi je me suis réfugié dans ma solitude : j'ai quelquefois ressenti un mouvement de fierté, en pensant que j'avais inventé une souffrance,

que j'avais créé un malheur. Qui suis-je donc?

Ce que je suis! oh! assieds-toi, assieds-toi, Stellina, là, sur cette frise; les ruines sont nos fauteuils, à nous....

Ce que je suis! oh! si tu pouvais parler en ce moment, ombre de jeune fille qui voltiges autour de nous! ce que je suis, Stellina! un homme comme un autre homme? impossible! je ne me suis jamais assis à leurs banquets; je n'ai jamais fait de libations avec eux, je ne connais ni leurs théâtres, ni leurs jeux, ni leurs plaisirs, ni leurs douleurs, ni leur folle confiance, ni leur désespoir. La ville qu'ils habitent m'étouffe comme une prison. Je me suis retiré à la lisière, là où commence le grand chemin des tombeaux. Là, je me sens dans mon domaine; j'aime les tombeaux, non point ceux où le ver a quelque chose encore à faire, mais les tombeaux qui sont eux-mêmes devenus squelettes; et, gloire soit à Rome, ce luxe funéraire ne lui manque pas! Ville désolée qui porte partout les insignes du néant; qui s'appuie d'un côté sur le tombeau d'Adrien, de l'autre sur cette tour de Cécilia, comme une vieille reine débauchée sur deux favoris. Oui, j'aime les tombeaux comme on aime sa maison natale; je les aime, non parce que je dois y rentrer un jour, mais...

— Mon frère ! s'écria Stellina.

— Parce qu'il me semble que j'en suis sorti !

Stellina s'était jetée dans les bras de Léontio, en disant d'une voix sourde : J'avais deviné ! Le jeune homme la serrait sur sa poitrine, baisait sa bouche, son front, ses cheveux, avec un délire qui n'avait rien de fraternel. Des paroles s'échangeaient entre eux ; mais la tempête les couvrait de sa voix. Une nuit horrible était déjà tombée. Quelques rares éclairs illuminaient par intervalles la tour de Cécilia et la ligne de remparts ; tout le reste de la campagne gardait alors une teinte livide. La cloche de Saint-Paul sonnait l'office du soir, et les sons portés par le vent semblaient tourbillonner dans la tour vide, comme si ses pierres eussent été d'airain. Les deux jeunes gens se tenaient étroitement embrassés : un éclair éblouissant les fit tressaillir ; Léontio se leva vivement, car il lui sembla un instant que la sainteté de leur entretien était violée ; l'éclair vif et large avait illuminé les bas-reliefs de marbre : des figures de femmes éplorées, de suppliants, de sacrificateurs, s'étaient animées à la lueur du météore, et l'on eût dit qu'un cortége de funérailles s'avançait vers le tombeau.

Tu le vois, s'écria Léontio, les mains vers le ciel, tu le vois, Stellina ; l'enfer est irrité

contre moi ; j'ai violé mon secret ; j'ai trahi une confidence de la tombe, et.... j'ai plus fait que cela!.... J'ai eu une idée!.... une idée affreuse! Oh ! l'excès du malheur nous conseille quelquefois la consolation du crime ! Stellina, j'allais oublier que tu étais.... Viens, viens, ma sœur, ma sœur, ma bonne sœur! Viens, rapprochons-nous des demeures de l'homme ; viens, ce lieu est maudit!

Ils descendirent le petit tertre de gazon sur lequel est bâtie la tour ; Léontio tenait la jeune fille par la main, et lui disait, en marchant sur la voie Appienne :

— Cette idée épouvantable que je ne suis pas né comme un autre homme, que ma vie me vient de la tombe, que j'appartiens à une classe d'êtres intermédiaires entre l'homme et le démon, cette idée de désespoir me reste là fixée au front et domine toutes mes autres idées. La nuit je fais des rêves affreux, des rêves qui troublent bien souvent ton sommeil, ma pauvre sœur, car souvent je t'ai trouvée au chevet de mon lit, la lampe rallumée et ta belle figure toute luisante de sueur ; tu devais avoir entendu ces épouvantables mugissements qui me réveillent moi-même lorsque je me sens étouffé par mon rêve habituel. Il me semble alors que je suis inhumé bien profondément, cloué dans

une bière; enveloppé à l'étroit de langes comme une momie; je respire une odeur d'herbes grasses, de suaire, de cierges éteints; je sens se glisser, sur ma poitrine, à travers les langes, quelque chose de rampant et de glacé qui me pique comme la pointe d'une épée; j'entends bien au-dessus pleurer le vent, dans de hautes herbes, avec des chants d'église, et des coups de bêche sur des fosses. Une teinte blafarde tombe autour de moi comme un éclair d'orage qui ne s'évapore pas. Oh! ce que je vois alors est si affreux qu'aucune langue n'a de mots pour le dire, aucune oreille assez de force pour l'écouter. Je roidis mes bras pour rompre mon étroit suaire; je m'épuise à prendre de l'élan pour me lever; mais j'ai comme un carcan de fer aux pieds et au cou, à force de convulsions, je parviens à faire un mouvement, mon front se brise contre une voûte plate et gluante sous laquelle je suis écrasé. Et j'ai le sentiment de mon existence, je me rends raison de mon état, j'éprouve la faim, je brûle de soif; je contracte mes lèvres pour tâcher de saisir quelques racines terreuses qui pendent, pour humecter ma langue en feu à l'humidité de la voûte. Je ne saisis rien; je m'efforce à pleurer afin de boire mes larmes, mon œil reste sec. Je m'essaie à la résignation, mais je

n'arrive qu'au désespoir. C'est par une violente crise de désespoir que je me délivre; tout mon cœur se roidit. Après bien des râles et des sanglots étouffés, un cri sort de ma poitrine et me réveille, et il me faut du temps encore pour me convaincre que l'horrible rêve est fini. Que me veut donc ce rêve? Quel pacte ai-je fait avec lui? C'est ce rêve familier qui m'a fait prendre en horreur la seule consolation offerte par le ciel au malheur, le sommeil. N'est-ce pas injuste, qu'après une journée désolante, on retrouve dans le remède du sommeil des mensonges plus déchirants que les maux réels? Mais qui a donc fait ce monde? Oh! cela me pousserait au blasphème!

— Mon frère! mon frère! s'cria Stellina tout en pleurs, calme-toi, ne parle plus; ta main brûle, tu es malade...

— Non, non, je veux tout te dire ce soir, tout; après je ne te parlerai plus de moi... Écoute, écoute encore, et surtout tâche de me comprendre; je te demande plus que de l'intelligence, je veux de la divination. Nous sommes du même sang; notre organisation, à coup sûr, est la même; tu vas me dire si tu me comprends.

Souvent, dans ma vie, il m'est arrivé, toi étant assise à côté de moi, ou moi te donnant

le bras en nous promenant, il m'est arrivé d'être bouleversé par une pensée singulière ; dans la position relative des objets extérieurs à nous, dans la combinaison accidentelle de nos mouvements, de nos gestes, de nos regards, sous tel aspect du ciel, telle forme de nuages, telle ondulation de montagnes, telle couleur du jour, je crois soudainement me rappeler qu'à une époque inconnue de ma vie, les mêmes choses, les mêmes aspects, les mêmes sensations m'ont été offerts, sans qu'il y manquât un seul accident. Alors il m'est donné de voir mon souvenir en tableau réel. Il est vrai que cette impression est fugitive, qu'à peine reçue, elle s'évapore : mais l'ébranlement qui la suit est si fort que je ne puis me croire victime d'une illusion, et d'ailleurs peu de jours s'écoulent sans que cette secousse d'imagination ne soit renouvelée. Tu te rappelles la noce du seigneur Corsini, tu sais que je cédai à ta curiosité, et qu'en descendant des vêpres de San-Pietro-in-Montorio, nous entrâmes dans le jardin du noble époux pour voir la fête...

— Oui, oui, je me souviens de ce jour, dit Stellina. Oh ! que tu étais pâle en rentrant le soir à la maison !

— Tu vas voir, ma sœur. Le jardin Corsini était illuminé ; la nuit était belle et embaumée

de citronniers ; les pins chantaient sur le flanc du Janicule ; il y avait du plaisir et du bonheur dans l'air ; je croyais habiter un autre monde. Nous nous promenions sous une treille, et à l'écart de la foule ; nous nous efforcions d'être heureux, à bien peu de frais, avec les parfums de la colline, la musique lointaine de la noce, et le doux bruit des cascades. Je n'étais jamais entré dans le jardin Corsini, je n'avais jamais vu de ce côté ni Rome, ni le Janicule, ni les touffes de pins, ni les allées de citronniers. Eh bien ! il se passa tout à coup dans l'air, dans le jardin, dans les reflets des lumières du bal sur la terrasse de marbre, dans l'accord de la musique, du chant et des eaux, il se passa quelque chose de mystérieux souvenir qui me cloua par les pieds sur le gazon où je marchais. Je te regardai, et tes yeux étaient dans les miens ; c'est la seconde fois de ta vie que tu m'as donné ce regard ; c'est la seconde fois que j'ai vu ainsi ta figure, doucement penchée en arrière, comme pour attendre un baiser d'époux ; c'est la seconde fois que nous nous sommes arrêtés ainsi tous deux, quand les étoiles luisaient, quand les citronniers embaumaient l'air, quand on dansait sur le marbre, quand les vitres d'un palais renvoyaient le feu des lustres sur l'écorce des pins, quand une

volupté irritante s'exhalait des robes de la femme, quand le cœur fondait l'amour, et qu'un mystère de passion langoureuse se révélait dans toutes les voix de la nuit. C'est la seconde fois, Stellina, que j'ai vu ce tableau, ou, pour mieux dire, je ne l'ai pas vu, je l'ai revu... Mais la première? la première? Oh! voilà l'abîme... Mais bien sûr, ce n'est pas dans ma vie d'aujourd'hui, dans ma vie de mes dix-huit ans!

Ma sœur, ces pensées, ce délire, cette fièvre, ces révélations, tout cela me tue; c'est de la folie peut-être, et je suis assez raisonnable quelquefois pour le croire; mais, folie ou non, que m'importe, si une pareille maladie est mortelle! Ne crois pas, au moins, que je redoute la mort; la mort sera peut-être le commencement de ma vie! Je me regarde comme un homme qui se serait fait une habitude de mourir. Mais je ne suis pas seul, ma pauvre enfant! je veux vivre, puisqu'on appelle vivre ce que je fais; je veux pourvoir à tes besoins, comme un père, ma bonne sœur! Tu as besoin de moi, eh bien! Stellina, je me guérirai. C'est l'air de Rome qui m'empoisonne; rien de plus triste que la douleur de cette ville, si ce n'est sa gaieté. Moi, si impressionnable aux objets extérieurs, j'ai besoin, sans doute, de vivre

sous un ciel plus riant dans quelque résidence gaie et radieuse, comme on en trouve tant sur les bords de la mer. Il me faut la mer; on dit qu'à Naples elle est bleue et belle à rafraîchir le sang d'un damné; allons à Naples; j'ai idée que nous serons heureux dans quelque cabane d'Ischia, sous quelque treille du Pausilippe. Demain j'irai voir Salvator Rosa, le Napolitain; il aime les artistes ou paraît les aimer; je lui demanderai des conseils, il m'en donnera, cela coûte si peu. Le trajet est court; notre voyage sera bientôt arrangé. Y consens-tu, ma sœur? veux-tu aller à Naples?

Stellina embrassa Léontio.

— Nous partirons! dit Léontio; c'est Dieu, sans doute, qui m'inspire ce projet.

Ils étaient arrivés devant la porte de leur maison. C'était une rue bien solitaire; toutes les lumières étaient déjà éteintes dans le quartier; on ne distinguait que la lueur d'une lampe à travers les vitraux de Saint-Théodore; on n'entendait que le bruit de la fontaine qui coule au bout de la rue, sur la lisière du Campo-Vaccino.

IV

Salvator Rosa.

Par une triste matinée d'automne, Léontio sortit de la rue Saint-Théodore et traversa le Tibre dans une de ces petites barques qui étaient amarrées aux colonnes du temple de Vesta. Il gravit lentement le mont Janicule, et, parvenu au sommet, il entra dans l'église *San-Pietro-in-Montorio* pour entendre la messe. Le pauvre jeune homme, exilé du monde, aimait à se réfugier en Dieu. Il s'agenouilla

devant le tableau de *la Transfiguration*, de Raphaël, et le radieux chef-d'œuvre lui donna un peu de ce calme, un peu de cette sérénité douce que les beaux-arts portent avec eux. Léontio se comparait au jeune possédé du tableau, à cet enfant livide et torturé par l'esprit malin, et il levait les yeux au sommet de la montagne pour rafraîchir son visage à cette resplendissante atmosphère où flottent les élus du Seigneur, à ce nuage céleste et limpide, doux à l'œil comme le crépuscule du ciel. Il sortit de l'église et s'assit sur une pierre de la plate-forme ; il se sentait serein et léger, comme s'il était descendu du Thabor. La ville éternelle qui s'étendait sous lui avait emprunté au soleil levant une teinte jaune comme les feuilles tombées ; teinte d'harmonieuse mélancolie, qui n'avait rien de lugubre, la seule peut-être qui soit supportable aux yeux de l'homme tourmenté : car elle n'a pas les rayons éblouissants et ironiques du bonheur, ni la sombre désolation qui conseille le désespoir.

Léontio était sur le point de renoncer à sa visite. Cette Rome, dont il avait tant médit la veille, lui apparaissait aujourd'hui avec cette majesté tranquille dont le parfum est une consolation. Elle avait bien souffert, cette reine des reines, cette Rome consulaire, cette Rome

impériale, et pas une plainte ne s'élevait de son sein tout mutilé. Cité païenne ou sainte, ointe d'eau lustrale ou d'eau bénite, elle montrait la double palme du stoïcisme et du martyre. Qu'elle était belle ainsi, vue du Janicule, cette consolatrice des affligés! Toujours en deuil comme Rachel et Niobé, toujours inconsolable, parce qu'ils sont morts, ses glorieux enfants, qui furent plus nombreux que les étoiles du ciel; et pourtant quelle magnifique tolérance au cœur de la cité meurtrie! Des mains chrétiennes ont prêté secours aux murailles croulantes du Colisée; les fils des martyrs ont replacé pieusement au Capitole la statue du Dieu, rougie encore du sang de leurs pères. Une main pacifique protége la pyramide de Caïus Sextius et les catacombes voisines de Saint-Sébastien. Les ombres des consuls s'entretiennent avec les ombres des saints; les colonnes triomphales fraternisent avec les clochers, les obélisques avec les dômes, les louves nourricières avec la croix. Léontio, à la veille de quitter Rome, s'avoua qu'il aimait cette ville; il reconnut que toute plainte, tout malheur, d'imagination surtout, devait se taire et se résigner devant la capitale des ruines, la souveraine des tombeaux. Il avait déjà fait quelques pas pour descendre du Janicule,

lorsqu'il s'arrêta brusquement devant le regard d'un inconnu assis sous l'*Acqua Paola*.

C'était un homme vêtu magnifiquement ; ses doigts étincelaient de rubis et d'émeraudes ; la soie, le velours, la dentelle, les pierreries, se combinaient sur sa personne avec un véritable goût d'artiste; il portait une épée au fourreau de vermeil. Sa tête était plus remarquable encore que son costume de prince. Il y avait des muscles sur son visage pour tout exprimer; ses yeux flamboyaient de génie; ses lèvres avaient la contraction dédaigneuse de l'ironie perpétuelle; sa couronne de cheveux noirs donnait à sa physionomie un caractère sombre et menaçant.

— Vous paraissez bien triste, jeune homme, dit l'inconnu à Léontio; avez-vous perdu votre maîtresse ?

Cette demande fut faite d'un ton si vif, si leste et avec un organe si impératif, que Léontio se crut obligé de répondre.

— Seigneur, dit-il, je vous remercie de l'intérêt obligeant que vous me portez sans me connaître. Malheureusement je n'ai rien à répondre à votre excellence.

— Mon ami, dit vivement l'inconnu, je ne suis pas noble et ne me soucie point de l'être ; je suis ton égal ; parle-moi sans crainte ni ré-

serve : as-tu besoin d'un service? veux-tu de l'argent? Ta figure me plaît: tu as dans l'œil le feu de l'artiste; ta joue est pâle, non de souffrance, car tu es fort, mais de pensée, car tu es nerveux. Confie-toi à moi; voyons, parle : je veux t'obliger.

— Mais à qui suis-je redevable de tant de bonté gracieuse?

— T'ai-je demandé ton nom pour te rendre un service? pourquoi me demandes-tu le mien? Mais je respecte ton scrupule; tu dois être candide et bon. Je suis Salvator Rosa. Maintenant acceptes-tu mes offres?

A ce nom, Leontio s'inclina de respect.

— Maître, dit-il avec émotion, c'est Dieu sans doute qui m'a conduit par la main devant vous : je vous cherchais. Je sais que vous êtes obligeant pour les artistes. Je suis peintre par goût et par métier; ma sœur et moi nous vivons du pinceau; je travaille pour le seigneur Corsini, dont on voit d'ici le palais. Un besoin de voyage se fait sentir en moi. Rome est la seule ville que je connaisse; car je ne compte pas Ostie, où je suis né, si je suis né quelque part. Je veux voir Naples et la mer; c'est plus qu'un désir : c'est un besoin. Mon existence, qui appartient à ma sœur, est peut-être attachée à ce voyage. Vous, maître, qui êtes Na-

politain, vous me donnerez des conseils et des instructions : c'est tout ce que je réclame de votre bonté. J'ai de l'argent assez pour vivre, si c'est vivre, ce que je fais.

Salvator Rosa regardait fixement Léontio sans lui répondre, et Léontio, en attendant la réponse, écrivait le nom de Stellina, du bout du doigt, sur la nappe d'eau claire et unie de la fontaine de Paul. Salvator ne cessait de considérer le visage de Léontio que pour lever ses yeux au ciel, comme pour se rendre compte d'un souvenir confus.

— Quel est ton nom? lui demanda-t-il d'un air soucieux.

— Léontio. (*Et il sourit.*)

— Léontio! Oui, je crois que c'est bien cela. Mais il y a tant de Léontio! Et ton nom de famille?

(*Après un soupir.*) — Toujours Léontio.

— Où demeures-tu à Rome?

— Rue Saint-Théodore, vis-à-vis l'église.

— Te souviens-tu de m'avoir vu, Léontio, avant cette rencontre?

— Jamais.

— Eh bien! moi, je t'ai vu, mais il y a bien longtemps. Où? je n'en sais rien; tous mes souvenirs se confondent. Quel âge as-tu?

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans! (*Salvator baissa la tête et ferma les yeux pour se recueillir.*) Oh! je t'ai vu, je t'ai vu! Tu as une sœur, dis-tu? Comment se nomme-t-elle?

— Stellina.

(*Salvator fit un mouvement de surprise.*)

— Est-ce bien ta sœur?

— Mais oui.

— Ta femme peut-être, ta maîtresse...

(*Léontio lança un regard terrible à Salvator.*)

—Oh! ne t'offense pas de ma demande, mon jeune ami; je ne l'ai pas faite par un caprice de curiosité. Le nom de ta sœur me frappe, je l'ai entendu dans ma vie, je crois même l'avoir écrit; mais il me semble qu'elle n'était pas la sœur de l'autre. Ma mémoire me trahit, je ne sais plus où j'en suis. Elle est brune, ta sœur, n'est-ce pas, avec des yeux...

— Non, ma sœur est blonde.

—Oui, oui, oui, blonde avec des yeux noirs, une figure d'ange.

(*Léontio se tut et pâlit.*)

— Ma foi! je suis complétement désorienté, mon cher Léontio; je perds la piste de mes souvenirs. Il est vrai que j'ai une vie si pleine qu'il n'y a pas de place pour tout dans ma tête. C'est une confusion d'objets... Tu es bien pâle, Léontio; souffres-tu?

— Non.

—Ta figure se décompose, ce n'est plus celle d'un être vivant. Oh! laisse-moi prendre au vol cette expression de terreur, ce reflet de l'autre monde. (*Il déroula une feuille de papier et saisit son crayon.*) Je ne te demande qu'une minute; jamais je ne retrouverai ce bonheur de modèle. (*Il dessina.*) Il y a dans ce cœur une pensée d'enfer. Je ne me doutais pas de rencontrer mon fantôme à l'Acqua Paola. Tous ces Italiens ont un rire éternel sur les lèvres. Enfin j'en ai trouvé un, sérieux comme Satan. J'aurais donné trente écus d'or pour cette séance. Tiens regarde mon croquis, Léontio. Je vais t'immortaliser. Remercie le hasard. Voilà ta tête, je vais la prêter à mon spectre de Samuel évoqué par la pythonisse d'Endor. Mon tableau représente le moment où tu sors du tombeau....

— Assassin ! s'écria Léontio d'une voix tonnante, tais-toi, ou je te tue d'un coup de poignard.

Salvator Rosa demeura interdit; il se laissa arracher le croquis de la tête de Samuel, que Léontio déchira brutalement. Revenu de sa surprise, le peintre riait aux éclats, et rappelait Léontio; mais le malheureux jeune homme descendait la pente rapide du Janicule avec tant

de précipitation, qu'on eût dit qu'une pensée de désespoir le poussait au Tibre.

Léontio reparut devant sa sœur, tout haletant de sa course et de son émotion. — As-tu vu Salvator Rosa? demanda-t-elle. — Oui. — T'a-t-il bien reçu? — Oui. — Il t'a donné de bons conseils? — Oui. — Partons-nous pour Naples? — Oui. — Et quand? — Demain.

Quatre jours après, Léontio entrait avec Stellina dans la modeste hôtellerie de la *Lyre d'Apollon*, sur la place des Pins, à Naples.

V

La Chartreuse Saint-Martin.

Naples est une ville qui peut donner à l'étranger tout ce que l'étranger lui demande; cette Venise de la Méditerranée est folle ou sérieuse comme sa sœur de l'Adriatique; elle a du fracas et du silence, des fleurs et des laves, de l'ombre et du soleil, des rues de palais et des rues de tombeaux, des montagnes décharnées et des îles toutes rouges d'oranges, toutes dorées de cédrats. A Naples, le malheur ressem-

ble au bonheur du reste de la terre; à Naples, le bonheur vaut mieux que son nom. A Naples, l'homme qui peut dire : Je suis heureux, fait envie à Dieu même. Un jour de caprice, la nature voulut faire un paysage complet; elle dessina mollement des collines; elle arrondit un golfe gracieux, elle le remplit des plus belles vagues que la mer ait azurées; elle fit flotter sur ces vagues, des îles de fleurs et de palmiers; elle fit monter en amphithéâtre les bois de pins, les treilles aux larges pampres de vignes, les touffes de citronniers, les acacias aux diaphanes ombrages, les arbres de Grenade et de Judée qui mêlent leurs teintes rouges aux jasmins du Guadalquivir; la nature fit Naples, Misène, Sorrente, le Pausilippe, Ischia. Un démon en fut jaloux; il jeta le Vésuve devant la cité voluptueuse; et Naples accepta le volcan, comme le complément philosophique du paysage. Le volcan résume en lui toute la sagesse des poëtes latins ; c'est lui qui crie par la voix de son cratère : — O vous qui vivez, cueillez le jour comme une fleur; la fleur dure peu; jouissez-en quand elle est fraîche : mortels, usez de la vie, la vie n'est faite que de peu de jours; aimez et riez aujourd'hui ; demain il vous faudra passer le Styx.

Plus d'espoir de vie heureuse au monde, quand on ne l'a pas au moins entrevue à Naples.

Léontio, qui s'était exilé de Rome, trouva quelque ombre de quiétude sous la treille du Pausilippe. Il s'occupait de son art avec délices ; la peinture devint pour lui plus qu'une distraction, ce fut une véritable volupté d'artiste. Le soir, accompagné de la rêveuse Stellina, il allait étudier ces admirables teintes d'horizon, ces mobiles reflets de colonnes sur les vagues, ces fantastiques embrasements de forêts marines, ces sommets rayonnants au-dessus des vallons déjà sombres, tout cet ensemble de flottante et vaporeuse lumière qui accompagne le soleil de la mer à son couchant. Il s'en revenait ensuite à son humble hôtellerie, avec des idées moins tristes, et une provision de sérénité pour le sommeil de sa nuit. Mais l'ardent jeune homme rapportait aussi de sa promenade un mystérieux besoin d'amour, dont il s'expliquait trop bien la cause secrète. Tous ses regards n'avaient pas été donnés aux paysages du golfe ; il s'était réservé des distractions pour des accessoires délicieux qui le poursuivaient encore à travers le faubourg de Chiaïa. Il avait vu passer sur les chaloupes de gracieuses et souples images, de fraîches figures aux cheveux flottants, de doux nuages de satin et de soie ; apparitions enchanteresses qui se mêlaient avec tant de bonheur à l'éclat limpide du golfe, à la molle langueur

des collines dorées, aux lits de gazon baignés par la vague, aux grottes secrètes du promontoire lointain. Rentré chez lui, il s'asseyait comme un homme brisé par la fatigue; il n'était qu'épuisé de désirs. Alors Stellina posait la lampe sur une table, et avec l'innocent abandon d'une sœur, elle enlaçait la tête de Léontio dans ses bras nus, et collait ses lèvres sur son front.

— Ma sœur, lui disait quelquefois Léontio, tes caresses me font mal, le soir, à la clarté de cette lampe. Je n'ose, moi, t'embrasser que le jour; laisse-moi seul, Stellina, j'ai trop besoin de me rappeler que tu es ma sœur. C'est une idée douce, n'est-ce pas? Eh bien! elle me tue.....

La jeune fille rougissait; elle ne trouvait aucun mot pour répondre; Léontio la regardait sortir et n'avait pas la force de la rappeler; il écoutait avec une sorte de volupté criminelle le bruit des pas de sa sœur; une faible cloison la séparait de lui; il prêtait l'oreille à la psalmodie touchante de sa prière du soir, au frôlement de sa robe tombée, au murmure du lit mollement pressé par la jeune fille, à son dernier baiser sur l'image de la madone. Léontio ouvrait la croisée pour rafraîchir ses lèvres à la brise nocturne de la mer; mais la brise, chargée d'amour et de parfums, ne

lui apportait que tentation et délire. S'il s'endormait un instant, c'était sa sœur qu'il voyait en rêve; sa sœur plus belle que la plus belle Napolitaine ; sa sœur assise au bord de la mer, comme une amante au rendez-vous, et l'appelant par son nom, avec une voix languissante d'amour. Léontio se réveillait en sursaut, et se jetait à genoux pour demander pardon à Dieu de l'inceste qu'il n'avait pas commis.

Un matin, après avoir combattu les fantômes de la nuit, il dit à Stellina de le suivre. Il voulait se purifier à l'air béni de la montagne des Chartreux; c'était le jour des Rogations, fête pleine de poésie et de grâce.

Ils arrivèrent avant le lever du soleil à cette magnifique Chartreuse que la piété de Charles d'Anjou a élevée à la gloire de saint Bruno. La cérémonie de la bénédiction allait commencer. Rien n'était consolant et beau comme ce cloître aux colonnes de marbre dans le doux éclat des rayons d'un matin printanier. Les grandes et sublimes figures peintes par l'Espagnolet semblaient vivre et jouir dans ce parvis du ciel. Léontio pleurait de joie; la volupté de la religion lui donnait de pures extases. On ouvrit les portes de l'église à deux battants; toutes les harmonies

de la montagne, tous les parfums du golfe, tous les rayons du soleil levant entrèrent à flots sous les nefs de la Chartreuse. Le religieux célébrant s'avança sous le portique, et il bénit les fruits de la campagne, il bénit la ville et la mer.

Léontio ravi de bonheur s'écria : — Quelle demeure délicieuse!

— *Transeuntibus* [1] ! dit une voix claire et lente derrière Léontio.

— C'est un mot bien profond, s'il est vrai, dit tout bas le jeune homme, et il suivit dans une chapelle écartée et déserte le chartreux qui avait prononcé le mystérieux *transeuntibus*.

Le religieux se retourna au bruit des pas de Léontio; en ce moment des gerbes de rayons illuminaient les figures de Léontio et de sa sœur.

Léontio ne voulait que satisfaire sa curiosité; il avait vu le visage du chartreux, et il lui demandait sa bénédiction. Le religieux croisa vivement ses bras sur sa poitrine, puis les leva vers la voûte, en les secouant, comme avec des convulsions nerveuses; sa figure devint pâle; Ressuscités! s'écria-t-il d'une voix

[1] Pour ceux qui passent.

si forte qu'elle eût fait scandale dans l'église, si elle n'eût été couverte par le chœur des Litanies des Saints.

— *Ressuscités!* dit Léontio, en frissonnant, qui?

— Toi, elle, vous deux.

— Que dites-vous, mon père?

— D'où sortez-vous, fantômes? c'est ici la maison de Dieu; les spectres doivent s'arrêter sur le seuil.

— Mon père, mon père, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma sœur!

— Elle, ta sœur! vous avez donc divorcé dans l'enfer?

— Oh! mon père, grâce pour nous; bénissez-nous.

— Que je bénisse les fantômes de Léontio et de Stellina!.....

— Il nous connaît! il nous connaît! O mystère de mort!

— Oui, mystère! Mystère pour toi, mystère pour moi; eh bien! nous l'éclaircirons. Que vous soyez morts ou vivants, il faut que tout s'explique. Écoutez : Voyez-vous cette crête qui s'abaisse devant le Vésuve! Voyez-vous cette touffe de grands pins qui sort d'une ruine, là-bas, de l'autre côté du golfe; c'est Ottayano. Ce soir vous vous y rendrez à six

heures, et vous m'y attendrez. Si je vous y trouve, c'est une preuve que vous êtes vivants et ressuscités; alors..... j'aurai des devoirs à remplir..... Si vous manquez à ce rendez-vous, je rentre à la Chartreuse, et je n'en sors plus. On a les yeux sur moi; partez.

Léontio et Stellina descendirent lentement de la Chartreuse, muets et abattus; on aurait dit que la foudre était tombée sur eux, en leur rendant une vie stupide. De temps en temps, Léontio laissait tomber nonchalamment de ses lèvres ces mots : *Ce soir..... à six heures; Ottayano.*

Le fracas de Naples lui fit du bien cette fois; en rentrant dans la ville il retrouva quelque énergie; il releva fièrement sa tête, qui s'était courbée depuis le cri du chartreux. — Ma sœur, dit-il, il faut aller jusqu'au bout du mystère; prenons quelque nourriture et un peu de repos; partons ensuite pour Ottayano le plus tôt possible. Je veux y arriver bien avant l'heure du rendez-vous.

Le printemps donnait une de ses délicieuses soirées aux fraîches collines qui couronnent la vallée d'Ottayano. La mer obliquement éclairée par le soleil avait un calme vif et doré; la verdure des îles se balançait au souffle du soir; le Pausilippe riait au golfe; la ville jetait ses

clameurs gaies et sonores ; le flot et la côte semblaient s'amollir de langueur amoureuse devant les orangers de Sorrente : Ischia rayonnait de vagues à paillettes d'or et d'arbres illuminés; Procita échangeait avec elle des parfums et des chants. Naples, la sirène lascive, n'avait pas assez de son amphithéâtre pour s'étendre voluptueusement au soleil ; elle envoyait ses mille barques sur son golfe, sur ses plages, sur ses promontoires. L'air était tout palpitant de vie, et parloit une langue d'amour, en agitant les voiles, les cordages, les banderoles, les pavillons ; le Vésuve paraissait attendri de cette joie de la nature ; une légère fumée aux teintes de l'iris et de la rose s'élançait mollement du cratère. C'était comme l'emblème d'un remords presque éteint dans le cœur d'un homme heureux.

— Parle-moi, mon frère, disait la jeune fille à Léontio ; est-ce que cette belle soirée ne te réconcilie pas avec la vie? sais-tu qu'il est doux de vivre ici, que l'air y est bien léger, que tout ce qu'on y respire, tout ce qu'on y voit ressemble au bonheur ! n'est-ce pas, Léontio?

— Oui, oui, ma sœur, tout cela ressemble au bonheur ; mais tourne tes yeux ; le vois-tu là ce mont qui menace et qui brûle ? Oui, oui,

fie-toi au bonheur : ce n'est pas l'ange de Tobie qui veille sur nous, c'est un spectre ; quand il nous garde contre un mal, c'est pour nous réserver pis. Fille oublieuse ! enfant ! Mais ne sais-tu pas pourquoi nous venons ici ? crois-tu que ce soit pour y jouir, contempler, vivre d'extase, boire les parfums de cet air, comme cet heureux oiseau qui chante sur nos têtes ? Ne sens-tu pas l'immensité de cette dérision que la fortune nous crie par toutes les voix du bonheur ? oublies-tu qu'il manque un acteur à cet éblouissant spectacle ; un acteur, noir comme le cratère de ce volcan, et qui tantôt, en arrivant ici, éclipsera notre soleil comme le crêpe d'un ouragan. Pauvre Stellina ! elle s'abandonnait à l'extase ! je sais me tenir en garde, moi, contre ce mensonge qui nous entoure. En m'asseyant ici, sous ce pin, je n'ai encore rien vu de ce qui t'a ébloui, toi ; Naples, son golfe, ses îles, son port, ses collines, je les abandonne à d'autres yeux que les miens, à des yeux qui n'ont point de larmes ; ce que j'ai vu et bien vu, le voilà : c'est ce château en ruines ; il y a dans ces murailles détruites quelque mystère de mort qui empoisonne cet air, ces pins, ces îles, ces vagues. Qu'est-il devenu, le maître de ce domaine ? A lui aussi cette mer était belle, ce ciel lumineux, cette

atmosphère voluptueuse ; il n'y a pas toujours eu de l'herbe dans les fentes de cette terrasse ; ce marbre a palpité sans doute sous l'ivresse d'un bal d'été ; que de figures de femmes se sont épanouies à ces balcons qui croulent ! et tout cela, ma sœur, a passé comme cette ombre de fumée qui glisse sur la Somma. Les ruines restent ; oh ! les ruines restent toujours ; la vie est dans elles ; les ruines ne meurent pas.

(*Après une pause :*) Il tarde bien, cet homme, de paraître ! est-ce que je me serais trompé ? ne serait-ce pas ici le lieu qu'il m'a désigné ?

Pendant que Léontio faisait cette réflexion, en jetant ses yeux autour de lui pour s'assurer de l'exacte désignation des localités, un vieillard sortit d'une porte qui s'ouvrait au pied d'une tour. Son costume annonçait la plus grande misère, et pourtant à sa démarche, à sa coiffure, au genre même de ses haillons, il paraissait appartenir à une classe au-dessus des paysans de la campagne de Naples. C'était comme un fantôme de concierge, couvert des insignes en lambeaux d'une domesticité opulente. Il fit quelques pas sur la terrasse, les bras en croix sur la poitrine, la tête tantôt basse, tantôt relevée en arrière, comme s'il

eût regardé le zénith. Puis, s'arrêtant tout à coup sous un balcon lézardé, il tira des larges basques de son pourpoint une petite mandoline sans cordes, et chanta d'une voix chevrotante ce couplet :

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes.
Au balcon des corridors
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Le vieillard essuya ses yeux pleins de larmes avec le bois de sa mandoline, et continua sa promenade sur la terrasse, les bras croisés, tantôt regardant la terre, tantôt le ciel. Il n'apercevait pas les deux jeunes étrangers qui s'avançaient pour lui parler.

— Excusez-moi, mon père, si je vous suis importun, dit Léontio, en s'adressant au vieillard ; est-ce bien Ottayano qu'on nomme cette partie de la montagne ?

Le vieillard s'arrêta tout frissonnant, comme si une voix l'eût réveillé en sursaut ; il fixa sur Léontio et Stellina des regards égarés ; ses bras retombèrent lourdement, sa poitrine se gonfla ; les veines de son cou se teignirent de

noir; un souffle bruyant murmura dans sa gorge et dans ses narines; puis sa figure s'épanouit dans un accès de gaieté délirante, et il s'écria d'une voix tonnante :—Stellina! Léontio! ah! mon bon Dieu! ah! je le savais bien que vous n'étiez pas morts! non, les anges ne meurent pas; mes honnêtes enfants! mes jeunes maîtres! et d'où venez-vous? Oh! que vos habits sont laids! Stellina, qu'avez-vous fait de la robe espagnole qui vous allait si bien? On danse, on danse partout: c'est le jour de votre mariage; vous êtes bien pâle à la noce, jeune épouse; prends garde au moine, beau mari; le voilà! le voilà! on t'empoisonne, Léontio!

— Oh! s'écria Léontio étouffé par une émotion non ressentie encore; oh! suis-je éveillé, Stellina! ma sœur, ma sœur, secoue-moi, secoue-moi, mords ma main, brise mon front avec un caillou, je veux me réveiller!

Stellina poussait des cris sourds et embrassait son frère.

C'était comme un horrible trio de fous: le vieillard riait des lèvres, les yeux fixes et vitrés; Léontio, la chevelure secouée par l'agitation continuelle de sa tête, et voilant à demi son pâle visage; Stellina, se collant à la poitrine nue et brune de Léontio, et l'inondant de pleurs.

— Impossible ! impossible ! s'écria Léontio, la réalité a menti ; c'est une infâme trahison ! tu es un bandit de comédie, vieillard ! on t'a aposté ici pour faire ton jeu ; laisse-moi, Stellina, laisse-moi le tuer d'un coup de poignard.

Le poignard étincelait dans la main nerveuse de Léontio, et l'écume tombait de ses lèvres verdâtres. Le vieillard n'eut pas la moindre émotion ; il ne recula pas, il n'étendit point ses bras pour parer le coup ; un calme sourire de bonheur glissa sur sa figure ; ce fut Léontio qui recula.

— Mes bons enfants, dit le vieillard avec un accent mélancolique, oh ! combien je vous ai pleurés ! les larmes ont brûlé mes yeux. Vous revenez d'un long voyage, n'est-ce pas ? Venez vite ; vos nobles parents vous attendent. Voyez comme le château s'est paré pour vous recevoir. C'est moi qui ai arboré sur cette tour le pavillon de Léon et de Castille : comme il fait bien au vent ce pavillon ! Avez-vous vu la chambre nuptiale ? Oh ! elle donne du plaisir !... Il y a les deux plus beaux cadavres...

— Tais-toi, tais-toi, génie d'enfer ! s'écria Léontio. Mais que me veut ce spectre de vieillard ? Fantôme, rentre dans ta tour. Viens, Stellina ; descendons à la ville... J'ai peur.

— Je ne vous quitte plus, mes jeunes maîtres, je vous suis partout; ne me refusez pas la grâce de mourir auprès de vous.

— Va-t'en, va-t'en! tu te feras tuer...

— Ah! vous êtes bien ingrat, Léontio. C'est moi qui ai cousu de mes mains votre suaire...

Stellina n'eut que le temps de détourner le coup de poignard; il glissa sur le bras du malheureux insensé, et le sang jaillit sur ses haillons.

— Mon frère! mon frère! tu te fais assassin! O mon Dieu! veille sur sa raison!

Le vieillard ne remarqua ni le coup de poignard, ni le sang qui coulait sur son bras. Léontio s'était un peu calmé à la vue du sang; il s'approcha du vieillard avec intérêt pour visiter sa blessure, et en lui parlant avec douceur.

Le vieillard repoussa de la main la main de Léontio; une rougeur écarlate resplendit sur ses joues ridées; des éclairs jaillirent de l'azur orageux de ses yeux. — Non! non! s'écria-t-il d'une voix retentissante, non! vous n'êtes pas mes jeunes maîtres! Ils sont morts, et bien morts; j'ai senti, moi, l'odeur de leurs cadavres quand ils pourrissaient au soleil. Vous êtes deux spectres sortis de l'enfer avec les figures

de Léontio et de Stellina. Oh! qu'ils ressemblent bien à des spectres, surtout celui-ci! Oh! quelle odeur de soufre ils portent avec eux! Partez, Satan, démons! Frère Gandolfo, viens dire les prières de l'exorcisme! Oh! l'enfer! Comme ils grincent des dents! Léontio crache des lézards! Fantômes! fantômes! hors d'ici! Oh! elle est belle celle-là; mais voyez ses cheveux: ce sont des couleuvres; sa langue est une flamme d'arsenic! Las Vegas! Ottayano! venez lapider ces fantômes qui ont volé la chair de vos enfants! San Stefano vous fournira les pierres. On les a empoisonnés vos enfants; c'est le bourgeois Marco Théona, en habit de moine, qui a versé le poison. Il a bien fait le moine Marco. N'est-ce pas Las Vegas qui, par jalousie, a mutilé Théona, le jour même où Théona épousait sa belle Romaine? J'ai été témoin du crime, moi. Le moine s'est vengé. Théona s'est vengé: crime pour crime. Théona n'était pas de sang noble, lui! on l'a traité comme un pourceau: Théona s'est vengé, il a bien fait. Bravo, Théona!

Et le vieillard marchait d'un pas précipité vers les ruines, les bras levés au ciel, en criant: *Bravo, Théona!*

Un autre acteur arrivait.

C'était le chartreux en habit de paysan; il

montait lentement le petit sentier, et se dirigeait vers Léontio.

— Suivez-moi, dit-il d'un air mystérieux.

Le chartreux marcha vers les ruines du pas résolu d'un homme qui sait où il va. Il traversa une petite cour toute jonchée de pierres et de broussailles ; il entra dans un vestibule plein de décombres, où paraissait suspendu l'escalier qui conduisait aux appartements supérieurs. Les premières marches en avaient été détruites ; il suppléa aux marches écroulées en amassant des pierres sous les débris de l'escalier, avec l'aide de Léontio. Stellina eut de la peine à les suivre sur ces degrés mouvants et improvisés. Enfin elle atteignit la rampe, qui tremblait sous les mains convulsives de Léontio. Les trois acteurs de cette scène, parvenus au premier étage, traversèrent une galerie dévastée, dont les fresques avaient presque entièrement disparu. On lisait sur les murs d'atroces injures contre les Espagnols ; elles paraissaient écrites avec du sang. Au bout de la galerie était une porte murée; l'étranger s'arrêta devant et tira des plis de son manteau un énorme instrument de fer.

Une brèche assez large fut faite en un instant. L'obscurité régnait dans cette salle, dont la fenêtre avait été murée comme la porte.

L'inconnu entra le premier et démolit le mur bâti contre les volets.

— Entrez, dit-il à Léontio; il fait grand jour maintenant! Et il laissa tomber son marteau de fer. Léontio, Stellina, reconnaissez-vous cette chambre?

Stellina était mourante; elle s'assit sur un fauteuil, et ne répondit pas.—Comment voulez-vous que je la reconnaisse? répondit vivement Léontio; je ne suis jamais venu à Naples, et cette salle est fermée depuis bien longtemps.

— Eh bien! dit froidement l'inconnu, c'est votre chambre nuptiale, c'est la chambre où vous êtes morts.

— Ah! quand ce rêve finira-t-il? murmura tout bas Stellina. Léontio était au désespoir, et regardait autour de lui avec des yeux effrayants.

— Il s'est commis un crime, dit-il, oui, un crime; ce marbre l'atteste; ce marbre a bu du sang ou la sueur d'une double agonie! On reconnaît là les traces de deux cadavres.

— Oui, tu dis vrai, Léontio, c'est ici où tu as été empoisonné, toi et ton épouse: voilà la trace du cadavre de Stellina, voilà la trace du tien. Ces deux flambeaux ont éclairé ta dernière nuit; ces habits sont les tiens; ces robes sont celles de ta femme; vous pouvez les revêtir: ils iront à votre taille; voilà ton épée,

dont la poignée d'argent figure la lettre L. Reconnais ton chiffre, Léontio. Voilà le lit nuptial; tu n'y as jamais dormi, jeune époux!

— Songe d'enfer, s'écria Léontio au comble du délire; sainte Vierge, à mon secours! Est-ce qu'il ne me semble pas maintenant que je reconnais cette chambre? Ce souvenir a été fugitif comme l'éclair, mais j'ai eu le temps de le saisir, Stellina!...

—Viens, viens, mon frère; sortons, sortons, ou je meurs ici, oui, j'y meurs!...

— Pour la seconde fois, dit l'inconnu avec un grand calme.

Jamais figure d'homme n'exprimera le mouvement intérieur de Léontio à cette réponse poignante de sang-froid.

L'inconnu continua.

— Jeunes gens, ce n'est rien encore; vous êtes ici en mon pouvoir, vous n'en sortirez qu'après avoir tout vu. Je vous épouvante, n'est-ce pas? Il faut que tu sois bien lâche, non pas toi, faible femme, mais, toi qui as déjà le regard de l'homme, et qui parais en avoir le cœur; regarde si j'ai l'air de trembler, moi, Léontio! Regarde ma figure, elle est sereine, mes doigts n'ont pas de convulsions, mon pouls est calme! Je suis dans un lieu où tout me rappelle une épouvantable nuit, une nuit

comme les étoiles n'en éclaireront plus; eh bien! je suis à mon aise. Et portant, lorsque je vous vois tous deux là, devant moi, devant ces portraits, devant ces vêtements de noces, je suis moins sûr de mon existence que de votre mort. Pour moi, vous êtes deux horribles fantômes échappés du tombeau, afin de troubler ma vie. Tu dis que tu crois rêver, Léontio! et moi je ne puis pas même me rassurer avec cette idée du songe, car je n'ai pas ton imagination folle, moi. Je me rends fort bien compte de mon état; je sais que tout est réalité dans ce que je vois, et ce que je vois, je ne le comprends pas. Léontio, il y a dix-huit ans passés que je me suis enfermé dans la chartreuse Saint-Martin; là, je ne me suis occupé que de Dieu et de toi. Ce que le monde a fait dans ce temps, je l'ignore et m'en soucie fort peu; je n'ai pensé qu'à ce que j'ai fait, et surtout à ce qui m'a été fait. J'ai cherché dans le calme d'une chartreuse une distraction à mes souvenirs, un remède à mes maux, un pardon à mes... fautes. Après dix-huit ans, je touchais à la guérison. Je t'ai vu hier, toi et ta femme!... Que maudit soit le jour d'hier! C'est le démon du fort Saint-Elme qui vous a conduits par la main à la chartreuse! Mes dix-huit ans de résignation sont perdus! Il faut que je me mette

à la piste d'une énigme, et si j'en trouve le mot, il faut que ma main soit esclave d'un ancien serment fait sur la tombe de ma femme! il faut que je ramasse cette aiguille d'or, et qu'avec sa pointe j'écrive, pour la seconde fois, un mot sur la poitrine d'un cadavre. Tout cela n'est pas bien clair pour toi, Léontio ; mais ces murs me comprennent, ces marbres tremblent en m'écoutant, les rideaux de cette alcôve frissonnent. Oh! Dieu m'en est témoin ; si je forme un vœu à cette heure, c'est que ta chair ne soit point de la chair, c'est que la chair de ta femme ne soit pas une chair de femme; soyez spectres tous deux pour me rendre innocent. Rassure-moi, Léontio ; n'est-ce pas que tu viens de sortir de la tombe? Te souviens-tu d'avoir vécu au soleil? Non, non, ton corps n'est que l'apparence d'un corps, n'est-ce pas? Laisse-moi toucher les cheveux de ta femme...

— Misérable ! je t'étrangle, si ton regard seulement souille ma sœur !

— Oh! ne t'alarme pas, Léontio ; ma main ne peut rien sur une femme : elle est froide comme celle d'une statue! Si le cœur d'une femme pouvait palpiter sous ma main, nous ne serions pas ici occupés à nous servir d'épouvantail mutuel.

— Oh ! s'écria Léontio, voyons, qu'as-tu à me dire encore ? Ma sœur a besoin de repos ; délivre-nous de toi et de ton attirail de mort ; je suis las de t'écouter ; voici bientôt la nuit...

— Ah ! tu es las de m'écouter ! dit l'inconnu avec un aigre sourire ; ce n'est pas du sang de fantôme qui coule dans tes veines ! tu n'as pas la froideur du tombeau, bouillant jeune homme ; tant pis ! Eh bien ! si tu n'écoutes pas, regarde !

Et il arracha lestement les voiles noirs qui couvraient les deux portraits ; on aurait dit qu'ils avaient été peints la veille : ils étaient frappants de ressemblance, de formes, de taille, avec Léontio et Stellina.

— Pour compléter la ressemblance, ajouta l'inconnu, ramassez vos habits de noce et revêtez-les.

Stellina se leva, fit le signe de la croix et retomba sans connaissance sur le fauteuil ; le cri de l'effroi s'arrêta entre les lèvres béantes de Léontio. Les doigts de sa main gauche se crispaient dans les larges touffes de ses cheveux. Il s'évanouit.

VI

Le Tombeau.

Stellina était revenue de son évanouissement; assise sur le marbre, elle avait posé sur ses genoux la tête de Léontio, et la couvrait de larmes. Léontio semblait dormir; sa respiration s'entrecoupait de soupirs et de cris sourds; c'était une léthargie, sans doute, pleine de rêves pénibles. Stellina n'osait interrompre ce mauvais sommeil qui, du moins, était une sorte de trève, une apparence de repos.

La lune était réfléchie dans une glace de la chambre, et semblait regarder le groupe fraternel tout illuminé de ses mélancoliques rayons. Cette triste veillée s'éclairait ainsi au flambeau du soleil des ruines. La jeune fille, protectrice du sommeil de Léontio, avait trouvé, dans cette fonction si douce, un courage bien au-dessus de sa faiblesse ordinaire. En reprenant ses sens, elle n'avait plus revu le chartreux ; et quoiqu'elle craignît, à chaque instant, de le voir entrer, elle se trouvait presque heureuse d'être délivrée de la présence de cet homme mystérieux. Léontio fit un léger mouvement de tête, et ouvrit les yeux ; la figure penchée de Stellina qui le regardait lui rendit un peu de force au cœur.

— Où sommes-nous? s'écria-t-il d'un air égaré ; dis, Stellina, où sommes-nous ?

— Tu es auprès de moi, mon frère, répondit la jeune fille, avec une voix plus harmonieuse que le son de la lyre qui endort les douleurs.

La voix de la femme a été notée pour embaumer la souffrance; la voix de la femme est un écho du ciel.

Léontio baisa les mains de Stellina, en versant d'abondantes larmes ; tout à coup, il jeta de rapides regards autour de lui, et dit d'une voix

basse et tremblante : Où est-il, le spectre de la chartreuse? sommes-nous seuls?

— Oui, oui, mon frère; il y a déjà trois heures que je garde ton sommeil, et personne n'est plus entré ici. J'ai entendu deux voix là-bas, sur la terrasse; une de ces voix m'est connue, c'est celle du chartreux; l'autre, je ne l'ai jamais entendue; elle est forte, brusque et hautaine. Si j'avais pu t'abandonner un seul instant, je me serais rapprochée de la croisée ouverte, pour écouter leur conversation; de cette place, je n'ai pu entendre que des mots sans suite; nos noms étaient souvent prononcés par ces deux hommes. Il y a bien longtemps qu'ils sont partis, du moins je le présume, car je n'ai plus entendu que le souffle de ton sommeil.

Léontio marcha vers la croisée, et regarda la campagne. Pas un être vivant n'animait ce désert; la brise était suave à respirer; l'aube blanchisssait déjà la cime des grands pins; on entrevoyait quelques barques qui cinglaient d'Ischia vers Misène; l'alouette lançait à l'air des notes claires, veloutées, joyeuses; c'était la seule voix qu'on entendit sur le sommet silencieux d'Ottayano. Stellina, qui s'abandonnait avec sa légèreté de jeune fille aux douces impressions du moment, aussi oublieuse du

passé qu'imprévoyante du plus proche avenir, Stellina disait à Léontio : — Mon frère, ce charme de l'aube me fait un plaisir doux comme une de tes caresses ; je n'ai jamais vu la nature si belle. Dans la maison où nous avons passé notre enfance, j'ai vu la mer bien des fois ; mais cette mer était triste, et la montagne mélancolique. A Rome, je n'ai jamais joui de la fraîcheur de l'aube, que dans notre rue de Saint-Théodore : de notre croisée on voyait des ruines noires, de vieux murs de briques, et de pauvres gens qui allaient au travail avant le soleil, pour se faire la journée plus longue. Ici, regarde comme tout est beau ; respire comme tout est parfumé. Oh ! viens, oublions tout, descendons là, dans ce bois ; allons voir lever le soleil, au bord de cette montagne qui s'avance vers la mer. Viens, mon frère, cela te fera du bien.

Léontio, la tête encore bouleversée, se laissa entraîner par Stellina. Ils descendirent l'escalier en ruines, et arrivèrent sur l'esplanade.

Ils marchaient au hasard, silencieux et craintifs ; au moindre bruit, Léontio saisissait son poignard, et la flamme lui montait au visage. Il y avait assez de clarté déjà pour distinguer tous les objets voisins.

Un massif de cyprès frappa Léontio ; voici

un tombeau, dit-il; les tombeaux nous poursuivent! C'est un sarcophage abandonné depuis longtemps, car il est tout couvert de lierre et de hautes herbes; c'est un bel effet de paysage!

Il s'avança, et coupa avec son poignard les arêtes du lierre collé contre la porte du tombeau. Voici des lettres, c'est une épitaphe sans doute; j'aime les épitaphes; je veux lire celle-ci; voyons si....

Il ne put achever; ses cheveux se hérissèrent d'horreur; d'un signe il appela Stellina restée un peu en arrière; elle suivit l'indication du doigt de Léontio.

Le jeune homme prononça lentement et d'une voix sourde les mots de l'épitaphe.

LÉONTIO ET STELLINA,

MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE!

Les deux jeunes gens se regardèrent quelques instants dans un silence de stupéfaction.

Le désespoir donna à Léontio un accès de force, de courage et de fureur; il ouvrit la porte du tombeau, et vit deux places de cadavre...

— Vide! s'écria-t-il... Mais, regarde, regarde, Stellina, ces deux médaillons de marbre; re-

connais-tu ces profils? y a-t-il deux profils comme le tien au monde? Mon Dieu, mon Dieu, descends, parle-moi sur la montagne, comme à Moïse, ou je meurs foû!

La jeune fille s'était agenouillée sur le gazon et priait, un chapelet à la main.

Tout à coup, il se fit une révolution sur la figure de Léontio. Ses traits rayonnèrent, comme de bonheur, ses yeux s'éclairèrent de joie.

Eh bien, oui! s'écria-t-il, j'accepte l'épitaphe! Merci, tombeau! merci, révélation de la tombe! Oui, oui, Stellina, ce jour n'est pas un jour de mort; cette aube est le rayon matinal de ma vie! Ces cyprès sont des myrtes! ces lettres funèbres étincellent d'or! Stellina, Stellina, lève-toi, lève-toi! tu n'es plus ma sœur; Léontio n'est plus ton frère; je suis ton amant! ton époux! Oh! je le savais bien, Stellina; Dieu ne m'aurait pas mis au cœur une passion criminelle! Oui, oui, je suis fantôme, je suis ressuscité, je suis une exception dans la nature; tant mieux! Que m'importe de vivre d'une vie de mort, si je puis aimer Stellina comme une amante; je suis prêt à tuer celui qui viendrait m'expliquer ce mystère en me rendant une vie et une sœur! Je veux être mort et ton époux, plutôt que ton frère et vivant.

Et il entraînait Stellina vers la grande allée

de pins ; la jeune fille pleurait de joie ; jamais elle n'avait vu Léontio dans cette auréole de bonheur: elle, toujours si soumise à son frère, écoutant sa voix comme la voix de Dieu, elle s'abandonnait à des caresses de flamme, sans crainte ni remords. Bien loin de dissuader Léontio d'une erreur qui consolait l'inconsolable jeune homme, elle n'ouvrit la bouche que pour mettre le comble à sa joie. Oui, oui, mon frère...., mon ami, mon Léontio, oui c'est Dieu qui t'inspire; c'est Dieu qui nous a conduits ici par la main. Eh! je le sentais bien, aussi, que je ne t'aimais pas de l'amour incestueux d'une sœur ; oh! je t'aimais bien mieux! Combien de fois une parole d'amour s'est arrêtée sur mes lèvres! Et ce matin, quand tu dormais sur mes genoux! tu ne sais pas combien de caresses d'amante tu as reçues sur le front; c'est ce qui t'a rendu la vie, Léontio, mon frère, mon ami.....

— Ton époux! ton époux! Notre contrat de mariage est écrit sur le bronze! Dieu lui-même a semé du lierre sur ce registre nuptial, afin qu'aucun doigt profane ne pût l'effacer. Tiens, crois-tu que ces baisers dont je te brûle soient des baisers de cadavre! Adieu, Naples! adieu le monde! adieu tout! Viens, Stellina.

Et ils étaient entrés dans ce pavillon du bout

de l'allée, le même où l'autre Léontio et l'autre Stellina furent surpris par le moine empoisonneur..... On n'entendit plus que le murmure de la fontaine voisine, le chant de la brise dans les aliziers, et le son des molles vagues expirantes sur le rivage.

Le soleil était bien haut sur l'horizon quand les deux époux de la mort quittèrent le pavillon nuptial; Léontio, serein comme un ange du ciel; Stellina, langoureusement suspendue au bras de son ami. Ils étaient tout entiers l'un à l'autre, et ne s'apercevaient pas qu'un étranger faisait mine de leur barrer le passage de l'allée.

— Mon ami, rentrons dans le bois, dit Stellina; voici encore quelque mauvaise nouvelle qui nous arrive.

— Oh! maintenant, mon amie, je défie bien l'enfer de m'épouvanter; tu es ma femme, cela me suffit; tout le reste m'est indifférent.

Il considéra avec attention l'inconnu de l'allée, et s'arrêta brusquement.

— Non, dit-il, non, mes yeux ne me trompent point : c'est Salvator Rosa!

— Oui, vous m'avez reconnu, répondit le grand artiste en se rapprochant; et c'est vous que je cherche. A notre première entrevue, vous étiez sans nom, et vous me traitiez d'excel-

lence ; aujourd'hui, c'est le plébéien Salvator Rosa qui salue le duc d'Ottayano.

Léontio gardait le silence, ne comprenant rien à ce début. Salvator continua :

— J'aime les aventures, moi ; j'aime les hommes de passion orageuse ; je me fais souvent conter des histoires par ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup joui, beaucoup souffert. Ma vie est la plus fabuleuse des vies ; j'aime les gens qui me ressemblent. Je vous ai suivi pas à pas depuis le jour de notre rencontre au Janicule. Le lendemain je me rendis à votre maison de la rue Saint-Théodore ; on me dit que vous étiez parti pour Naples ; j'avais quelques affaires de famille à régler à Naples, je pris donc le même chemin que vous. Un vif intérêt, une curiosité singulière, m'attachaient à votre existence. A force d'interroger mes souvenirs, je me rappelai que je fus un jour appelé là, dans ce château, pour peindre deux époux qui portaient le même nom que vous et madame. J'appris ensuite que cette noce avait fini par un empoisonnement. Je ne crois pas, moi, aux choses surnaturelles, bien que mon imagination soit folle à volonté ; je ne pus admettre que c'était votre figure qui avait passé sous mon pinceau ; il fallait donc qu'un autre enfant fût né de la même mère. Mais à qui m'adresser pour

me conduire dans un labyrinthe de conjectures? Tous les maîtres de ce château étaient morts de mort violente ou naturelle ; il ne restait de deux familles qu'un concierge fou. Il me vint à l'idée que si deux enfants nouveaux étaient nés après la mort des premiers, à coup sûr un prêtre les avait baptisés sous le même nom que leurs frère et sœur : c'est l'ordinaire consolation des parents malheureux. Après trois jours de recherches dans les églises de Naples, j'ai enfin découvert un vieux franciscain qui s'est souvenu d'avoir donné le baptême à deux enfants, dans une maison éloignée de la ville, et d'y avoir été conduit avec un mystère qui semblait être une précaution contre un ennemi acharné. Le fransciscain m'a ajouté qu'il se rappelait fort bien toutes les circonstances de cet événement, car il avait été rémunéré de son œuvre avec une grande libéralité. — Bien plus, a-t-il dit, je me souviens que la petite fille Stellina avait au bas de sa poitrine une légère empreinte écarlate qui figurait une aiguille d'or, comme celles que les femmes portent aux cheveux...

Léontio poussa un cri de joie, se précipita au cou de Salvator Rosa et le tint longtemps étroitement embrassé. — Oui, oui, s'écria-t-il, c'est vrai! c'est vrai! Homme du ciel, tu me rends la vie!

Stellina pleurait d'attendrissement. Salvator continua :

— Mes pas étaient attachés aux vôtres, comme je vous l'ai dit : hier soir, à l'entrée de la nuit, je suis arrivé là, sur cette esplanade, avec deux domestiques ; je vous appelai à haute voix par votre nom, et personne ne répondait; enfin un homme est sorti de ces ruines, j'ai couru à lui, et lui a tremblé en me reconnaissant : c'était Marco Théona ! J'avais longtemps vécu avec lui dans les Abruzzes, moi, peintre de paysages, et lui, bandit. Un grand malheur, le désespoir, la vengeance, avaient jeté Théona dans les Abruzzes; il était toujours sur la route de Naples à Rome comme un chasseur à la piste qui attend le gibier qu'on lui a désigné. J'ai usé de mon ascendant sur Théona pour lui arracher des secrets, car je savais que son histoire se liait à celle de vos familles; je l'ai menacé de le livrer aux sbires, il a parlé. — Allons à Naples, m'a-t-il dit; ce n'est qu'à Naples que je puis vous indiquer la retraite de Léontio et de Stellina. Nous sommes descendus de la montagne. A Portici, nous avons pris une barque; sur le point d'aborder, Théona m'a dit : Vos deux protégés sont peut-être morts; vous les trouverez dans les ruines d'Ottayano; il y a tout auprès un tombeau vide, avec leurs noms gravés ; vous n'aurez pas

beaucoup de peine pour les ensevelir. Quant à moi, mon malheureux destin est accompli !... Et il s'est jeté à la mer. Au lieu de deux cadavres à ensevelir, j'ai trouvé deux époux à embrasser. Venez prendre vos vêtements de noces.

— Ah ! dit Léontio en baisant les mains du grand artiste, je n'aurais pas cru que le bonheur fût si léger ! Quel jour que celui-ci ! Où puis-je voir finir un aussi beau jour ?

— Où il a commencé ! dit Salvator. Demain vous viendrez à ma maison du Pausilippe ; là, je vous expliquerai tout; aujourd'hui nous restons à votre château, duc d'Ottayano ; mes domestiques ont songé à tous nos besoins. Dans une heure, vous serez mariés à l'église de Resina, et ce soir.....

Le soir, dans la chambre nuptiale, tout illuminée, le duc et la duchesse d'Ottayano, revêtus des habits de leurs frère et sœur, recevaient les félicitations de Salvator Rosa et de sa famille; puis les flambeaux s'éteignirent, une seule lampe d'argent à quatre rayons éclaira mollement la chambre. De brûlantes paroles d'amour s'échangèrent encore auprès de ce lit, couvert de la riche étoffe aux franges d'or ; mais cette fois les époux y dormirent.

Le lendemain, Léontio dit à sa femme : Mon frère et ta sœur sont morts indignement ici ;

Dieu ne pouvait pas les ressusciter : mais Dieu est juste, il a fait tout ce qu'il était en sa puissance de faire, il les a ressuscités en nous.

HERCULANUM.

OU

L'ORGIE ROMAINE.

10.

Ils étaient mille, tous de race militaire et patricienne,
qui avaient suivi Titus en Judée;
hommes de débauche, et grands contempteurs de vertu.

AMM. MARC.

Herculanum.

La première éruption connue du Vésuve eut lieu sous le règne de Titus, l'an de J. - C. 79 ; elle détruisit Herculanum.

Jeunes contemporains, poétique auditoire!
Sourds aux bruits de la rue, écoutez une histoire
Dont nulle bouche encor n'a fait ses entretiens,
Mystère qui remonte à l'ère des chrétiens :
Aux secrets de là-haut toujours ce qui se lie,
Quoique empreint de raison, ressemble à la folie ;
Or écoutez ce chant de plaisir et d'horreur !
Titus régnait, Titus le divin empereur,

Qui porte un nom si beau parmi les rois d'élite;
Titus, le destructeur du peuple israëlite;
Lui qui brûla Sion, et s'en revint suivi
Des enfants de Juda, des enfants de Lévi.
Le monde était tranquille, et la paix était faite,
Le triomphe volait sur son chemin de fête;
L'empire s'endormait dans un bruyant repos;
Le soldat se fit homme; on ploya les drapeaux;
Prévoyant, cette fois, une trop longue attente,
Le vieux centurion brûla ses pieus de tente;
On éleva partout des autels à Vénus,
Et le prêtre ferma le temple de Janus.

Rome la belliqueuse avait brisé sa lance;
Alors, vinrent des jours de splendide opulence,
De somnolent bonheur, de suaves ennuis,
Des jours de volupté, de parfums, et des nuits
Telles que la Bacchante, aux aguets sous les treilles,
Dans les fêtes de Pan n'en vit point de pareilles.
L'homme était fort et brun; dans ses festins si lents
Il exerçait sa faim sur des mets succulents;
A ses triclinium, remplis d'amis intimes,
Il découpait les corps des laineuses victimes,
Comme aux repas d'Homère, où la main des héros
Sur la table de chêne allongeait deux taureaux.
La femme, avec son œil, l'œil céleste des Gaules,
Sa chevelure d'or ruisselante aux épaules,
Sa gorge de statue et son air sibyllin,
Et son beau corps trahi par sa robe de lin,
La femme ressemblait aux nymphes d'Arcadie,

Qui dans un cœur de Faune allumaient l'incendie ;
Et l'on voyait courir tout Rome aux jeux du soir,
Où pour se faire aimer, elle venait s'asseoir.
L'or abondait : Titus vainqueur en Palestine
De retour pour calmer la légion mutine,
Et réjouir longtemps sa grande nation,
Morcela les trésors du temple de Sion.
Un jour, il fit jeter aux petillantes flammes
Le cèdre de Moïse orné de riches lames,
Les coupes d'Aaron, tous les vases d'or fin,
L'arche que protégeait l'aile du Séraphin,
Tous ces riches métaux qui, sous le saint portique,
Brillaient selon la loi gravée au Lévitique.
Le fondeur souilla tout de ses profanes mains,
Et de l'or du vrai Dieu fit des écus romains.
Cette fois, nul fléau ne vint de la nuée
Pour accorder vengeance à l'Arche polluée ;
Il fut long et complet le sacrilége, eh bien !
L'impunité régna partout, Dieu ne fit rien !

Et l'été vint ; l'été, saison des douces fêtes,
L'été que salua le cri de leurs poëtes ;
La litière volante, et la mule au pied sûr,
Emportèrent de Rome aux blancs rochers d'Anxur,
Tous ces hommes heureux qu'en odes sibyllines
Parthénope appelait sur ses belles collines ;
Le rameur, sur son banc, transportait ces colons
A l'autre bord du golfe, à ces tièdes vallons
Où deux cités, deux sœurs, l'une à l'autre groupée,
L'une fille d'Hercule et l'autre de Pompée,

Aspirant la fraîcheur sous le Vésuve ami,
Allongeaient leurs pieds blancs sur le flot endormi.

Celui qui les créa, ces deux villes éteintes,
Les colora partout d'harmonieuses teintes;
L'artiste ingénieux y jeta mollement
L'arabesque sans fin d'un songe heureux qui ment.
Les fêtes du dieu Pan, les courses des Ménades,
Les choses de Vénus au front des colonnades;
Les nymphes accourant à la danse du soir,
Sans effleurer le sol, blondes sur un fond noir;
Les roses et les fruits qu'effleurait aux corbeilles
L'aile des papillons ou le dard des abeilles;
Pour ces villes d'amour l'azur fut prodigué,
Tout, jusqu'à leurs tombeaux, était riant et gai,
Comme dans Sybaris, autre ville odorante
Qui dort au bruit des flots du golfe de Tarente.

Un jour de cet été, jour que le vieux destin
Avait caché longtemps à tout Napolitain,
Un jour, Herculanum, sur la rive sonore,
Ne fit qu'un sommeil court et vit lever l'aurore :
Le riche Pollion, arrivé le matin
Dans sa villa de marbre, illustrait un festin;
Sa table se courbait sur sa fraîche terrasse,
Et mille conviés, Romains de noble race,
Célébraient ce grand jour où l'Hébreu fut vaincu,
Où sa voix, en pleurant, dit : Sion a vécu!
On avait disposé sous la main du convive
Le lierre toujours frais avec sa feuille vive;

Le vin se reflétait sur les tempes en feu,
En desséchant les fleurs, les fleurs qui durent peu;
Mais l'Archipel voisin envoyait jusqu'aux frises
Les parfums voyageurs sur les ailes des brises,
Et le doux vent du soir, tout le jour attendu,
Enflait le tissu rouge aux colonnes tendu.
Heure d'orgie! alors la volupté circule
Sous les pins embaumés de la ville d'Hercule;
L'esclave a dénoué le blanc voile du sein;
Le convive amoureux, levé sur son coussin,
Désignant aux lambris de suaves peintures,
Aux filles de Sion enlève leurs ceintures,
Et Pollion le riche, élu roi du festin,
Pour les exciter mieux, leur dit ce chant latin :

Enfants! que la coupe soit prête!
De roses couronnons le vin;
Amis, buvons le vin de Crète
A Titus, l'empereur divin!
Que jusqu'à la dernière goutte
La patère se vide toute;
Tendez la patère à l'enfant.
Selon la coutume latine,
Au vainqueur de la Palestine,
A Titus, le dieu triomphant!

Amis, le falerne ruisselle
Dans les celliers de ma villa;
Portez-nous l'amphore que scelle
Le cachet vierge de Sylla;

Buvons aussi ce vieux falerne
Au vainqueur de l'hydre de Lerne,
Protecteur de notre cité :
Il faut que cette nuit décide
Qui de nous est digne d'Alcide,
Qui de nous l'a ressuscité !

Aux épaules de nos maîtresses
Nous qui jetons des bras nerveux,
Qui faisons ruisseler leurs tresses
Ainsi qu'un torrent de cheveux ;
Nous dont l'allure libertine
Fait rougir la vierge latine
Qui passe devant les censeurs,
Qui savons tout ce qu'on exprime
De vif plaisir et de doux crime
Avec nos filles et nos sœurs ;

Montrons aux sœurs des Juifs rebelles
Qu'en notre pouvoir nous tenons,
A ces filles brunes et belles,
Des Romains dignes de leurs noms !
Depuis nos mères les Sabines,
Jamais de plus de concubines
Nous n'avons jonché nos coussins ;
Embrassons de toutes nos âmes
La femme sur un lit de femmes ;
Que nos lèvres brûlent leurs seins !

Loin d'ici la pudeur et les grâces décentes,
Vertus qui font notre dédain ;

Flétrissons à la fois de caresses puissantes
Ces fraîches roses du Jourdain!
Le vin brûlant se mêle au feu de notre veine,
Les parfums montrent des rescifs,
Notre beau lit d'ivoire embaume de verveine :
Tout excite aux baisers lascifs.
Venez toutes ici, venez, femmes exquises,
Vos doux maîtres sont amoureux;
Au prix de notre sang nous vous avons conquises,
Pleurez bien pour nous rendre heureux.
Oh! les pleurs valent mieux que le fade sourire,
Filles au visage abattu;
Écoutez donc ces mots que l'on ne peut écrire
Et qui font rougir la vertu :
Aux conseils importuns de vos sages matrones
La volupté seule répond,
Et nos lits avec vous sont plus beaux que les trônes
Des rois de la Perse et du Pont.

Un vif éclair blanchit la sonore terrasse
Où Pollion chantait sur le mode d'Horace;
Un vieil esclave hébreu qu'on ne connaissait pas,
Entrait avec l'éclair dans le lieu du repas.
Sa face de bélier avait un teint livide;
Il frappa d'un doigt fort sur une amphore vide,
Selon l'usage antique, et cet étrange son
Suspendit le vers libre et donna le frisson.
Hommes heureux, dit-il, savez-vous que la nue
A revêtu, ce soir, une forme inconnue?
Que l'ardente vapeur qu'exhale votre sol

Comme un pin lumineux s'élève en parasol?
Voyez cette colonne au feuillage d'acanthe,
S'agiter convulsive, ainsi qu'une Bacchante :
Le falerne a donc mis sur vos yeux un bandeau?
La cendre tombe ici comme une trombe d'eau;
Sur ce marbre disjoint, tel qu'un navire à l'anse,
En mouvements légers votre lit se balance.
Entendez-vous ces cris de vieillards et d'enfants!
Tout le vallon est plein d'atomes étouffants.
Herculanum se meurt! la plaine est une étuve;
Cette ville s'asseoit sur l'orteil du Vésuve;
Vos marbres ont craqué; la flamme va sortir,
Elle va vous brûler sous vos pourpres de Tyr!

Que nous veut ce vieux Faune à la voix de Cassandre,
Avec son noir sayon tout constellé de cendre?
Dit Pollion. Amis, que l'esclave africain
Nous verse le massique; il faut boire à Vulcain!

Que d'autres fleurs ceignent nos tempes!
Bravons le feu sous ces abris;
Esclaves, suspendez les lampes
Aux chaînes d'or de ces lambris;
Pour soleil de nos chastes scènes
Il nous faut ces lampes obscènes
Qui parent ma salle de bain;
C'est l'œuvre des eunuques perses;
Je les achetai cent sesterces,
De Clymodore le Thébain.

Et les voix du dehors criaient : La mer écume;
Voici les temps prédits par la vierge de Cume;
La mer brûle; les rocs fondent comme du miel;
Pas un rayon de jour; pas une étoile au ciel!
Dieux grands! Dieux immortels! c'est notre heure der-
Les pins sont secoués ainsi qu'une crinière; [nière;
Le Vésuve indigné rugit comme un lion;
N'offense pas les Dieux, écoute, ô Pollion!

Divins Faunes aux pieds de chèvres,
O vous qui pouvez tout oser,
Prêtez-nous ce feu de vos lèvres
Qui s'accroît dans un long baiser!
S'il nous faut subir la mort pâle,
Mourons comme Sardanapale,
Ce sage du bel Orient;
Pour mourir au milieu des flammes,
Il nous faut un bûcher de femmes :
Nous y monterons en riant!

Et les voix : Fuyez donc, fuyez, la lave approche!
Nos pas laissent partout l'empreinte sur la roche!
— Viens ici, nautonnier; tourne ton bec d'airain;
Prends ces trente écus d'or : voguons au lac Lucrin.
—Voici, voici le feu! — c'est un fleuve qui roule;
—Dieux! le temple d'Isis! voyez comme il s'écroule!
—Oh! si je puis revoir le soleil radieux
Demain, je sacrifie une hécatombe aux Dieux!

Que maudit soit le Romain lâche
Qui baise l'autel de la peur !
Tressons-nous des couronnes d'ache :
Elles dissipent la vapeur.
Gloire, gloire au père Liée !
Que la pudeur soit oubliée,
Jetons la tunique aux cent plis ;
Dans notre débauche nocturne
Jetons aux flots toge et cothurne ;
Nous voilà nus, broyons nos lits !

Et les voix : La mer monte et la terre s'abaisse ;
—Tout le sol disparaît sous une cendre épaisse.
—Quoi ! les temples aussi dans l'abîme s'en vont !
A quoi pensent les Dieux ! — la montagne se fond !
—Hercule est contre nous—fuyons d'un pas agile,
Allons sous le laurier du tombeau de Virgile,
C'est un arbre sauveur. — Comme la terre bout !
— Nous n'aurons pas demain une maison debout!

Quand on est mille à boire ensemble,
Dans la vapeur d'un gai repas,
Étendus sur des lits, il semble
Que la terre ne tremble pas !
Approche donc, livide esclave,
Va remplir ma coupe de lave ;
Je veux boire ce vin d'enfer.
Buvons tous ce vin du Cocyte,

Sachons quels désirs il excite
Dans une poitrine de fer.

Pollion, hâte-toi; du pied de la colline
Tu peux gagner encor les galères de Pline;
Sors avec tes amis... Non, ne sors pas; le flot
Embrassant ton palais en a fait un îlot;
Tes poutres ont craqué; la campagne est si noire
Qu'on ne voit plus Misène et son haut promontoire;
Tout est mort; ouvre-moi, je suis un soldat, seul
Je t'apporte ton aigle, elle est dans un linceul.

A toi donc, divin fils d'Alcmène
Protecteur de ces légions;
Je donne cette aigle romaine
Qui brilla sur mes légions;
Et meurs content! que le feu tombe,
Ce lit me servira de tombe;
C'était l'espoir qui me suivait.
Viens, oh! viens fille d'Idumée,
Viens, et que ta joue embaumée
Soit, à moi, mon dernier chevet.

Ici finit le chant : de la haute solive
La lampe s'écroula, pleine de jus d'olive;
Et tout fut fait; un cri de vive l'empereur
Domina d'autres cris d'amour et de terreur;
On entendit encor les caresses dernières
Murmurant sur le cou des belles prisonnières.
Et la cendre massive étouffa dans leurs lits

Ces mille conviés sur l'heure ensevelis :
Tout disparut... Après l'épouvantable scène,
Un nautonnier craintif venu du cap Misène,
Laissant flotter sa voile abandonnée au vent,
Sur Herculanum mort vit un Hébreu vivant !

A bord du *Sully*, Juin 1834.

VARIÉTÉS.

VAN-DYCK

AU PALAIS BRIGNOLE.

La ville de Gênes s'était levée avec le soleil de ses plus beaux jours pour assister au mariage du comte Brignole. La darse faisait silence ; le môle était désert devant la fontaine de Saint-Christophe ; les galères dormaient dans les eaux calmes et bleues qui reflètent, en le brisant, le péristyle du palais Doria. Tout le bruit s'était réfugié dans la via San-Luca ; toute la foule amoncelée dans le voisinage *dei Banchi* se dirigeait vers *San-Lorenzo*, la cathédrale, en

inondant les rues étroites et tortueuses qui étouffent cette magnificence gothique, écartelée de marbre noir et blanc.

Les Génoises sont belles, mais la comtesse Brignole était plus belle qu'une Génoise; elle avait dix-huit ans; on n'a jamais vu de plus beaux cheveux noirs que les siens sur un front aussi pur, un plus beau teint sur un visage plus angélique : elle était citée en Italie, à une époque où l'Italie avait tant de femmes à donner en modèle aux artistes ses enfants. Le comte Brignole, l'allié des Durazzo et des Doria-Tursi, avait fait bâtir dans la strada Balbi un palais digne de l'adorable femme qu'il épousait.

L'église de Saint-Laurent resplendissait de lumières; toute la noblesse, sortie de ses palais de marbre, inondait la grande nef et le sanctuaire; la bourgeoisie opulente s'entassait dans les nefs latérales; la populace curieuse se pressait sur l'étroit parvis, sous le porche et à toutes les issues. Personne n'était venu là pour prier; la reine de la fête religieuse se nommait la comtesse Brignole; il était difficile de l'entrevoir agenouillée devant l'autel; mais quand elle se levait, et que, rejetant son voile en arrière, elle se retournait un seul instant vers les nefs, alors un murmure d'admiration montait aux voûtes avec les notes du chant grégorien,

et l'on ne savait plus si la foule adressait un hymne de louanges à la comtesse, ou à la Vierge de l'Assomption. C'était le quinze du mois d'août.

On remarquait aussi, à quelques pas devant la rampe du sanctuaire, un jeune homme d'une figure, d'un regard et d'une pose de corps extraordinaires; il n'était habillé ni comme un seigneur, ni comme un bourgeois, ni comme un marchand. Il avait inventé son costume tout d'une pièce, soie et velours noir; son visage était pâle; une moustache déliée noircissait sa lèvre; une barbe pointue tombait de son menton. Il ne s'agenouillait pas, il ne priait pas, il ne s'asseyait jamais. Il regardait la belle comtesse avec des yeux d'une mystérieuse expression, il la regardait toujours. Il était immobile, appuyé contre un pilier; et si quelques vives émotions tourmentaient son âme, rien ne transpirait au dehors: à le voir ainsi posé, on l'aurait pris pour un portrait en pied tombé de son cadre et incrusté sur un pilier de Saint-Laurent. Ce jeune homme était le peintre Antoine Van-Dyck.

Il ne parut s'animer qu'au moment où les bannières et les guidons des confréries descendirent du sanctuaire dans la grande nef, et que la statue d'argent de la Vierge, portée par

quatre marins de la galère Doria, traversa la foule, comme si elle eût glissé sur les têtes. Après la cérémonie du mariage, la procession commença. La comtesse Brignole marchait après la Vierge; son époux la suivait d'un air singulièrement orgueilleux. Le noble comte était dépourvu de cette spirituelle intelligence que la nature donne à tous les Italiens. Quand il passa devant le peintre Van-Dyck, le grand artiste dit au comte Pallavicini : « *Ma vie pour un quart d'heure de cet homme !* » Personne n'entendit ces paroles; elles se perdirent dans un énergique *Salve regina* que le peuple entonnait avec furie, en brûlant de ses regards la comtesse Brignole qui faisait des largesses aux bassins de tous les couvents.

Van-Dyck se mêla au noble cortége et descendit avec la procession vers le faubourg de Saint-Pierre-d'Arena. C'était au tomber du jour; le soleil s'inclinait sur les belles eaux du golfe Ligurien; les collines resplendissaient d'une douce lumière; les cloches sonnaient à toute volée; les vaisseaux saluaient de leur artillerie les deux vierges triomphantes; les banderoles flottaient à la brise; le genêt et l'encens parfumaient l'air, et lorsque de tous ces bruits joyeux, de tous ces parfums de mer et de collines, de tout ce frémissement de bannières, s'élançait en

chœur l'*Ave maris stella,* Van-Dyck sentait des larmes sur ses joues et des frissons partout. Le palais Doria ouvrit ses portes au clergé de Saint-Laurent. L'*Ave maris stella* éclata sous les colonnades qui s'avancent sur l'eau ; l'hymne virginale fut répétée à bord de toutes les galères voisines ; il semblait que le ciel, la terre, la mer saluaient d'un chœur immense la jeune épouse qui étincelait comme un astre sous le portique de marbre du beau palais Doria.

Van-Dyck sortit des rangs et monta aux jardins solitaires qui s'élèvent en amphithéâtre derrière le palais, du côté de la statue du Géant. Là, il se recueillit pour penser à ce qu'il avait à faire. Il aimait la comtesse, non d'un amour vulgaire, mais d'une passion d'artiste ; il l'aimait depuis deux ans ; il avait vu éclore cette belle fleur dans les nymphées du palais Tursi, au milieu des fontaines et des citronniers. Le peintre n'avait rien à offrir à ces familles génoises, plus opulentes que des rois ; il n'avait ni palais de marbre, ni galions dans le port ; il s'était donc tenu à l'écart, avec le secret de son amour. Un seul homme avait reçu ses confidences, le comte Pallavicini, noble et généreux seigneur ; il aurait donné sa fortune à Van-Dyck ; mais son palais et sa villa magnifique l'avaient ruiné complétement.

La fête, le chant, les cloches, la foule avaient pu distraire Van-Dyck. Maintenant, isolé dans la vigne des Doria, il supportait tout le poids brûlant de sa passion. Il regardait la mer, spectacle sublime qui attriste souvent et ne console jamais; il regardait la superbe Gênes, assise au soleil sur ses montagnes, chantant sa joie avec les cloches aériennes, associant, sur la même colline, le couvent austère et la villa pleine de profanes voluptés. Van-Dyck fermait ses yeux et frappait son front. Alors une brise lui apportait la mélodie lointaine de la procession; refrain expirant, léger, purifié dans l'espace, et doux à son oreille comme une parole italienne exhalée des lèvres de l'adorable comtesse Brignole. Van-Dyck, la poitrine brisée, se leva vivement, et saisit son épée qu'il avait suspendue à la feuille d'un aloès.

Il descendit du sommet de ce magnifique jardin, escarpé comme une pyramide; il traversa le pont jeté sur la rue, de la treille au palais, et entra dans la galerie où il avait laissé le comte Pallavicini. La galerie était déserte. Van-Dyck ne daigna regarder ni les fresques nationales de Perino di Vaga, ni les statues de Philippe Carlone; il suivit les traces de la procession sur une route de fleurs. Le clergé de Saint-Laurent était depuis longtemps rentré à la cathé-

drale ; la foule était remontée aux maisons ; des groupes encore nombreux s'entretenaient du mariage du jour sur la place de l'Annonciade. Van-Dyck, en la traversant, entendit prononcer le nom de la comtesse, et exalter sa beauté avec cet enthousiasme bruyant et contagieux qui éclate dans toutes les conversations en plein air chez les peuples du Midi. Il ne s'arrêta pas : la nuit tombait ; il se glissa timidement dans la strada Balbi, et une dernière et terrible émotion faillit l'étouffer, lorsqu'il aperçut le palais Durazzo illuminé, pavoisé, bordé de belles dames à toutes ses terrasses et au balcon de ses deux pavillons aériens. Le bal avait commencé après la procession, le délire de la danse ébranlait déjà ce magnifique palais, montagne de marbre toute brodée à jour, toute festonnée, toute pleine d'escaliers agiles et de sublimes colonnades. Van-Dick s'appuya sur le mur du palais Sera, et demeura comme anéanti dans la contemplation. Il souffrait de cette douleur d'artiste, qu'aucun signe, aucun mot, aucune langue ne peuvent exprimer ; de cette douleur si cruellement inventée par la nature, afin de punir les hommes d'élite des dons supérieurs qu'ils en ont reçus, et qui leur sont si follement enviés par la foule stupide qui ne souffre pas.

Il sortit de sa cuisante rêverie en apercevant,

à la lueur des torches, le comte Pallavicini qui descendait le grand escalier; il prit vivement son bras et l'entraîna dans la petite rue de San-Ciro. Parle-moi de cette femme; dis-moi, l'as-tu vue?

— Je viens de danser avec elle, dit froidement Pallavicini.

— Donne-moi ta main que je la baise; elle a touché sa main.

— Artiste, tu es fou.

— Je suis au désespoir.

— Le temps te guérira.

— Jamais.

— Il m'a bien guéri, moi! j'ai perdu bien plus qu'une femme; j'ai perdu deux palais...

— Oh! je donnerais toute la strada Balbi pour un baiser de cet ange!

— Si la strada Balbi t'appartenait, tu ferais tes réflexions.

— Je donnerais ma vie.

— C'est plus aisé. Mais voyons, que veux-tu faire? Cette femme est mariée...

— Pas encore.

— Comment, pas encore? J'ai signé son contrat de mariage.

— Pas encore, te dis-je!

— Ah! j'entends!... Eh bien! voilà dix heures qui sonnent à Saint-Charles; dans deux heures elle sera mariée...

— Ah! oui! malédiction à ce compte stupide! Eh! que fait-il, lui?

— Lui! il fait le mari; il suit sa femme dans tous les quadrilles; il la dévore des yeux; il lui dit des mots à l'oreille; il regarde à sa montre à chaque minute; il a fait avancer d'une demi-heure la pendule du grand salon du bal; il est heureux, il est fou.

— Et la femme?

— La femme danse; elle est ravie de danser; elle sort du couvent; elle danserait toute la nuit et tout le lendemain...

— Paraît-elle avoir de l'amour pour son....

— Elle danse, te dis-je: quand une jeune femme danse, elle ne pense qu'à elle, à sa toilette et à son danseur.

— Folle!... Et c'est pour ces êtres-là que nous nous consumons, que nous incendions nos poitrines, que nous perdons nos âmes, que nous brisons nos corps!... Et puis elles viennent nous dire qu'elles aiment mieux que nous!... Atroce dérision!... Leur amour d'amante n'est que de l'amour-propre; leur amour d'épouse, qu'une conspiration de toilette; leur amour de mère, qu'un instinct commun de la nature... Oh! je déraisonne; ma tête brûle; soutiens-moi, ou je me brise le front sur ce pavé.

— Mon pauvre ami!

— Oh ! j'ai là clouée au front une idée intolérable ! une idée qui est un tison, une idée que je ne puis éteindre !... Dans deux heures...

— Écoute, parlons d'autre chose... As-tu vu la marine d'Arazzi qu'on vient de recevoir à la villa Scoglietto ?...

— Non... Arazzi fait des marines ?... Dans deux heures ! un homme...

— Il n'excelle pas dans les marines...

— Il n'excelle dans rien...

— Ah ! voilà de l'injustice d'artiste ! Sa *Bataille du palais Doria* est un chef-d'œuvre.

— Son coloris est faux... Entends-tu ? entends-tu ? la musique ne joue plus ; le bal est fini... Viens, rentrons à la strada Balbi...

— C'est un intermède !... on ne peut pas toujours danser ; en ce moment on se repose ; on dansera jusqu'au jour...

— Oui, les autres ; mais elle ?...

— Elle... elle aussi, peut-être... Comment trouves-tu les fresques de *Perino di Vaga* ?... Aimes-tu ce talent ?...

— Non... c'est commun, c'est grossier d'exécution... Eh bien ! la musique ne reprend pas... C'est fini ! c'est fini !...

— Cela va recommencer... Je veux te faire un cadeau... le dernier tableau qui me reste... c'est une Vierge de Giordano...

— Viens, allons au palais Durazzo.

— Que dis-tu de Giordano?

— Un barbouilleur... un peintre de galères... Garde ton tableau... Mon Dieu! quelle horrible journée!... L'église, l'encens, les fleurs! l'*Ave maris stella*, la mer, la prière, les folies, le bal, l'amour, l'amour inexorable! C'est un jour chauffé avec les flammes de l'enfer pour moi; pour les autres, embaumé par les roses du paradis... Allons chez Durazzo... Viens.

Ils remontèrent la petite rue escarpée de San-Ciro, et ils s'assirent sur un bloc de marbre qu'on travaillait pour le palais Serra. La musique du bal retentissait de nouveau; mais il y avait sur les terrasses moins de bruit, moins de foule, moins de joie.

— C'est l'agonie du bal, dit Van-Dyck d'une voix sourde; c'est la mienne aussi...

Il se leva vivement.

— Tiens, regarde là....; regarde ces quatre croisées que l'on ferme... Sais-tu quelle est cette chambre?... Je le sais, moi! C'est la chambre du maître!... Comte Pallavicini, êtes-vous mon ami?

— Ton amitié, c'est tout ce qui me reste de ma fortune; j'y tiens.

— Eh bien! écoute: la nuit court, l'heure brûle; le sang gonfle mon cœur; je vais mourir,

si tu ne m'assistes. Monte au palais Durazzo, demande à parler au comte en secret, qu'il soit au salon ou dans sa chambre, debout ou levé. Tu lui diras que l'ennemi de son père, le marquis de Gippino l'attend au puits de la vallée du Lerbino, avec son épée et son poignard; que Gippino se rend en toute hâte à Florence, et ne s'arrête qu'un instant sous les remparts de Gênes pour ce duel à mort : qu'un refus sera une infamie pour lui; un retard, une lâcheté. Va, va! les lumières s'éteignent, les femmes accompagnent la comtesse au lit nuptial; point de réponse, va.

— J'y vais, dit froidement Pallavicini.

Le comte Brignole recevait les adieux de quelques jeunes seigneurs ses intimes lorsqu'il vit entrer mystérieusement Pallavicini, qui lui fit un signe du doigt. Ils se retirèrent à l'écart dans un de ces pavillons qui dominent la rue. Pallavicini prit un air grave, et dit au comte :

— Connaissez-vous le marquis Gippino?

— Je ne le connais pas, dit le comte; mais je sais qu'une haine mortelle a régné entre mon père et lui.

— Son fils vous attend au puits de la vallée du Lerbino; il m'a pris pour son second; avant que vos amis ne s'éloignent tous, choisissez le vôtre.

Le comte Brignole demeura muet.

— Comte Brignole, ma parole est-elle assez claire ?

— Je ne refuse pas satisfaction à un Gippino; je la lui donnerai demain.

— Demain votre ennemi sera sur la route de Florence, et il publiera partout votre déshonneur.

— Voilà un singulier moment pour un cartel ! Eh bien ! soit; je lui demande une heure....

Et il se dirigeait vers sa chambre; la camériste de la comtesse venait d'en sortir, le sourire aux lèvres.

— Une heure ! dit Pallavicini en l'arrêtant; je n'ai pas le pouvoir de vous donner une minute de répit; nous avons déjà même perdu beaucoup de temps....

— Mais au moins le temps d'embrasser ma femme....

— Rien; le temps de prendre vos armes, voilà tout; chaque minute qui s'écoule ôte un grain d'or à votre blason.

— Voilà une tyrannie inconcevable ! Je reconnais bien là les Gippino, tels que mon père me les a dépeints cent fois. Voici mon épée.

Il se retourna vers le groupe d'amis qu'il venait de quitter, et dit :

—San-Gallo, je vous prie de m'accompagner jusqu'à l'église de la Consolation.

— Vous allez faire votre prière bien loin avant de vous coucher, dit San-Gallo en riant.

— C'est ainsi, répliqua froidement le comte; voulez-vous m'accompagner?

San-Gallo, comprenant à demi l'affaire, ne répondit plus et marcha vers l'escalier.

Les trois acteurs de cette scène descendirent à la rue et marchèrent silencieusement jusqu'à la poterne; là, ils trouvèrent un homme enveloppé d'un manteau qui paraissait les attendre.

— C'est notre champion, sans doute, dit le comte Brignole.

— C'est lui, répondit Pallavicini.

— Vous connaissez donc Gippino?

— Nullement; il m'a rencontré dans la strada Balbi; il m'a demandé si j'étais noble; il m'a expliqué son affaire; j'ai accepté.

— Vous avez bien fait; au moins, avec vous, nous n'aurons pas à craindre de guet-apens.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Merci.

On entra dans la campagne; Van-Dyck marchait le premier, en avant d'une vingtaine de pas : il s'arrêta dans un petit bois de tamarins, dont les sombres rameaux augmentaient encore l'obscurité de la nuit.

— C'est donc ici, comte Gippino, que vous inaugurez votre champ-clos avec ceux de ma noble maison.

Van-Dick mit l'épée à la main et ne répondit pas.

— Je vous préviens, continua Brignole, que je vais me défendre vigoureusement, car je ne veux pas faire une veuve la première nuit de mes noces.

Van-Dick bondit sur le terrain et se mit en garde. Les deux adversaires croisèrent aussitôt le fer. Le combat ne fut pas long; Van-Dick reçut un violent coup d'épée dans le bras droit; faible de constitution et déjà prédisposé aux atteintes de la phthysie qui le consuma jeune encore, épuisé d'ailleurs par toutes les angoisses de ce terrible jour, il tomba de faiblesse sur le gazon. — Je vais vous envoyer un chirurgien, dit froidement le comte Brignole; et il partit avec San-Gallo.

Pallavicini prodiguait ses soins au malheureux artiste blessé.

— Mon ami, lui dit Van-Dick, j'ai assez d'argent pour racheter ton palais et ta villa : je te le donne. Cours après cet homme, et bats-toi avec lui; tu seras plus heureux que moi, tu le tueras.

— Ton sang coule, il faut que j'arrête ton sang : calme-toi!

— Laisse-le couler, mon sang; laisse-moi mourir... Sais-tu bien qu'il va rentrer en triomphe dans son palais; que des pleurs de joie, que des caresses de feu l'attendent là-bas; que le paradis va s'ouvrir pour lui, l'enfer pour moi? Va, te dis-je, atteins cet homme avant qu'il soit aux remparts!

Calme-toi, calme-toi! te dis-je : demain nous recommencerons. Lasse-moi te panser.

— Ah! tu as peur!

— Allons! voilà qu'il m'insulte maintenant!

— Eh bien! je vais courir après lui, moi... laisse... laisse... je vais... Malédiction!

Il s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, le jour commençait à poindre sur la crête des Apennins. — Quel horrible songe! Ce furent ses premiers mots.

Il promena dans la campagne des regards effarés, et baisa les mains de Pallavicini en les arrosant de larmes; puis, désignant du doigt le gazon ensanglanté, il sourit avec amertume, et leva les yeux au ciel avec une expression que les grandes âmes seules savent donner à leur visage dans les heures de désespoir consommé.

— Te sens-tu assez fort pour rentrer en ville? dit Pallavicini.

— Oui... mais que faire en ville mainte-

nant?... Tout est perdu... Regarde comme le soleil se lève riant! comme la nature est joyeuse! J'ai entendu chanter l'alouette ce matin dans un rêve... Dieu nous fait toujours de ces ironies-là... Que lui importe mon malheur, à la nature?... Si elle prenait son crêpe noir à chaque être qui souffre, ce serait un deuil éternel... C'est bien! c'est bien! habille-toi d'azur et d'or, beau ciel d'Italie; cela réjouit la misère de tes enfants.

— Je crois que nous pourrions rentrer, observa tranquillement Pallavicini.

— Oh! toi, tu est de marbre, comme la villa que tu as fait bâtir... As-tu aimé quelquefois?

— Cent fois; mais de ta force, jamais.

— As-tu aimé des femmes qui t'ont montré de l'amour, et se sont mariées avec d'autres?

— Certainement.

— Eh bien! qu'as-tu fait alors.

— Je me suis consolé.

— Tiens, c'est singulier; ta parole me calme. Donne-moi ta main que je la serre, tu me fais du bien.

— Vive Dieu! te voilà en convalescence! Prends mon bras, et gagnons la ville en nous promenant. Écoute : la comtesse Bri...

— Oh! ne prononce point son nom!

— Soit, la comtesse est belle, belle à ravir, c'est vrai ; elle a un teint rose transparent, des yeux lumineux et azurés comme le golfe de Gênes, des lèvres de corail, des dents de perles, un cou d'ivoire, des épaules sculptées avec amour, une taille, oh ! une taille ! Je ne connais qu'une femme qui ait une taille comme celle-là : c'est la Vénus de ton ami Titien de Venise. Quant à son esprit, à ses qualités du cœur et de l'âme, tu ne m'en as jamais parlé : je vois que tu t'en soucies fort peu. Ainsi, donne-moi vingt-quatre heures, je te donne une autre comtesse Brignole.

— Oh ! tais-toi ! tais-toi ! impossible !

— Impossible ! je veux te donner mieux que la comtesse Brignole... Moi, j'ai perdu mon palais; qu'on m'en donne un plus beau, et je me console tout de suite, foi de grand seigneur !... Bon !... tu souris; nous allons mieux. Laisse de côté ces alouettes qui chantent, et la nature qui se moque de toi; parle raison. Mon ami, toutes les comtesses d'Italie ne valent pas le sang qui vient de sortir de tes veines d'artiste...

— Mais voyons, de quelle autre femme veux-tu parler ?

— Bénie soit *Notre-Dame-du-Remède*, qui demeure dans la rue où nous allons entrer !

nous sommes guéris! Ah! tu t'intéresses déjà à une autre femme!...

— C'est curiosité pure...

— J'entends... Eh! mon Dieu! l'amour d'un artiste n'est, je crois, qu'une curiosité délirante. Si la Vénus de la villa Adriani était enfouie à mille pieds sous terre, tu te ferais fossoyeur au grand soleil pour l'exhumer, la voir et l'embrasser le premier...

— C'est vrai.

— Vous êtes des hommes maîtrisés par vos sens; aussi votre inconstance est passée en proverbe; vous vous faites un musée de maîtresses, comme un cabinet de tableaux; c'est votre métier, vous étudiez la nature; vous ne voyez qu'un beau modèle là où un autre homme verrait l'objet idéal et rêvé d'une platonique et immortelle passion. Eh bien! je veux te donner un modèle qui ferait se draper de jalousie la Vénus Aphrodite dans son bain.

— Son nom?

— Tu le sauras demain. Aujourd'hui guéris ta fièvre, et dors.

En causant ainsi, les deux amis étaient arrivés à la porte de leur maison, sur la place de l'Annonciade, par des rues détournées. La ville était encore plongée dans le sommeil. Un chirurgien fut appelé; il trouva la blessure fort

légère, malgré la grande abondance de sang répandu. Il ne conseilla pour régime que vingt-quatre heures de repos.

Le lendemain, à midi, un domestique, à la livrée des Brignole, porteur d'une missive, entrait dans l'appartement de Van-Dick. Pallavicini habillait l'artiste, qui était encore faible et bien pâle. Le comte Brignole priait Van-Dick de se rendre à son palais.

— Voilà un étrange incident, dit le peintre : que me veut le comte?... Il ne me connaît pas, il ne m'a jamais vu.

— Il faut aller voir, dit Pallavicini. Veux-tu que je t'accompagne?

— Certainement, je n'irai pas seul;... c'est quelque piége infernal. Le comte s'est douté de quelque chose... Oh! vite, vite, au palais Durazzo.

— C'est bien fâcheux; je crains une rechute pour toi; tu vas la revoir, et...

— Elle, la revoir! Jamais! jamais! Je verrai le comte; je n'ai besoin de voir que le comte... Oh! la revoir! J'expirerais devant elle de honte, de jalousie, de désespoir... Viens...

— Tu n'es pas assez calme pour brusquer ainsi cette visite... Nous devrions attendre demain ou ce soir...

— Pas une minute de plus...

— Hélas! nous voilà retombés.

— Oh! tu ne me connais pas! C'est fini, te dis-je; ce n'est plus qu'un souvenir, un rêve pénible... Allons à Durazzo.

— Allons!

Van-Dick s'était habillé magnifiquement; mais l'éclat de son costume ne pouvait dissimuler sur sa figure sa souffrance et son agitation; il était horriblement pâle, et sa démarche, qu'il s'efforçait de rendre hardie, était chancelante comme celle d'un convalescent. Il avait enfoncé la main de son bras blessé dans un crevé du pourpoint, comme par contenance; il s'appuyait de l'autre sur la rampe de marbre de l'escalier du palais. Pallavicini le suivait en soupirant.

Il fut introduit dans la galerie où le comte ne se fit pas attendre.

— Seigneur Van-Dick, dit-il en courant vers lui, veuillez bien excuser mon indiscrétion: j'ai appris que vous étiez de retour dans notre ville; je n'avais pas eu l'honneur de vous y connaître à votre premier séjour; aussi me suis-je empressé de vous offrir cette fois mon amitié et mon palais. Durazzo est l'hôtellerie des grands artistes, n'est-ce pas, comte Pallavicini?

Van-Dick s'inclina et ne répondit rien : il était bouleversé.

— Je vous prie de prendre un fauteuil, messieurs, continua le maître du palais, j'ai à vous parler d'une petite affaire, à vous, seigneur Van-Dick. Je me suis marié avant-hier; sans fatuité, je puis dire que c'est un mariage d'inclination; je veux que notre intimité se forme sous des auspices dignes de votre talent et de ma fortune; je veux que vous fassiez le portrait de ma femme. Quand même je couvrirais votre toile de sequins, je serais toujours votre obligé.

Van-Dick s'inclina de nouveau. Ce silence fut interprété comme timidité d'artiste en face d'un grand seigneur.

— Quel jour le modèle pourra-t-il se mettre à votre disposition?

— Aujourd'hui, je suis prêt, répondit Van-Dick d'une voix éteinte.

— Vous êtes charmant, seigneur artiste; vous allez au-devant de mes vœux. Vous trouverez dans mon atelier des toiles toutes prêtes; je veux un portrait en pied, comme celui de la marquise de Velletri, que vous avez peint et qui est un chef-d'œuvre, comme tout ce que vous faites... Ah! dites-moi, comte Pallavicini, comment avez-vous laissé notre champion du Lerbino? Donnez-moi de ses nouvelles.

— Il est parti ce matin pour Florence.

— C'est un spadassin payé par les Gippini; j'ai su cela. Mes ennemis ont voulu me faire assassiner le jour de mes noces; c'était bien imaginé. Messeigneurs, soyez assez bons pour m'attendre ici un *momentino;* je vais vous amener ma femme.

Et il rentra dans ses appartements.

Van-Dick et Pallavicini se regardèrent quelque temps sans parler.

— Un bon conseil, Van-Dick, le veux-tu?

— Oui.

— Pars.

— Impossible! Que dirait le comte?

— Que t'importe?

— Il me croira fou.

— Dans un quart-d'heure tu le seras tout à fait.

— Je m'abandonne à mon destin.

— Mais songe que tu es blessé, que ta main ne peut manier le pinceau.

— Je peindrai de la main gauche.

— Tu es pâle, tu souffres, tu es agonisant; tu vas périr à l'œuvre...

— Tant mieux.

La porte s'ouvrit, et la comtesse entra.

On aurait dit qu'elle illuminait la galerie des rayons de son éblouissante beauté. Pallavicini

lui-même réprima une exclamation de surprise qui lui était arrachée, car il ne l'avait jamais vue si belle. Elle portait une robe de soie noire brochée : ses épaules et ses bras étaient à découvert, et l'étoffe faisait merveilleusement ressortir leur blancheur lumineuse. Elle salua d'un sourire céleste les deux étrangers; et, s'adressant à Van-Dick, elle lui dit avec une grâce incomparable :

— Maître, je suis à vos ordres; c'est bien de l'honneur pour moi de poser devant vous.

— Passons à l'atelier, dit le comte Brignole; le seigneur Van-Dick choisira ses palettes, ses toiles et ses pinceaux.

Les quatre acteurs de cette scène entrèrent dans l'atelier, qui était contigu à la galerie.

— Maintenant, poursuivit le comte, vous êtes chez vous; nous permettez-vous de rester?

Van-Dick n'appartenait plus à la terre, il ne répondit pas; mais Pallavicini, prenant en pitié l'amour de son ami, dit avec le plus grand sang-froid au comte : Je connais Van-Dick : il faut le mettre à l'aise; il n'aime pas peindre devant témoins; sortons.

La comtesse et Van-Dick restèrent seuls dans l'atelier.

— Je ne connais rien de beau comme votre

portrait de la marquise de Velletri, dit la comtesse d'un ton familier, comme pour engager lestement la conversation.

— Je ferai tous mes efforts pour mériter votre approbation, répondit timidement le peintre.

— Elle vous est acquise d'avance. Je ne la connais pas la marquise de Velletri; est-elle bien?

— Je ne l'ai jamais vue, madame...

— Comment! vous avez fait son portrait.

— Ah! la marquise... Excusez-moi, madame; je suis tout à ma palette, à mes couleurs... Elle est assez bien, je crois.

— Il paraît que vous oubliez facilement vos modèles... Oh! vous allez me peindre assise! je n'aime pas cette pose; je veux être debout, riante, et une fleur à la main. Cette robe vous plaît-elle?

— Non, madame.

— Ah! vous la trouvez trop sombre peut-être?

— J'aime mieux celle que vous portiez l'an dernier, à la fête du palais Doria.

— Vous étiez au palais Doria le jour des Rogations? Ah! je ne vous ai pas vu.

— J'ai eu l'honneur de danser avec vous, de vous parler... Il paraît que vous oubliez aussi facilement vos danseurs que moi mes modèles...

— C'est charmant! j'ai eu tant de danseurs, moi.

— Et moi tant de modèles.

— Vous êtes piqué, seigneur Van-Dick; excusez une plaisanterie... Mais si nous causons toujours, mon portrait n'avancera pas.

— Votre portrait est fini, madame.

— Fini! vous n'avez pas donné un seul coup de pinceau!

— Fini depuis un an. Nous pouvons sortir.

Van-Dick se leva, salua la comtesse et marcha vers la porte.

— Sérieusement, vous sortez? dit la comtesse.

— Je sors, et vous me permettrez d'emporter la clef de l'atelier; je veux rentrer ce soir pour mettre la dernière main à votre portrait.

— Faudra-t-il que je pose?

— C'est inutile : le portrait est fait.

— Quand me donnerez-vous le mot de cette énigme?

— Demain.

— Dois-je en parler à mon mari?

— Comme vous voudrez.

— Je n'en dirai rien.

— Ce sera mieux.

Van-Dick ferma la porte de l'atelier à dou-

ble tour, et alla rejoindre, sur la terrasse, le comte Pallavicini.

— Voilà une première séance bien courte, dit Brignole.

— Je viendrai ce soir faire la dernière, répondit le peintre.

— C'est vraiment d'une merveilleuse facilité.

Van-Dick et Pallavicini sortirent du palais : et quand ils eurent dépassé l'église Saint-Charles, Pallavicini interrogea brusquement son ami.

— Voyons, comment te trouves-tu ?

— Guéri.

— Complétement ?

— Il ne me manque plus que le remède dont tu m'as parlé.

— Tu l'auras !

— Une folle échappée du couvent ! une étourdie qui vous tue à chaque mot ! deux jours de mariage, et les allures d'une coquette de quarante ans !

— Bien, bien ! mais il faut persister dans cette conversion...

— Oh ! sois tranquille... Comment nommes-tu cette personne dont tu m'as tant parlé ?

— Ce soir nous la verrons, je te le promets...

— A ce soir donc ; attends-moi devant

Saint-Charles à sept heures ; j'ai une affaire à terminer.

Van-Dick courut chez lui, et détacha du mur de son alcôve un tableau sans cadre et voilé : c'était le portrait en pied de la comtesse Brignole qu'il avait peint de souvenir, magnifique chef-d'œuvre, exécuté dans le délire d'une ardente passion ; seulement on s'apercevait que la main si ferme de l'artiste avait tremblé sur le sein de l'adorable femme, et que l'émotion de l'amant avait trahi la vigueur ordinaire de son pinceau.

Van-Dick s'enveloppa de cette toile comme d'un vêtement, jeta son manteau par-dessus, et retourna au palais Durazzo. Il traversa hardiment la galerie sans se faire annoncer, ouvrit l'atelier, et plaça dans un cadre le portrait de la comtesse ; puis, appelant un domestique, il lui dit : — Annoncez à M. le comte que le portrait de sa femme est terminé. Et il sortit.

Quelques jours après, il épousait la fille de lord Ruthwen, comte de Gorée ; mariage qu'il improvisa, grâce aux actives et intelligentes négociations de Pallavicini. Mais le pauvre artiste avait été blessé au cœur : il mourut de phthysie à l'âge de quarante ans. Les femmes ont tué beaucoup d'artistes, et les artistes n'ont jamais tué de femmes.

Telle est l'histoire qui m'a été contée un jour au palais Durazzo, à Gênes, devant le portrait de la comtesse Brignole, peint par Van-Dick.

Chapitre des Albums.

L'album est en vogue en Italie; partout il vous arrête au passage, et sollicite une inspiration. Heureusement le pays est fécond en idées, en noms harmonieux, en poétiques souvenirs. Il est plus aisé d'écrire cent vers sur un album d'Italie qu'un quatrain ailleurs. On m'a fait bien souvent l'honneur de me demander quelques rimes improvisées, sur la terre classique des improvisateurs; j'ai été assez heureux quelquefois, non pas pour réussir, mais pour ne

pas rester court en chemin ; c'est tout ce qu'on peut demander. En transcrivant sur ce livre quelques-unes de ces poésies, celles que je me suis rappelées, ou dont quelques personnes avaient bien voulu garder copie, j'aurais pu revoir et beaucoup corriger; j'ai mieux aimé les livrer à l'impression avec leurs défauts originels. J'imposais toujours une condition aux propriétaires des albums : celle de m'indiquer eux-mêmes le sujet de mes vers : j'étais bien sûr, d'ailleurs que ce choix, que je laissais à leur disposition, ne roulerait que sur l'Italie. Florence, Rome, Naples ; ou sur des souvenirs de l'Empire et de Napoléon ; c'est-à-dire, la mine la plus riche et la plus facile à exploiter pour un poëte. Dans le premier volume, j'ai déjà inséré les poésies que j'ai écrites sur l'album de madame de Lipona.

ARRIVÉE A FLORENCE.

SUR L'ALBUM DE MADAME MARINI.

Dans mes secrets ennuis, je l'ai tant appelée
Cette molle rivière et sa fraîche vallée,
Paysages si beaux, et tant de fois dépeints;
Ces collines d'azur que parfument les pins,
Et ce village étrusque où rayonne la tuile,
Où s'abrite au soleil l'arbre qui donne l'huile,
Où le pieux vallon caressé par le vent
M'apporte l'*Angelus* des cloches du couvent!

Et Florence était là! sur son fleuve endormie,
J'ai voulu l'embrasser comme une tendre amie,

Et mes lèvres en feu frissonnaient de plaisir,
Comme si de ma main j'allais pour la saisir.
Des montagnes d'azur lui servaient de ceinture;
Elle me déroulait sa noble architecture;
L'Arno devant sa porte, avec de joyeux sons,
Saluait des grands-ducs les larges écussons :
Pour la bien caresser, la rivière était lente;
Que de tours couronnaient sa tête étincelante!
Quelle douce lumière, impossible aux crayons,
Enveloppait ses murs d'un tissu de rayons!
Du sommet de sa tour, avec sa voix ardente,
La Giotto m'envoyait le nom sacré du Dante;
Il me semblait revoir, sur les clochers lointains,
Les spectres lumineux des sculpteurs florentins,
Et du Brunoleschi, le magique fantôme
Debout, comme un géant, sur la croix de son dôme.
Bientôt la nuit tomba; sur les marbres noircis,
Je vins m'asseoir aux lieux où Dante s'est assis;
Indigne pèlerin, je crus que cette pierre
Donnerait un instant la force à ma paupière,
Afin de mieux la voir avec mes faibles yeux,
La tour que fit Giotto pour soutenir les cieux!

EMPOLI [1].

A MADEMOISELLE AMÉLIE DESAINT ***.

Empoli, doux rivage
Aux riantes maisons,
Beau fleuve, tiède plage
De fleurs et de gazons :

[1] Délicieux village à quelques lieues de Florence ; toutes les jeunes filles y travaillent aux chapeaux de paille.

Sur tes molles collines
Chantent avec le vent
Les douces mandolines,
Les cloches du couvent.

C'est toi qui nous l'annonce
Cette ville, ta sœur,
Que la bouche prononce
Avec tant de douceur;
Empoli, quand on foule
Ton bienheureux gazon,
Florence se déroule
Et luit à l'horizon.

Dans ta vive auréole
D'azur et de gaîté,
Le jour léger s'envole
Comme un songe d'été;
Toujours on s'y réveille
Sur un riant chemin;
Le bonheur de la veille
Renaît le lendemain.

Aux chants de la folie,
Tressez, dans ces vallons,
La paille d'Italie,
Filles aux cheveux blonds;

Devant la fraîche place
Qui vous voit réunir,
Le voyageur qui passe
Emporte un souvenir.

FLORENCE.

A MON AMI ADOLPHE STURLER, PEINTRE D'HISTOIRE.

Viens, mon nouvel ami, viens, Français de Florence,
Dans la belle cité guide mon ignorance;
Viens, tu me parleras, en de doux entretiens,
Des tableaux incrustés sous les dômes chrétiens,
Des barons florentins du pieux moyen âge
Allant vers la Syrie en saint pèlerinage,
Et dont les angles noirs de ces larges maisons
Étalent aux passants les illustres blasons.

Cite-moi les grands-ducs et leurs nobles aïeules
Arborant l'écu d'or aux cinq tourteaux de gueules,
Et, le long du beau fleuve à leur sceptre soumis,
Conviant au travail tous les peintres amis.
Viens, le ciel est superbe, et Florence la reine
Nous enlace tous deux de ses bras de sirène;
Retournons à ce cloître aux tranquilles arceaux,
Où la jeune peinture essaya ses pinceaux,
A l'église où l'on voit, au doux éclat des cierges,
Dans son cadre naïf la première des vierges;
Ce tableau que Florence, aux jours des arts naissants,
Apportait en triomphe avec des flots d'encens
Au pieux muséum, touchante galerie
Que bénit de son nom la nouvelle Marie!

Ainsi je te parlais, un jour, un pur matin,
Où nous foulions tous deux le pavé florentin,
Où de l'Arno chéri l'onde mélodieuse
Partageait devant moi la cité radieuse;
Eh bien! en ce moment où l'on m'a ramené,
Tout ému du voyage, aux lieux où je suis né,
Où mon pays m'appelle, où l'amitié m'invite,
Dans ce passé brillant qui s'écoula si vite,
Je me replonge encore avec de tels élans,
Qu'ils me rendraient heureux, si je vivais mille ans!

* L'église de Santa-Maria-Novella, où l'on voit la vierge de Cimabuë.

C'est beaucoup dans la vie, où toujours l'ennui som-
Sur le plus vif azur jette ses masses d'ombre; [bre
Oh! c'est beaucoup pour moi qu'un souvenir pareil
Coloré de tant d'or, de soie et de soleil;
Beau songe de printemps! images infinies
Qui me suivent encore avec leurs harmonies,
Leurs colonnes, leur ciel, leurs dômes, leurs tableaux,
[eaux;
Leurs grands pins dans les bois, leurs reflets sur les
Enigme du bonheur qu'on cherche et qu'on devine,
Lorsqu'on tient dans ses bras Florence la divine!

Ami, bien qu'aujourd'hui citoyen d'autres lieux,
Ne crois point que mon cœur se soit fait oublieux;
Il n'est pas de matin où je n'embrasse encore
La ville que partout tant de grâce décore.
Rappelle-toi le jour que tu serrais ma main,
Moi, partant si joyeux pour le pays romain;
Vers le soir, descendu de ma lente berline,
Piéton, je gravissais une haute colline;
On découvrait de là celle que nous aimons,
Florence, ses jardins, sa ceinture de monts,
Sa couronne de tours, sa rivière azurée,
Et ses dômes chrétiens d'éternelle durée.
J'allais à Rome enfin! Depuis mes jeunes ans,
Rome m'avait ému de rêves séduisants;
Les lettres de son nom, dès l'enfance première,
Rayonnaient à mes yeux d'une vive lumière :
Quand je lisais ce nom, un parfum de plaisir
Du livre bien aimé montait pour me saisir.

Qui l'eût dit ? Ce jour-là, dans ma marche indécise,
Je contemplais Florence à l'horizon assise ;
J'avançais en arrière, et j'avais oublié
A quel but éclatant mon pas était lié.
Sur le chemin de Rome, adossé contre un arbre,
Je vis s'évanouir le blanc clocher de marbre,
La tour du palais vieux, le dôme aérien,
Et la douleur me prit quand je ne vis plus rien.
Dans tous les souvenirs de mon pèlerinage,
Aujourd'hui c'est encor Florence qui surnage ;
Toujours je les revois ces hauts murs éternels
Que gardent deux géants, colosses fraternels ;
Le vieux palais moresque, avec sa colonnade
Que bâtit un génie arrivé de Grenade ;
Avec sa vaste place où l'on croit voir, rêvant,
Le marbre ciselé s'insurger tout vivant.
De bronze et de granit prodigieux mélange !
Là, Jean le Bolonais lutte avec Michel-Ange ;
Un Dieu, grand comme un Dieu, roulant son char ma-
Jette des flots d'écume à ces tritons d'airain ; [rin,
Là, le haut piédestal de l'équestre statue ;
Là, Persée élevant une tête abattue ;
Le soldat ravisseur des filles des Sabins ;
Colosses, tous rivaux des colosses thébains ;
Ornements éternels, précieuses reliques,
Exposés sans péril sur les places publiques ;
Car le sage Toscan, même aux jours malheureux,
Les sauva de l'insulte : il a veillé sur eux.
Toujours je me promène en esprit dans ce rêve,
Sur l'autre grande place où le dôme s'élève,

Où le Dante s'assit, où son nom est gravé;
Où, d'un immense poids, écrasant le pavé,
La montagne de marbre, aux lumineux atomes,
Le dôme aérien s'asseoit sur quatre dômes,
Près de la tour sublime, horloge des saints lieux,
Que Giotto cisela comme un pilier des cieux!
O des beaux-arts chéris, tendre nourricière!
Florence, en te quittant, j'ai gardé ta poussière;
Devant ton seuil de marbre, à tes portes d'airain,
Je n'ai pas secoué mes pieds de pèlerin;
La poudre recueillie en courant sur tes dalles,
Elle sera toujours empreinte à mes sandales;
Noble poussière d'or! elle vient des tombeaux
Qu'un vieux temple a couverts de ses marbres si [beaux;
Panthéon du génie, asile où la croix sainte
Garde tous les grands noms dans une même enceinte[1];
Elle vient du Musée où Raphaël est roi,
Où l'Europe, à genoux, a passé comme moi;
Elle vient de la rue, où, la flamme au visage,
Saint George le guerrier vous arrête au passage;
Elle vient de partout, des cloîtres recueillis
Que cinq siècles éteints n'ont point encore vieillis,
Des ponts, du pied des tours, des fraîches promenades
Sur le gazon du fleuve, et sous les colonnades;
Des palais où Strozzi faisait luire aux passants
Son colossal écu, chargé de trois croissants;
Elle vient de partout, car la cité chérie,
Florence tout entière est une galerie;

[1] Église de Santa-Croce.

Et, comme en un jardin, on court sur son pavé
Que le fer a poli, que le fleuve a lavé.
Oh! pour moi la peinture était là tout entière;
C'était l'art dégagé de la lourde matière,
L'art qui doit tout à l'âme et ne dit rien aux sens,
L'art, tel qu'il se montra dans les cloîtres naissants,
Lorsqu'au champ du repos, Pise la chevalière
Appelait autrefois la peinture écolière,
Et que l'art virginal se mit à voyager
Sur les pas conducteurs de Giotto le berger!

En écrivant ces vers, poëte cénobite,
Dans l'ermitage frais, la maison que j'habite,
Qui domine la mer, cet humide lien
Mariant mon rivage au sol italien,
Je vois venir de Naple, à l'anse accoutumée,
Une barque à vapeur couverte de fumée;
On dirait, en voyant ce nuage léger,
Qu'elle a pris le Vésuve à bord pour passager :
Alors, jetant mes yeux à l'horizon immense,
Avec tous ses décors mon rêve recommence,
Et m'allume le sang; surtout le lendemain,
Quand l'agile bateau, reprenant son chemin,
Vers les golfes toscans tourne sa belle proue,
Fait écumer le port sous sa bruyante roue,
S'ombrage de sa tente, et glissant sur les eaux,
Emprunte à la vapeur les ailes des oiseaux.
Oh! c'est alors, ami, que je dis en moi-même :
« Qu'il est aisé de voir ce beau pays que j'aime!
« Si je l'avais voulu, dès demain, vers le soir,

« Sous un arbre toscan je pouvais donc m'asseoir !
« Être encore une fois au rendez-vous de l'heure,
« Devant le palais vieux, quand son horloge pleure,
« Et retrouver encor ta famille d'amis
« Dans ce retour prochain que je leur ai promis ! »
Oh ! levons-nous, partons ; la route m'est connue ;
Revoyons l'atelier de la bacchante nue ;
Le Phidias nouveau, peut-être cette fois,
N'aura pas oublié de lui donner la voix ;
Puissant Bartolini, gloire et reconnaissance
A la ville des fleurs qui te donna naissance !
Il faut revoir au fond de son calme jardin
L'artiste aux blonds cheveux, la femme paladin,
Qui, traduisant le feu de sa vive paupière,
Fait un poëme en marbre et brode sur la pierre[1] !
Revoyons-les encore une fois ces palais
Qui s'ouvrirent un soir à l'obscur Marseillais ;
Ces salons où l'exil vous couvre de ses voiles,
Astres impériaux, lumineuses étoiles,
Pléïade qui rendis mon visage serein,
Lorsque devant l'Arno je passai pèlerin !
Oh ! s'il est une place encore à tant de fêtes,
Une ! pour le dernier des voyageurs poëtes,
Qu'elle me soit rendue ! Ah ! c'est que j'aime tant
La musique qui court sur un marbre éclatant,
L'orchestre italien, la Pergola, théâtre [bâtre !
Plein de femmes aux grands yeux noirs, au cou d'al-

[1] Mademoiselle Fauveau.

Les peintres florentins n'ont rien vu de si beau;
On dirait que le soir, sortis de leur tombeau,
Ils viennent exposer à nos tardifs éloges;
Leurs modèles vivants dans le cadre des loges,
Et ces bals parfumés, pleins d'harmonieux bruits,
Qui rendent un soleil aux éclatantes nuits,
Ces bals, dans ces palais que le fleuve caresse,
Ces bals d'enivrement, où l'heure enchanteresse
Est si prompte, qu'il semble, au précoce matin,
Que le soleil se couche à l'horizon latin;
Car tout ce qui fait joie au pauvre cœur de l'homme,
Toutes les voluptés que toute lèvre nomme,
Abondent à la fête; il passe sous nos yeux
Un congrès opulent de quadrilles joyeux;
L'Europe voyageuse au rendez-vous arrive
Devant le tiède Arno pour danser sur sa rive :
Alors, si la croisée, entr'ouverte un instant,
Vous révèle au dehors un rayon éclatant,
On s'étreint de bonheur, car la fête se lie
Aux montagnes, aux bois, au nom de l'Italie,
A la villa qui dort sous les pins arrondis,
A ces jardins toscans, terrestre paradis,
Où l'Arno poétique enivra de son onde
Tout ce qui fut génie et grand sur ce bas monde.

Le rivage natal ne m'a point engourdi;
Pour l'art je suis toujours l'artiste du Midi :
De ton bel horizon l'étoile fortunée
Me rappelle à ces lieux où la peinture est née;
Cette étoile aidera mes souvenirs récents;

A la terre de Dieu je porte mon encens;
Je n'ai pas mis au feu mon bâton de voyage;
Mon pied ne faiblit point sous la torpeur de l'âge;
Le ciel est magnifique, et la brise d'été
M'apporte de la mer mille cris de gaîté.
Il faut voir, s'il est vrai, qu'une fois en ma vie,
Éveillé, j'ai couru sur ces bords que j'envie,
Ou si ce n'est qu'un rêve éclatant et vermeil
Qui m'a montré Florence un jour de doux sommeil!

LE SAULE

DE SAINTE-HÉLÈNE.

A MADEMOISELLE FLAMINIA T***.

Il dort dans son île lointaine
Cet Empereur toujours vivant;
Il dort au bruit de sa fontaine,
Aux plaintes des flots et du vent;
Voilant le marbre de sa tombe,
Un saule se lève et retombe

Sur Napoléon endormi ;
Et dans ces plages ignorées
Répand ses feuilles éplorées,
Comme les larmes d'un ami.

Sous l'arbre à la tige flottante
Où l'oiseau funèbre s'abat,
Il dort, comme sous une tente
La veille d'un jour de combat ;
Lorsqu'un aigle fond de son aire,
Lorsque le fracas du tonnerre
Roule de la montagne au port,
On croit que, la flamme à la bouche,
Il va s'élancer de sa couche
Pour livrer bataille à la mort.

Le soir, du haut de la colline,
Sur le funèbre monument,
On voit le saule qui s'incline
Pour l'embrasser comme un amant ;
On entend la plainte touchante
Que l'arbre funèbre lui chante
Pour consoler ses longs ennuis ;
C'est une élégie inconnue
Qui tombe sur la pierre nue,
Avec le murmure des nuits.

Pour lui raconter sous la terre
Sa vieille gloire de quinze ans,
Il n'a qu'un arbre solitaire,
Le dernier de ses courtisans.

De tant de guirlandes de fête
Qu'un monde jeta sur sa tête
Que lui reste-t-il aujourd'hui?
Un saule sur la roche dure,
C'est l'arc triomphal de verdure
Que le temps a laissé pour lui!

Visitant sa triste demeure,
Nos marins, le front découvert,
Du saule échevelé qui pleure
Se partagent un rameau vert;
Et plus confiants aux étoiles,
A la brise ils ouvrent les voiles,
Sûrs de revoir leurs beaux climats.
Car on dit que ce saint feuillage
Donne au navire un doux mouillage
Et porte bonheur à ses mâts.

LE LAC DE BOLSENA.

A MADEMOISELLE ***.

Après les Apennins, lorsqu'on descend des nues,
Qu'on a fait ses adieux au doux pays toscan,
Qu'on est las de fouler ces grandes roches nues
Toutes noires encor des flammes d'un volcan.

Oh! que j'aime à te voir aux régions nouvelles
Beau lac que le soleil a choisi pour miroir;
En toi que de fraîcheur, soit que tu te révèles
Dans les feux du matin ou les brumes du soir.

C'est comme un vif plaisir après les ennuis sombres;
Après le désert nu, c'est la terre de miel;
C'est la clarté du jour après les noires ombres,
Après le désespoir c'est le rayon du ciel.

ANTONIO GASPERONI.

Un soir j'étais entré à Terracine en chantant les vers du voyage d'Horace sur l'air de la marche de *Fra Diavolo;* j'avais trouvé un aubergiste désolé par la famine comme tous ses confrères des grandes routes ; je lui avais demandé de me servir des contes de voleurs en guise de dîner ; sa mémoire était vide comme son hôtel garni ; il n'avait rien à me conter. Quoi ! me dis-je en moi-même, la sécurité prosaïque est donc acquise à ce territoire ! on peut donc s'y promener, comme de Paris à Rouen,

une bourse à la main, sans trouver un pistolet qui vous la demande? Fra Diavolo est mort sans postérité! Ainsi s'éteignent les grandes dynasties! Que deviendront ces pauvres Anglais qui ont jeté aux bandits des marais Pontins plus d'or qu'il n'en faut pour les dessécher? ces Anglais qui comptent sur les émotions tragiques de la grande route; qui, dans leur budget du voyage d'Italie, se votent d'avance le chapitre des arrestations; qui, fortifient une chaise de poste comme une demi-lune, et braquent des pierriers de brick sur les créneaux des lanternes? Grâce à notre saint père le pape, les épouses et les filles des huguenots n'auront plus d'attaques de nerfs sur la voie Appia; les dragons pontificaux ont fait l'exorcisme à coups de sabre; les démons de la montagne se sont convertis en temps pascal; dans les défilés de Terracine, minuit est une heure comme une autre; les douze coups qui sonnent à la montre du lord ne sont plus l'ouverture d'un drame nocturne. Voyez donc à quoi en sont réduits maintenant les hommes d'émotions! L'autre nuit, le noble lord S***, après un simulacre de souper à Terracine, a jeté deux de ses piqueurs en avant sur la route; il les avait déguisés en bandits d'après les dessins de Robert; en pleine campagne romaine, le noble Anglais

a été arrêté par ses piqueurs, qui ne savaient juste de la langue italienne que les cinq mots sacramentels de l'arrestation. Vingt coups de feu à poudre ont été échangés : malheureusement une balle, qui s'était glissée par distraction dramatique dans un pistolet du lord, a traversé la cuisse d'un piqueur ; l'autre, s'effrayant du sérieux inattendu de l'affaire, s'est jeté à la nage dans un marais Pontin, desséché par le dernier pape ; il s'y serait noyé sans l'intervention d'une patrouille pontificale qui lui a sauvé la vie pour le fusiller. Le généreux lord a couru au-devant des dragons pour leur expliquer la plaisanterie en anglais, le brigadier romain était un Français de notre ex-garde qui était furieux contre les Anglais, et qui en cherchait un à manger depuis le camp de Boulogne ; après vingt ans de service pontifical, il avait oublié le français et n'avait pas appris l'italien. Ne concevant pas qu'un voyageur osât prendre chaudement la défense des bandits qui l'arrêtaient, et entrevoyant là-dessous quelque chose qui ressemblait à de la complicité, il a fait garrotter le noble lord, qui lui criait toute la grammaire de Vénéroni avec un accent d'acier anglais. Le piqueur blessé, le piqueur sauvé des eaux et leur noble maître ont été renfermés dans une grange sous la

garde de deux sentinelles. Au jour, l'Anglais a écrit à son ambassadeur et au commissaire-général de police, le cardinal Somaglia. L'ambassadeur était allé voir les fouilles à la villa Adriani : c'est le cardinal qui, dans sa bienveillance pour les citoyens britanniques, a seul arrangé l'affaire à l'amiable : il s'est contenté d'exiger du lord voyageur un don volontaire destiné à payer la belle statue colossale de saint Paul, du sculpteur Torwalsen. Le piqueur a subi l'amputation.

Voilà les marais Pontins pacifiés. C'est bien. Passons du côté de Viterbe.

Une idée vous frappe à Viterbe : un jour de suspension de travail, c'est-à-dire tous les jours à peu près, cinq mille Viterbois se promènent fièrement, drapés de manteaux séculaires, en attendant qu'il plaise à Notre-Dame de Viterbe de leur envoyer du pain. Le plus grand nombre demande hardiment l'aumône, dès qu'il se présente quelqu'un de mine à la donner : ils sont tous prosternés devant une baïoque. Le voyageur qui raisonne sur les périls de la route, d'après la pauvreté du pays, est bien excusable si, en partant de Viterbe, il soigne l'amorce de ses pistolets. D'ailleurs, aux portes de la ville s'élève une montagne célèbre qui cache dans la brume sa forêt formidable semée

d'arbres caverneux et de croix sanglantes. Ici point de dragons pontificaux ; la garnison de Viterbe se compose de quatre spectres militaires, et d'un cardinal absent. Eh bien ! on sort de la ville dans une berline aussi paresseuse qu'une diligence française, on gravit la montagne bien avant le rayon de l'aube, on passe devant une double fantasmagorie d'arbres tragiquement posés ; on arrive au sommet de la montagne, où les brigands qui peuvent vous arrêter sont de complicité avec les nuages, et nul être vivant n'apparaît sur cet antique cimetière de voyageurs : et l'on arrive sain et sauf à Ronciglione, après six heures d'innocente promenade sur les domaines de l'Ambigu-Comique et de la Gaieté. C'est à faire désespérer du crime !

Un seul instant j'ai élevé quelques doutes sur la moralité actuelle des Viterbois. C'était au lever du soleil, et sur le versant méridional de la montagne. Mes compagnons de voyage me firent remarquer, à droite, dans une éclaircie rocailleuse de la forêt, cinq hommes armés de fusils ; ils contemplaient notre berline avec une immobilité méditative de convoitise. A n'envisager que la partie artistique de cette rencontre, ces hommes posaient admirablement pour le paysage. C'était comme l'original

vivant du tableau des chasseurs de Salvator Rosa. A ma demande, notre postillon florentin avait répondu : « Ce sont des chasseurs ; » et sans doute il disait vrai : mais ces hommes, partis chasseurs de la ville, pouvaient s'improviser bandits le lendemain, dans la forêt de Viterbe, à la vue d'une berline. Que risquaient-ils à changer ainsi subitement de profession ! Ils avaient en main les outils du métier ; la solitude du lieu était une mauvaise conseillère à l'oreille de cinq chasseurs drapés de haillons et courant après un gibier fabuleux. Honneur à la probité viterboise ! Elle sera désormais proverbiale pour moi. Ces hommes nous tournèrent le dos, et descendirent par un sentier rude dans cette plaine où dorment les eaux mélancoliques du lac de Vico.

J'étais donc sur le point de quitter l'Italie sans avoir vu face de brigand ; c'était pour moi une race éteinte, une autre mythologie morte sur la terre des fictions. Il m'était pourtant réservé de voir le dernier des bandits, comme Cooper a vu le dernier des Mohicans.

A Civita-Vecchia, nous étions assis à table d'hôte, et chacun causait pour tromper son appétit. J'avais demandé vingt fois un mets quelconque dans tous les idiomes de l'état romain, rien n'arrivait ; je demandai la carte à

payer, la carte arriva ; elle ne mentionnait que le prix. Je payai six pauls le droit d'avoir attendu mon dîner, la serviette sur les genoux. Le maître de l'auberge me dit que toutes les provisions avaient été enlevées par quinze familles anglaises qui envahissaient la maison. Je le priai de me donner une chambre et un lit ; le dernier lit disponible venait d'être livré à un amiral et son équipage. « Alors je vais me promener dans votre ville, dis-je à l'aubergiste : Qu'y a-t-il à voir à Civita-Vecchia ? — Rien du tout, monsieur ; à moins que vous n'obteniez la permission de visiter la citadelle ; là, vous verrez le fameux Antonio Gasperoni, le bandit de Terracine et des marais Pontins. — Eh! que ne disiez-vous cela plutôt ! A qui faut-il s'adresser pour cette permission ? — Allez chez votre consul, il vous obtiendra cela. — »

En un instant j'obtins ma carte d'entrée, et un officier du pape pour m'accompagner.

La citadelle de Civita-Vecchia a été bâtie par Michel-Ange, qui était ingénieur aussi, parce qu'il était tout ; elle est du style de ses fresques et de ses statues ; elle est signée sur toutes ses pierres ; ce sont des bastions largement assis, puissants à dévorer la mer ; des murailles de diamant. La citadelle se défend

elle-même ; elle n'a ni soldat, ni canons, et n'oppose à ses ennemis que l'écusson pontifical incrusté sur la porte : cela tient lieu de batteries et de garnison.

Chemin faisant, l'officier qui m'accompagnait me parlait d'Antonio Gasperoni et de ses quarante-cinq assassinats. « Il y a de quoi frémir, monsieur, me disait-il, quand on se trouve en présence de ce terrible bandit. Il a ravagé pendant dix-sept ans la campagne romaine. Voici le plus effrayant de ses crimes ; écoutez, monsieur :

« Sur la route de Naples, il arrêta la chaise de poste d'un Anglais qui voyageait avec sa fille ; il prit tout l'or de l'Anglais ; ne lui fit aucun mal, et le laissa partir ; mais il retint sa fille en son pouvoir ; c'était une jeune personne extrêmement belle. Gasperoni l'emporta dans ses montagnes. Le malheureux père, en arrivant à Rome, mit à prix la tête du brigand. La fierté de Gasperoni se révolta contre cette prétention aristocratique du lord : un simple citoyen anglais mettre à prix la tête d'un chef illustre qui avait déclaré la guerre aux papes et livré vingt batailles rangées aux dragons pontificaux ! C'était une insolence qui blessait l'orgueil du brigand. Un matin, l'Anglais reçut à Rome un coffret à son adresse ; il s'empressa

de l'ouvrir ; le malheureux père y trouva la tête de sa fille ! »

A ce dénoûment, je reculai dix pas ; j'eus même quelque regret d'être entré dans la citadelle ; le monument de Michel-Ange n'était plus à mes yeux qu'une ménagerie de tigres. Cependant la curiosité l'emporta sur mes impressions d'horreur ; je me fis ouvrir la terrible porte du bagne.

Une muraille percée de vingt cabanons était à ma gauche : j'avais à droite de longues croisées ouvertes sur une cour ; dans cette galerie, vingt brigands se promenaient; ils s'arrêtèrent tout court à mon entrée. Je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée que j'avais ainsi arrêté la bande de Gasperoni. Ils me saluèrent poliment, ce qui me rassura un peu, car je n'étais pas fort à mon aise au milieu de ces redoutables galériens. Je me hâtai de demander Antonio Gasperoni ; toutes les mains me le désignèrent ; il était debout, et encadré dans la porte de son cabanon. Il ne daigna pas s'avancer vers moi ; il se contenta de me saluer d'un air de bonté calme. La conversation était difficile à établir sur le pied des ménagements; je l'entamai par une question insignifiante, en donnant à mon organe plus de hardiesse que je n'en avais au cœur. — Eh bien ! Gas-

peroni, lui dis-je, vous trouvez-vous bien ici?

— On est toujours mal quand on n'est pas libre, me répondit-il en haussant les épaules, Ce mouvement lui était habituel.

— Vous vous êtes donc laissé prendre par les dragons?...

— Moi! jamais personne ne m'aurait pris; je me suis rendu avec toute ma troupe. Le saint-père m'avait promis la liberté; il ne m'a donné que la vie : le saint-père a manqué à sa parole.

L'officier, mon cicérone, me tira à part dans un angle de la galerie, et me dit : « Je vais vous expliquer, monsieur, comment tout cela s'est passé. Gasperoni était ennuyé de la vie qu'il menait depuis quinze ans. Un jour il fut se confesser à un curé de village, et lui fit part de son désir d'abandonner le métier de bandit. Le prêtre lui promit d'écrire au saint-père pour qu'il lui fût accordé sa grâce et le droit de rentrer dans la société. Gasperoni ajouta pour condition expresse de comprendre aussi ses compagnons dans la faveur demandée pour lui. Les négociations furent donc entamées. Notre gouvernement avait un grand intérêt à se débarrasser de ces bandits; ils désolaient la route de Naples, assassinaient les voyageurs, frappaient des contributions, commettaient

mille excès. On leur envoyait des soldats ; mais les soldats buvaient avec eux, au lieu de se battre. Les paysans prenaient d'ailleurs parti pour les bandits contre les soldats, parce qu'ils recevaient toujours une petite part du butin pris aux voyageurs. Les seuls dragons pontificaux n'entendaient pas raillerie ; mais les montagnes servaient d'abri aux brigands contre ces terribles cavaliers. Aussi on ne balança pas de traiter avec Gasperoni par l'entremise du curé. Voici la décision qui fut rapportée au chef de bande par son confesseur : Le saint-père accorde la vie à Gasperoni ; que le pécheur s'empresse de faire acte de soumission chrétienne, et tout lui sera pardonné ; mais il faut d'abord qu'il se constitue prisonnier, avec sa bande, dans la citadelle de Civita-Vecchia. Le rusé Gasperoni balança longtemps ; le curé usa de son influence : on dit même qu'il lui promit d'intercéder plus efficacement, et d'obtenir un pardon entier s'il obéissait au saint-père, et qu'à coup sûr les portes de la prison se rouvriraient pour lui, dès qu'il y serait entré en chrétien respectueux et soumis. Gasperoni, obsédé par le prêtre, et toujours plus fatigué de sa vie criminelle, consentit enfin à se livrer. Ses compagnons, depuis longtemps habitués à lui obéir, le suivirent gaiement dans

sa prison. Depuis quelques années, ils attendent leur grâce ; mais je pense qu'on ne la leur accordera jamais. D'ailleurs, le saint-père a donné ce qu'il a promis ; il s'en tiendra là : ce sont des hommes trop dangereux. »

Je m'avançai de nouveau vers Gasperoni, qui n'avait pas changé de position. Il ne ressemble nullement aux brigands de nos théâtres des boulevards. Il a une figure douce, des traits fort réguliers et un sourire aimable et spirituel ; ses cheveux sont noirs et plats, longs par derrière, et noués négligemment avec une ficelle. Il raconte avec bonhomie; sa phrase est indolente ; il est sobre de gestes, à l'inverse des Italiens, qui les prodiguent ; mais lorsqu'une question hardie lui arrache une réponse à laquelle il répugne, alors seulement l'homme supérieur se trahit ; son visage se fait menaçant, son œil orageux, sa lèvre convulsive; son langage vif, saccadé, pittoresque : on reconnaît le brigand aux quarante-cinq assassinats.

— Quel est votre véritable nom ? lui dis-je. On m'a dit que vous vous nommiez Barbonne ?

— C'est mon surnom dans la montagne ; mon nom est Antonio Gasperoni.

— Vous vous êtes fait une bien grande réputation ; on parle de vous en Italie comme de Catilina, de Spartacus, et d'autres de vos com-

patriotes illustres qui avaient déclaré la guerre à Rome...

(Il sourit et s'inclina modestement.)

— Quel motif, Gasperoni, vous a jeté dans cette profession ?

— Une rixe, à Naples.

— Une rixe ! c'est bien peu de chose ; c'est un motif bien léger pour rompre avec la société.

— Oui ; mais dans la rixe, je tuai mon ennemi.

— Ah ! c'est différent. Combien de temps avez-vous exercé votre profession ?

— Dix-sept ans.

— Avez-vous des blessures ?

— Partout.

— Vous vous êtes donc battu bien souvent ?

— Oh ! bien souvent, oui, bien souvent.

— Avec les soldats du pape ?

— Les soldats, non (il fit un geste de pitié) ; avec les dragons.

— On m'a parlé de votre aventure de la cabane des charbonniers (un éclair brilla dans ses yeux, et son visage devint sombre). Pourriez-vous avoir la bonté de me conter cette histoire ? je vous serai reconnaissant.

Toute la bande nous entoura, pour écouter le terrible récit de la bouche de son chef.

— Ils étaient dix-sept, dit Gasperoni ; dix-sept, les charbonniers ; ils m'avaient vendu aux soldats du pape. Moi, je les croyais mes amis : nous mangions et buvions tranquillement dans leur cabane. Je n'avais point placé de sentinelle ; grande faute, monsieur ; mais je m'étais toujours dit : Ces charbonniers sont de braves gens. Vous allez voir. Au milieu de la nuit, j'entends le pas des soldats ; mon oreille connaissait ce pas d'une lieue. — Trahis ! trahis ! mes camarades ! Nous sautons sur nos armes. Les papalins étaient à vingt pas de la cabane ; nous n'étions que douze, ils étaient trente. Nous nous fîmes jour à grands coups de fusil ; j'en tuai quatre pour ma part ; je fus blessé au bras, là ; regardez la cicatrice. Les papalins nous laissèrent passer ; ils n'en prirent pas un seul des nôtres ; ils n'en tuèrent point. Les papalins tirent fort mal le coup de fusil. S'il y avait eu des dragons, nous étions perdus. Ce n'est rien encore ; écoutez. Trois jours après, dans la nuit, nous descendons de la montagne ; je conduis ma troupe à la cabane des charbonniers. Ils dormaient, les misérables ! Une voix du dedans crie : — Qui frappe à la porte ? — Ouvrez, nous répondons ; ouvrez à vos amis les soldats. Un charbonnier crie : — N'ouvrez pas : c'est Gasperoni ! Moi, j'enfonce la porte

d'un coup de crosse de fusil. Nous entrons l'écume à la bouche ; nous massacrons tout. C'était juste, n'est-ce pas? Il fallait bien tous les tuer, ces bandits, pour leur trahison! Après, je compte les cadavres ; il n'y en avait que quatorze ! Je fouille la cabane, je regarde partout; rien : trois s'étaient échappés : moitié de vengeance ! J'avais des pleurs de rage sur les joues. Oh ! je les trouverai ! je les trouverai ! criai-je à mes camarades. J'aurais couru toute l'Italie pour les trouver ! Deux ans après, un soir, nous entrâmes pour boire dans une petite cabane isolée, près de la mer. Nous étions en connaissance de l'endroit. Il y avait des paysants assis autour d'une table. J'ai bon œil pour découvrir l'ennemi : j'aperçus nos trois charbonniers cachés dans un coin. Ah ! que je fus content ! — Les voilà enfin ! me dis-je. Ici, ici, vous ; approchez, qu'on voie votre visage. Vous avez peur? Ils étaient tremblants et pâles, les trois bandits ! Il y a bien longtemps que je vous cherche, leur dis-je en riant comme cela. Ils se jetèrent à mes pieds pour me demander grâce. Je fis un signe à mon homme d'exécution ; il leur tira trois coups de pistolet à bout portant. Pour moi, je ne verse le sang que dans le combat ; hors du combat, je n'ai jamais tué personne, pas même ces mi-

sérables charbonniers qui m'avaient vendu.

Tous les brigards attestèrent le fait d'un signe de tête et de la main; c'était un certificat de moralité en pantomime donné à leur respectable chef.

— On conte partout dans le monde bien des choses de vous, lui dis-je.....

— Oui, oui, je sais, je sais; on vous dira cent fables....

— La fille de cet Anglais qui mit votre tête à prix....

— Ce n'est pas vrai, dit-il en m'interrompant avec vivacité; je n'ai jamais fait tuer des femmes.

— Vous en avez pourtant amené quelquefois dans vos montagnes?

Cette question le fit sourire, et il prit la pose d'un fat à bonnes fortunes qui se tait d'un air de réserve, pour laisser à son silence l'interprétation qu'on voudra bien lui donner.

— Vous devez peut-être regretter cette vie indépendante que vous avez quittée de votre plein gré. Si le saint-père vous donnait votre grâce, que feriez-vous de votre liberté?

— Je serais honnête homme; j'irais à Naples, et je travaillerais.

— Cela vous serait difficile, Gasperoni; vous avez des habitudes...

— Non, non, monsieur; la vie des montagnes m'ennuie. Je l'ai faite dix-sept ans ; j'étais jeune, et la fatigue m'était agréable ; mais je vieillis, je souffre de mes blessures , j'ai besoin de repos.

— Répondriez-vous de tous vos camarades?

— De tous!

— Est-il ici celui qui était votre.... homme d'exécution, celui qui tuait pour votre compte?

— Oui, le voilà!

Un serpent glissé dans ma main ne m'aurait pas donné plus d'effroi. Ce hideux bourreau était juste à ma gauche, et pressait mon bras de son bras. Tout entier jusque-là aux paroles de Gasperoni, je n'avais pas remarqué l'exécuteur de ses hautes-œuvres. Il ne quitte jamais son maître; il veille et dort à ses côtés, comme sur la montagne, comme s'il attendait encore au cachot quelque ordre irrévocable d'exécution. Rien de plus horrible à voir parmi les êtres; la stupidité du crime est empreinte sur sa longue, maigre et pâle figure; son œil est recouvert de l'épiderme cadavéreux de l'œil de l'orfraie; une contraction habituelle de faux sourire court sur ses joues; mais son regard est glacé de sérieux. Pendant que je l'examinais, lui, considérait avec une attention étrange les boutons de mon habit, comme s'il

n'avait pu se lasser de les compter lentement. « Comment t'appelles-tu ? lui dis-je pour le distraire de son singulier examen. Il resta courbé ; son regard ne prit pas la peine de remonter au mien, ses lèvres ne parurent pas se desserrer, sa poitrine rauque répondit : *Géronimo.* — C'est donc toi, lui dis-je, qui étais le bourreau ?—Oui, monsieur (toujours l'œil sur mes boutons). — Et en as-tu beaucoup tué, Géronimo ? — Eh ! oui ! toutes les fois qu'on m'a dit : *Tue!* (amazza!) — Je te défie bien d'obtenir ta grâce du saint-père, toi ! »

Un bruyant éclat de rire de toute la bande accueillit ma réflexion. Géronimo fit un signe d'insouciance, et poursuivit le compte des boutons de mon habit.

Je m'adressai à la compagnie. — Il paraît, leur dis-je, que vous êtes fort gais, et que vous ne maigrissez pas en prison ?

Un bandit, qui avait un ventre énorme, chose rare chez les bandits, me répondit que le saint-pére les nourrissait fort bien. Nous mangeons du poisson, de la viande, de bons légumes, me dit-il, de tout ce que nous voulons : nous avons chacun par jour une paie de deux pauls (22 sous).

— Mais vous êtes plus heureux ici que la moitié de l'Italie, que tous les mendiants des

états romains ! Comment ! on vous donne deux pauls par jour ?

— Oui, monsieur, répondit Gasperoni ; c'est une bonne politique du gouvernement. Ceux qui font notre métier, ou qui le feront, savent qu'en se constituant prisonniers, ils mangent bien, dorment dans de bons lits et sont bien payés : on ne trouve pas toujours cela dans la vie des montagnes. Cela peut engager à se livrer quand on est dégoûté de courir sur les grandes routes. Et puis il y a les gratifications des voyageurs.

— Allons, je suis charmé que vous soyez tous heureux.

Mon guide me confirma tout ce qui venait de m'être dit sur la générosité du pape.

Avant de sortir de ce repaire, j'examinai long-temps et en détail la bande de Gasperoni. Il n'y a pas une figure à peindre, le chef et son bourreau exceptés ; ils ont des faces si bourgeoises, si prosaïques, qu'on les prendrait pour des honnêtes gens victimes d'une méprise de police. J'ignore s'ils ont jamais porté le costume pittoresque que les artistes donnent aux bandits napolitains ; leur vêtement de bagne est celui des ouvriers italiens : les pantalons gris, les vestes brunes, les bas bleus, détruisent toute la poésie de leur profession. Ils n'avaient au-

cune de ces poses pittoresques qu'on admire dans les lithographies; ils contemplaient, sans la moindre expression de souvenir, le ciel lumineux, l'atmosphère romaine, le doux soleil de printemps qui dorait les arcades, et se glissait, comme un ami de la montagne, sous la voûte du cabanon. La mer, qui chantait au pied de la citadelle, ne les jetait pas en rêverie; ils paraissaient indifférents à tout, mais sans abattement, sans émotion visible d'espoir ou de désespoir; ils fumaient, le sourire sur les lèvres, les bras croisés, le front épanoui. Telle est la bande qui a désolé quinze ans les marais Pontins, qui a fait trembler les soldats du pape, livré bataille aux dragons, et dépouillé tant de riches Anglais, ces éternels contribuables de la voie appienne. Probablement ils mourront dans la citadelle, en attendant leur grâce, et avec eux s'éteindra la dernière des bandes. Nous verrons bien encore quelques cas isolés de maraudeurs entre Viterbe et Ronciglione, entre Rome et Terracine, mais plus d'agglomération organisée de bandits, ayant chef, uniforme et drapeau. C'est un bonheur pour l'humanité voyageuse, un malheur pour les artistes. La campagne de Rome sans les bandits, c'est le désert de Syrie sans caravanes. Ainsi partout meurt la pauvre poésie, étouffée par la morale

et la civilisation. L'Orient nous restait encore; hélas! voilà que les Turcs s'habillent de redingotes bleues; le fade Bavarois recueille l'héritage de Périclès, et le sultan porte des bottes à l'écuyère, et se coiffe d'un castor fin de Paris.

LES ADEPTES

DE L'IMMORTALITÉ.

Il fut un moment, dans la vie de l'Europe, où l'homme ne douta de rien. On venait de découvrir une puissance dans un grain de salpêtre et de charbon. La science s'avançait dans le chemin du ciel, le télescope à la main; la boussole avait été trouvée, avec ses utiles et mystérieux secrets. Un jour, sur les places publiques de Gênes, de Venise, de Florence, une nouvelle tomba, auprès de laquelle toutes les nouvelles que la renommée a publiées depuis

ne sont que des contes d'enfants : on annonça qu'un monde avait été découvert par un Italien; un monde de l'autre côté des mers, un monde avec une nature toute colossale, avec des arbres, des hommes, des animaux inconnus. Il est difficile d'apprécier aujourd'hui l'ébranlement qui fut donné aux imaginations italiennes par ces révélations inattendues. Tous les esprits étaient en délire; les jours fabuleux des Titans semblaient vouloir se faire historiques ; on allait escalader les cieux; on cherchait Ossa et Pélion. Dieu se mettait à la portée des intelligences; il n'y avait plus de secrets dans la machine de l'univers. Les alchimistes arrivaient avec leur explication : on avait enfin le mot de cette énigme qui retentit dans les vents, dans les bois, dans les mers ; on avait pris Dieu sur le fait.

Ce fut une époque d'orgueil, de folie, d'athéïsme et de débauches. La foi même du clergé romain en fut ébranlée : c'était peu de Luther et Calvin; voilà que le télescope donnait raison à Galilée et à Copernic. Copernic avait écrit : « Si nous avions des instruments, nous verrions les phases de Vénus, comme celles de la lune. » L'illustre astronome, après avoir écrit cette vérité, n'avait pas eu le courage de la soutenir; il publia son livre et mourut le lendemain,

pour s'éviter des embarras et des persécutions. Les instruments ayant été découverts, on aperçut les phases de Vénus, l'anneau de Saturne, les satellites des planètes, ou moins nombreuses, selon leur éloignement du soleil. Tout cela semblait porter atteinte à quelques passages des livres saints qui n'avaient pas prévu Galilée et Copernic. L'Amérique arrivait ensuite pour tourmenter le premier chapitre de la Genèse. Les uns s'alarmaient de la révolution inévitable que ces choses allaient soulever dans les idées ; le plus grand nombre se laissa maîtriser par le démon de la superbe, se souciant fort peu que les portes de l'enfer prévalussent contre le Vatican, et trouvant, au contraire, dans ce désordre intellectuel du moment, une excitation de plus à mener joyeuse vie; fermant l'oreille aux terreurs du démon, puisque l'enfer était mis en problème par la découverte de l'Amérique, et qu'après tout, s'il existait, on saurait bien découvrir un secret d'alchimiste pour éteindre ses flammes, ou y vivre à l'aise éternellement.

Les hommes oisifs et opulents qui s'entretenaient des merveilles qu'ils avaient vues, ou que leur père leur avaient racontées, se persuadèrent aisément que le monde était sur la voie d'une ère nouvelle, et que chaque jour

devait enfanter son prodige. Les plus exaltés ne doutèrent point que, de découvertes en découvertes, on arriverait nécessairement à quelque chose de mieux que l'extinction des flammes de l'enfer, c'est-à-dire à l'immortalité du corps. Ils se disaient qu'à coup sûr la nature avait un secret qui devait à jamais abolir la mort sur la terre, et que tous les efforts de la science et de l'imagination devaient tendre à lui arracher son secret, bien plus important que l'invention de l'Amérique, de l'anneau de Saturne et de la poudre à canon. On organisa donc des plans pour tuer la mort.

Un comte de Bolsena qui jouissait d'immenses revenus, et qui se désolait à l'idée de les perdre en mourant, se mit à la tête d'une société clandestine qui ne cherchait pas la pierre philosophale, mais l'immortalité. Cette secte se réunissait dans un château de la grande île du lac de Bolsena. Cette résidence est aujourd'hui détruite, ou du moins il n'en reste que les ruines. L'île des adeptes se révèle encore au voyageur des Apennins, lorsqu'il a laissé à sa droite le village de *San-Lorenzo-Nuovo*, et qu'il découvre le magnifique lac de Bolsena, autrefois cratère d'un volcan.

Le comte de Bolsena, l'allié d'Americo-Vespucci, s'était promis, lui aussi, de faire une

découverte plus utile à l'humanité que la conquête d'un monde nouveau. Il était dans la force de l'âge, et il était presque certain de ne pas être surpris en traître par la mort, avant d'avoir trouvé le secret de lui échapper. Les adeptes se réunissaient sur le lac, sous sa présidence, toutes les fois que l'un d'eux avait une communication à faire à la société. On écoutait gravement; on discutait sur le procédé d'immortalité trouvé par l'adepte; on ne se livrait aux expériences que sur l'avis unanime qu'il y avait chance de réussir. Alors on prenait un vieillard agonisant, on lui imposait le remède de la vie éternelle, et le vieillard mourait le lendemain.

La société ne se décourageait pas. Après la mort du vieillard, on constatait unanimement que l'expérience était mauvaise et le procédé vicieux. Cela étant admis, on recommençait à se plonger dans les calculs; on étudiait les simples, on en exprimait des sucs, on combinait les poisons et les plantes alimentaires, afin de neutraliser le principe de mort par la vigueur de l'élément de vie : on cueillait la ciguë avec la main gauche, la droite sur le dos, par un sombre clair de lune du mois de mars; on prononçait tout bas le mot ineffable, le mot qui brûle le papier lorsqu'on l'écrit, ou la lèvre

qui le laisse échapper; on chantait en chœur le verset du psalmiste : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum,* mais à rebours, en remontant du dernier mot au premier; horrible sacrilége qui réjouit l'enfer et met le démon à la disposition de l'homme, dans les hautes combinaisons magiques. On épuisait la science de la nécromancie. Les adeptes dépérissaient à vue d'œil, brûlés par la flamme des veilles; ils mouraient avec des regrets inconnus aux autres hommes, parce qu'ils pensaient qu'une heure d'existence de plus les eût initiés, peut-être, au grand arcane qui devait donner à leurs heureux confrères des corps immortels.

Pour combler le vide de ses rangs dégarnis, la société se recrutait de nouveaux membres; mais elle n'admettait dans son sein que des hommes énergiquement organisés, et dont l'indomptable courage avait triomphé des formidables épreuves de la réception. La société ne voulait pas donner asile dans son sein à des lâches qui se seraient fait de l'initiation un rempart assuré contre la mort; elle ne donnait le titre d'adeptes qu'à ceux qu'elle avait jugés dignes de l'immortalité par le mépris qu'ils témoignaient de la vie. Aux solennelles épreuves, le cœur faillissait souvent au plus brave; le récipiendaire

était introduit, les yeux bandés, dans des souterrains sur lesquels mugissaient les vagues du lac de Bolsena; il entendait des bruits, des voix, des murmures, des gémissements, qui ne lui rappelaient rien de connu; l'eau du lac suintait à travers le mince plafond, et l'inondait bientôt d'une pluie glacée, comme s'il eût été roulé par un torrent; il entendait mugir sur sa tête la roue d'un moulin, suspendue sur l'écume d'un gouffre, avec les bruits de ferrailles et de battants rouillés d'une large écluse emportée par la violence des eaux. Si le récipiendaire criait *merci*, deux bras vigoureux le saisissaient; on lui faisait boire un narcotique, et à son réveil, il se trouvait, seul, bien loin de Bolsena, sur une crête sauvage des Apennins. La cérémonie de l'initiation n'était pas toujours la même. On disposait l'épreuve d'après le caractère connu de l'adepte futur. Quelquefois on le placait, par une nuit sombre, sur le piédestal naturel de granit qui dominait la haute cascade de Bighi. Recommandation expresse lui était charitablement faite de ne pas avancer d'un pouce, quelque chose qu'il entendît. Une forte écluse contenait dans son lit supérieur les eaux calmes de la cataracte. Au signal donné, l'écluse s'ouvrait, et le profond silence de la nuit était soudainement brisé par le fracas épouvantable des

ondes qui tombaient à pic dans le gouffre. Un de ces malheureux éprouvés, oubliant la recommandation, bondit de terreur sur l'étroit piédestal, et roula jusqu'au fond de l'abîme. On lui fit des funérailles magnifiques, et il fut reçu adepte de l'immortalité après sa mort : le diplôme posthume fut déposé dans son tombeau.

Un jour, dans la salle des séances, entra un adepte qui jouissait d'une grande considération. On le nommait le Viterbois. La société comptait beaucoup sur lui pour le succès de l'œuvre. Il n'avait encore rien inventé, mais on affirmait qu'il n'était pas homme à donner quelque chose au hasard, et que sa première expérience serait un triomphe. Son apparition excita un grand intérêt cette fois, parce qu'il était nu, et qu'il portait à la saignée du bras gauche un ruban rouge ponceau. Un adepte, qui entrait ainsi dans le lieu ordinaire des séances solennelles, avait une importante communication à faire à la société. Un grand silence se fit. L'adepte détacha son ruban rouge, et le président lui accorda la parole.

Le secret de la vie était enfin trouvé ; aux premières phrases de l'orateur, la société applaudit d'enthousiasme ; dès ce moment, c'en était fait de la mort ; elle n'existait plus ; l'adepte de Viterbe avait mis le pied sur le spectre hideux.

Malheureusement, l'inventeur de l'immortalité demandait douze ou quinze ans pour faire jouir ses confrères du triomphe de sa découverte. Les uns répondirent que lorsqu'il s'agissait d'éternité, il ne fallait pas s'arrêter à si peu de chose, d'autres firent observer qu'il était fâcheux que le bénéfice de la découverte fût perdu pour les adeptes qui mourraient avant le jour de l'expérience. On répondit à ceux-là que la société s'engageait à découvrir un mode de résurrection applicable aux confrères ensevelis dans ces quinze ans. Le plus difficile étant obtenu, le reste était un jeu.

La société résolut de s'armer de patience; on décida que les recommandations de l'adepte viterbois seraient suivies exactement, et que, dès ce jour, tout confrère était dispensé de songer à de nouvelles expériences, puisque le procédé nouveau avait toutes les garanties de réussite que le scepticisme le plus méticuleux pouvait exiger.

D'abord, l'adepte viterbois avait demandé une petite fille de trois ans et un garçon de quatre, tous deux aussi beaux que peuvent l'être des enfants de cet âge. Les adeptes étaient puissants et riches, et vivaient dans un pays placé en dehors de toute domination. Ils trouvèrent sans peine les enfants demandés. On les

enleva clandestinement dans la campagne de Bolsena. C'était la première condition du succès. La petite fille reçut le nom de *Vita*, le garçon celui de *Raggio*, rayon. Ils furent enfermés séparément dans deux jardins clos de hautes murailles, mais remplis d'agréments, et dans lesquels on avait eu soin de ménager tout ce qui peut contribuer au développement du corps et à la santé. C'étaient deux prisons délicieuses, avec des pelouses vertes, de beaux massifs d'orangers, des bassins d'eaux vives; le paradis terrestre n'avait rien de mieux.

Les adeptes s'engagèrent par serment, toujours d'après l'injonction du Viterbois, de veiller, chacun à leur tour, sur Vita et Raggio. Ce service de surveillance fut régulièrement organisé. Il s'agissait d'épier tous les mouvements des enfants, sans jamais se montrer à eux, et de déposer leur nourriture sur un lieu apparent, la nuit, pendant leur sommeil. Chaque soir, les surveillants de garde devaient faire leur rapport au président de la société.

Vita et Raggio étaient plus jeunes encore que le Viterbois ne l'exigeait; ils avaient cet âge qui n'apporte à l'avenir aucune image du passé; leur vie n'était pas commencée lorqu'ils entrèrent dans le jardin qui devait si longtemps leur servir de prison. En avançant en

âge, leurs souvenirs devaient s'arrêter à ces pelouses sur lesquelles ils essayèrent leurs premiers pas. Ces deux êtres n'avaient donc point appartenu au monde, ils n'avaient vu que des arbres, des fleurs, des oiseaux, et jamais un visage humain. Les gardiens qui épiaient tous les mouvements, faisaient une étude curieuse de l'espèce humaine. Vita et Raggio, séparés l'un de l'autre par une haute muraille, s'essayaient à la vie par des habitudes, des mouvements à peu près identiques; on aurait cru quelquefois qu'ils se copiaient, comme s'ils avaient pu se voir. Ils se réveillaient aux mêmes heures; ils jouaient sur la pelouse, imitaient le chant des oiseaux, se plongeaient dans le bassin, dont la fraîcheur matinale les faisait frissonner et rire aux éclats. Puis ils mangeaient gaiement les provisions du jour, sans avoir l'air de s'inquiéter de l'invisible providence qui apprêtait leurs festins; rarement on les surprenait dans une attitude méditative. Lorsqu'une teinte sombre tombait sur leurs calmes et gais visages, ils ne tardaient pas de s'étendre sur le gazon et de s'endormir. Le besoin de sommeil les rendait rêveurs et mélancoliques. Ils regardaient souvent le soleil à midi d'un œil fixe; ils lui souriaient comme au seul ami qui les visitait dans leur

solitude, et lui chantaient en reconnaissance l'hymne harmonieux que leur avaient appris les alouettes et les rossignols.

L'adepte de Viterbe habitait un château dans le voisinage de Monterosi; il venait régulièrement, tous les sept jours, à l'île de Bolsena, pour lire les rapports des gardiens et observer lui-même, par la secrète lucarne, les progrès des deux enfants. Le jour de cette visite, les adeptes se réunissaient; on entourait le Viterbois, on le pressait de questions. Lui, conservait un calme imperturbable, et répondait à ses confrères en termes d'oracles. Quelques vieillards, intéressés à une très-prochaine solution de l'expérience, ayant demandé à l'inventeur s'il n'était pas possible de l'avancer de quelques années, le Viterbois répondit :

« Le cep de Monterosi a bourgeonné à la lune nouvelle; laissez jaunir le pampre et cueillir la grappe encore trois fois; le cep de Monterosi aime le bitume qui vient du lac de Vico; le lac de Vico est l'œil vitré par où regardent ceux qui habitent les lieux profonds. Il faut porter l'eau du torrent de La Paglia aux vendanges de Vico. Le torrent est à sec; laissez tomber les pluies sur les maremmes. Nos enfants sont beaux; Vita, ma fille, est dorée comme l'étoile Ibis quand elle se lève

sur le cône sombre de Radicoffani. Raggio, mon fils, est brun, comme notre premier père. Laissez bourgeonner trois fois le cep de Monterosi. »

Il n'y avait rien à répondre à ces paroles; on s'inclinait de respect, chacun les admirait dans son cœur, et les vieillards se résignaient; il en mourut deux avant que le cep de Monterosi eût bourgeonné trois fois. On écrivit sur leur tombeau : *Dormiunt et expectant.*

Trois ans après, à la saison des vendanges, au coup de minuit, un homme sonnait la cloche du pèlerin à la porte du chateau du comte de Bolsena : c'était l'adepte de Viterbe. Le comte l'attendait; il courut au-devant de lui, et l'introduisit dans la grande salle. Les deux adeptes s'assirent sur le balcon.

Le château de Bolsena est aujourd'hui en ruines; mais on peut juger encore de son ancienne beauté et de son admirable position. Il était flanqué de hautes tours et ceint de murs comme une citadelle. Il s'élevait sur le point culminant du bourg de Bolsena, dominait la magnifique campagne qu'un horizon circulaire de montagne étreint de toutes parts; et du balcon du château l'œil embrassait la vaste étendue du lac, les îles et les bois d'oliviers qui le couronnent. Aujourd'hui, une tour

est seule debout ; et du milieu des décombres amoncelés pendent des touffes de saxifrages et des rameaux de figuiers.

Le comte de Bolsena, plein de respect, comme tous les adeptes, pour la haute science du Viterbois, n'osait l'interroger ; il attendait en silence la première de ses paroles, pour la recueillir pieusement.

— La vendange est faite sur les coteaux de Monterosi, dit le Viterbois ; comment se portent mes enfants ?

— Ils jouissent d'une santé merveilleuse, répondit le comte.

— La lune se lève pâle et largement échancrée sur les chênes de San-Lorenzo. L'île du Mystère semble flotter sur le lac comme une tombe de marbre noir ; c'est l'heure où mes enfants dorment. La nuit est bonne ; nous aurons un beau soleil demain. Les adeptes sont-ils prévenus ?

— Oui, frère. Mes domestiques ont couru à cheval sur tous les rayons.

— C'est bien. Les enfants de la veuve se réjouiront, le mystère va s'accomplir. Entendez-vous ces plaintes qui courent sur les grèves du lac ? c'est la Mort qui se plaint, parce qu'elle sait qu'elle va mourir.

Les deux adeptes gardèrent quelque temps

un morne silence pour écouter les plaintes de la Mort. Le vent du lac pleurait dans les figuiers sauvages et les tamaris.

— Frère de Bolsena, dit l'homme de Viterbe, la barque sera-t-elle prête avant le jour?

— Avant l'aube.

— Oh! bien avant l'aube. Il faut veiller, et nous garder du sommeil. A cette heure, la Mort, qui se voit perdue, cueille tous les pavots du cimetière, et les secoue sur nos yeux. J'ai entendu un éclat de rire et des craquements de squelette; j'ai vu l'ombre d'une faux sur cette muraille; frère de Bolsena, nous sommes obsédés de piéges; c'est moi qui vous le dis: tenons nos yeux fixes, et ne succombons pas à la tentation du sommeil.

Les deux adeptes se secouèrent vivement pour ne pas s'endormir.

— Frère de Bolsena, poursuivit le Viterbois, que ferez-vous de la vie, quand vous en aurez une éternité dans votre corps?

— Je prendrai pour maîtresse la blonde Virgilia, et je la rendrai immortelle, comme moi.

— Après?

— Après.... je voyagerai.

— Où?

— Partout.

— Après ?

— Je me retirerai dans mon château de Bolsena ; j'aurai des maîtresses ; je boirai du vin de ma vigne de Montefiascone ; je conterai mes voyages à mes amis.

— Après ?

— Je recommencerai.

— Et quand vous aurez recommencé ?

— Eh bien ! je verrai, je réfléchirai....

— C'est qu'une éternité est bien longue, frère de Bolsena. Me promettez-vous de ne jamais chercher un autre secret pour retrouver la mort ?

— Oh ! certainement, je vous le promets ; je vous le jure par notre société.

— C'est bien.

— Et vous, frère de Viterbe, comment comptez-vous employer votre temps d'éternité ?

Le frère mystérieux se leva ; ses yeux noirs étincelèrent ; son front se sillonna de rides verticales ; il étendit la main gauche vers l'île du Mystère, et il dit d'une voix solennelle : Moïse conduisit les Hébreux à la terre promise ; et il mourut avant d'y entrer. Moïse avait péché ; c'était bien. Il faut toujours qu'un libérateur se sacrifie pour le salut de ses enfants... Après une pause, il ajouta : celui qui se sert du glaive doit périr par le glaive ; cela est écrit.

Le comte de Bolsena, impie, libertin et ignorant, ne comprit rien à ces citations, il se contenta de s'incliner.

A l'heure convenue, les deux illuminés montèrent sur leur barque, et le vent de terre les poussa vers l'île en fort peu de temps. De plusieurs points opposés du rivage, d'autres barques avaient amené les adeptes. Ils se réunirent tous dans la salle commune, où le plus grand silence régnait. La nuit était encore obscure. Le frère de Viterbe, après s'être assuré que le jeune Raggio dormait dans la cabane de son jardin, fit enlever sans bruit la cloison masquée, qui avait été pratiquée au bas du mur qui séparait les deux jardins. Cette opération terminée, ordre fut donné de garder le silence, et d'attendre le jour.

Vita entrait dans sa quinzième année; Raggio ne comptait que deux ans de plus. Mais la vie naturelle qu'ils menaient avait développé si heureusement leurs corps, qu'ils paraissaient plus robustes qu'on ne l'est ordinairement à cet âge. C'étaient véritablement deux êtres d'exception.

Ils se réveillèrent aux chants des oiseaux, selon leur usage; chaque jardin n'était pas fort étendu, ils s'aperçurent presque simultanément qu'une brèche avait été pratiquée au

mur. Cela les fit rire aux éclats; puis, tout à coup, ils s'effrayèrent de cette nouveauté. Raggio, plus hardi, s'avança lentement, et avec précaution, vers l'ouverture, et regarda dans l'autre jardin. La jeune fille poussa un cri d'effroi devant cette apparition; Raggio resta immobile, les yeux fixés sur Vita.

Le mot curiosité n'a pas un assez énergique synonyme qui puisse peindre le sentiment qui bouleversa ces deux êtres, l'un à l'autre ainsi révélés. Ils prononçaient des mots qui ne correspondent à aucune langue humaine, mais qui, pour eux, étaient la traduction d'une idée. Ils restaient à leur place, n'osant avancer d'un pas, de peur de faire envoler comme un oiseau, et sans retour, cette figure dont la vue leur causait tant de joie, de terreur, d'étonnement, de plaisir. Le jeune homme essaya d'entrer en conversation, en fredonnant de ces airs qu'il avait appris à l'école des fauvettes; la jeune fille lui répondit sur le même ton, et ils durent reconnaître en ce moment qu'ils appartenaient à la même espèce d'êtres, malgré quelques différences bien évidentes de leurs individus. Ils se sourirent alors mutuellement; et cette grâce souveraine, que le sourire répand sur les jeunes visages, agissait à leur insu, et les rapprocha. Raggio franchit, avec

une grande délicatesse de mouvements, l'ouverture du mur mitoyen, et il posa le pied sur le domaine de Vita. A cet instant, son ouïe, son odorat, ses yeux, fonctionnaient ensemble avec une merveilleuse excitation; c'était comme la subtile bête fauve qui change de cage, et juge, par tous ses sens, de la sécurité de sa nouvelle prison. La jeune fille recula quelques pas timidement; Raggio lui tendit la main, la fascina de son sourire continuel, de ses doux regards; il chantait aussi, et jamais le rossignol ne fit résonner d'une plus tendre mélodie les hauts peupliers de Bolsena. Un petit ruisseau les séparait; Raggio allait le franchir d'un pas; et la jeune fille, par un instinct indéfinissable, voyant Raggio si près d'elle, s'enveloppa de sa longue chevelure noire comme d'un vêtement; la rougeur colora, pour la première fois, ses joues d'un brun doré.

Les adeptes étaient demeurés dans la salle commune. Le Viterbois et le comte de Bolsena assistaient seuls, par la lucarne de l'observatoire, à cette première scène, et ne perdaient pas un geste, un mouvement, une pose de Raggio et de Vita. — La voyez-vous, mon Ève? dit le Viterbois; elle est innocente et elle se voile; la faute de sa mère lui a légué la pudeur. — Mais où donc a-t-elle lu l'histoire

d'Ève? dit Bolsena. — La nature lui a mis cette histoire dans le cœur; Vita l'a lue en dormant. Oh! les livres saints sont si vrais! si Ève n'eût pas succombé, ses fils ne seraient pas morts. Il faut retrouver le sang de notre première mère, et nous vivrons.

Le comte s'inclina, comme après toutes les énigmes du Viterbois.

Raggio avait franchi le ruisseau; une de ses mains était dans la main de Vita, et de l'autre il écartait le voile de cheveux qui couvrait la figure et le sein de la jeune fille. Vita riait et n'opposait qu'une faible résistance. Ils avaient bien des choses à dire; mais ils ne tiraient de leurs poitrines que des sons inarticulés ou des roulades de rossignols. Vita, la première, eut une idée; et à la joie qui rayonna sur son visage, on s'apercevait qu'elle était ravie d'avoir trouvé quelque chose qui n'était pas un sentiment d'impossible communication. Elle entraîna Raggio, avec un mouvement de tête qui signifiait : *Viens*, et le conduisit au buffet de verdure, où l'on déposait ses aliments pendant la nuit; elle lui fit signe d'en manger : Raggio ne fit point de façons et mangea. La jeune fille bondit de joie, battit des mains, chanta des gammes de fauvette, en voyant Raggio qui mangeait comme elle. Ils s'assirent côte à côte,

et prirent joyeusement leur repas du matin. Jamais les deux sauvages n'avaient fait un meilleur déjeuner. Après s'être désaltérés à la fontaine, ils se jetèrent à la nage dans le bassin, et folâtrèrent comme des tritons.

— L'heure du mystère va sonner, dit le Viterbois d'une voix sourde; le mystère va s'accomplir. Dites au frère servant d'apporter le broc de vin de Monterosi, et ma coupe de plomb.

L'ordre transmis fut exécuté à l'instant. Le comte de Bolsena regarda son frère de Viterbe; en ce moment l'adepte fanatique paraissait agité de crises nerveuses; ses lèvres étaient convulsives; le râle sortait de sa poitrine; il ressemblait à l'agonisant que le délire met en face d'une épouvantable vision.

Raggio et Vita, sortis du bassin, couraient ensemble sur la pelouse, comme deux enfants. Vita, légère comme l'oiseau, ne s'arrêtait que pour cueillir une fleur, qu'elle liait dans un nœud de sa chevelure, et se montrait, ainsi parée, à Raggio, plus triomphante avec sa fleur, qu'une coquette avec une touffe de rubis. Raggio avait cessé subitement de la poursuivre à travers le labyrinthe des arbres du jardin; la gaieté du jeune homme avait fait place à de mélancoliques expressions de regard. Il contemplait Vita; puis il se recueillait en lui-même,

comme pour se rappeler, dans un passé qui n'existait pas, de vagues et mystérieux souvenirs qui ne venaient sans doute que de ses rêves. Il éprouvait un irrésistible entraînement qui le poussait vers la jeune fille, et pourtant un sentiment contraire le retenait malgré lui. Vita s'approchait alors, et divisant sur son front ses cheveux humides, laissant tomber sa tête sur une de ses épaules, et roucoulant des gammes amoureuses, elle semblait lui dire : Eh bien ! est-ce que tu es fâché! Raggio, la joue en feu, la poitrine haletante, les yeux mouillés de larmes, en proie à des sensations inconnues, prenait les mains de la jeune fille, et semblait lui demander pardon de ne plus se montrer à elle tel qu'aux premiers instants de leur entrevue; ils ne se comprenaient pas; ils échangeaient des signes et des sons, qui n'ont de valeur qu'après les longues habitudes de la vie commune. Mais, en eux, se dévoloppait, avec une prodigieuse rapidité, une passion qui n'a pas besoin de langue pour se faire intelligente; Raggio, surtout, avait oublié son jardin, ses fleurs chéries, ses oiseaux amis; il considérait Vita avec une attention muette, et ses lèvres frissonnaient. Vita prit un air sérieux et se troubla ; des larmes coulèrent sur ses joues; c'était la première fois que Raggio voyait cou-

ler des larmes, et cette vue le fit pleurer aussi. Un instinct inexplicable poussa les lèvres de Raggio vers ce visage de femme, comme pour cueillir ces perles brillantes qui argentaient cette figure déjà tant aimée; ses jambes faiblirent, parce que tout son sang refluait à sa tête; il se laissa tomber langoureusement sur le lit de gazon; Vita poussa un cri, et s'assit brusquement à côté de lui : on aurait dit qu'alarmée de son état, elle lui offrait ses consolations. Des paroles inintelligibles, mais qui tiraient un sens clair de la circonstance, s'échangèrent entre ces amants de la nature. Vita n'avait plus de larmes sur ses joues, et Raggio ne pleurait plus.....

— L'heure terrible sonne, dit le Viterbois; frère de Bolsena, prenez ce papier, vous le lirez après ma mort.

Le comte s'inclina.

L'adepte de Viterbe ouvrit aussitôt une porte secrète, entra furtivement dans le jardin, et tirant de sa ceinture un long poignard, il en frappa trois fois Vita et Raggio.

Puis il se frappa courageusement lui-même, et tomba mort sur le gazon.

Tous les adeptes accoururent sur le lieu de la catastrophe, en manifestant beaucoup de surprise, mais aucune pitié : le fanatisme ne

connaît pas la pitié. Les regards étaient tournés vers le comte de Bolsena, qui avait reçu les dernières confidences du Viterbois. — Frères, dit le comte, écoutez la lecture du billet que notre glorieux adepte martyr vient de me remettre avant de mourir. Ce papier est le diplôme de notre immortalité à tous. Écoutez :

« Mêlez quelques gouttes du sang de Vita et de Raggio au vin versé dans ma coupe de plomb, et buvez tous, en disant : *Immortalité.* »

L'horrible libation fut faite à la ronde. Ce fut un jour d'orgie, et une nuit de délirants excès. On but à Satan, on insulta Dieu, on maudit les anges. Les vieillards se montrèrent plus insolents que les jeunes adeptes, tant était grande leur joie de ressaisir la vie à ses derniers jours. Jamais plus éclatante folie ne traversa le monde; car s'il est quelque chose qui puisse atténuer l'horreur de pareilles atrocités, c'est que la raison des adeptes était aliénée, et que l'île de Bolsena ne comptait que des fous et des fanatiques furieux. Ils s'étaient endormis, triomphants, ivres d'orgueil et d'immortalité, ils se réveillèrent avec toutes les joies de la veille; le monde leur appartenait. Avant de se séparer, les adeptes résolurent de se réunir une dernière fois, afin d'adopter, en commun, un plan de vie immortelle, dans une solen-

nelle délibération. Le doyen de la société devait présider la réunion suprême; les adeptes prirent place sur leurs siéges; on attendait le président; il ne paraissait pas; il avait sans doute prolongé son sommeil; on ouvrit les rideaux de son alcôve : il était mort.

UBIQUITÉ

DE L'ANGLETERRE.

Lorsque l'Angleterre se fit protestante, elle embrassa le catholicisme de la domination; son île devint un astre qui rayonna sur les mers et les continents.

Le vers de Virgile a cessé d'avoir raison; les Bretons ne sont plus séparés du reste de l'univers; on les rencontre partout : comme le flot qui baigne Liverpool, Douvres, Brighton, est le même flot qui va couper en deux la

Nouvelle Zélande, tournoyer dans l'archipel des îles Sandwich, s'échauffer aux Philippines, ou se glacer à la baie de Baffin; les Anglais sont autorisés à se croire partout chez eux; partout ils trouvent leur compatriote l'Océan, vieille divinité ossianique qui les a endormis au berceau, qui les protége de sa ceinture, les enrichit de ses dons, les réjouit de son calme ou de sa fureur. Le positif vient ensuite en aide à l'imagination; à quelque terre lointaine et inconnue où le vent les pousse, ils ont toujours, à fond de cale, une provision de léopards, avec la devise : *Dieu et mon droit*, et ils clouent leur blason sur le premier arbre du rivage, ou sur un quartier de roc à défaut d'arbre, afin de constater l'acte de propriété; le cessionnaire est la nature; Saint-James, l'acquéreur; le notaire, Dieu. Il y a quelques années, une île sortit de la Méditerranée comme une orange; cette île n'appartenait à personne; le roi de Naples prétendit se l'adjuger, attendu qu'elle gisait dans les gouttes d'eau qui lui appartiennent : l'Angleterre intervint, en soutenant que l'île improvisée par la mer était une fille naturelle de l'île de Malte, et qu'elle rentrait ainsi de droit sous le pavillon de la métropole. On allait plaider la cause, je ne sais devant quel tribunal. Pendant que les avocats

préparaient leurs dossiers à Naples et à Londres, l'île retomba au fond de la mer. La nature se permét rarement des plaisanteries contre l'Angleterre, mais il faut convenir qu'elle les choisit bien, quand elle en fait. Ce n'était pas, au moins, que l'Angleterre se souciât de cet îlot; elle voulait seulement consacrer son droit de propriété éventuelle sur toutes les îles ou les continents que notre planète peut produire à l'avenir.

Londres est le séminaire de l'univers; l'Angleterre tient dans sa main les lignes croisées parallèles à l'équateur ou au méridien de Greenwich, comme une araignée au centre de sa toile; chaque secousse retentit à Westminster. Cook avait bien raison de se croire chez lui, lorsqu'il disait dans les eaux de Bligh : *Amis, nous passons sous la grande arche du pont de Londres;* il y avait pourtant tout le diamètre du globe entre deux. Depuis Cook, l'arche s'est singulièrement élargie. Je ne m'étonne point que le successeur de Tamerlan ait demandé à Victor Jaquemont si la France est un pays où l'on parle anglais. On s'est récrié de surprise en apprenant qu'une Anglaise fait élection de domicile sous un cèdre du Liban, et une autre dans le tombeau de Moïse, lequel n'a jamais été enterré. Le Liban est à nos portes, là n'est

pas la merveille. Parcourez en imagination le Pannipul, le Kithul, les deux versants de l'Himalâya, vous trouverez de riches Anglais, domiciliés d'étage en étage sur les montagnes, comme si ces montagnes étaient des maisons de Regent's-Street. Dans la terre de Diemen, cette vaste et orageuse solitude, il y a trois journaux où l'on fait des *Premiers-Diemen* et des sociétés savantes, où l'on travaille pour le bonheur de l'humanité polaire ; dans les villes indiennes de la Compagnie, on joue des drames indous, avec des sentences de Confucius et les incarnations de Brama ; ces drames sont tirés du théâtre indou, antérieur de quatre mille ans à Shakspeare, et traduit en anglais par M. Wilson. Vous allez à Calcutta, vous trouvez assis sur le trône du grand Mogol un Anglais, lord William Bentinck ; il a une petite maison montée sur le pied de six mille serviteurs, et d'une escorte de deux régiments, cavaliers et fantassins.

L'autre soir, aux Italiens, j'ai failli m'évanouir en voyant entrer ce même William Bentinck, qui vient de Calcutta pour entendre Lablache et Grisi. Cela nous étonne, nous, Parisiens, qui prenons des airs de Humboldt en revenant du Hâvre. Dans la naïveté de mes souvenirs, j'aimais quelquefois à me représen-

ter Otahiti, ou la nouvelle Cythère, dans sa pure et virginale atmosphère des beaux jours de Bougainville et Cook. Je suivais souvent, en esprit, ces agiles gondoles, où les amants se parlaient d'amour, avec une ceinture de pampres verts, comme nos pères de l'Éden. La nouvelle Cythère est un comptoir anglais; il y a des restaurateurs à la carte sous les ombrages d'Amathonte; on a établi un club sous le palmier de Cypris; dans les boudoirs de Gnide, on jure en anglais. A vingt-deux degrés de l'autre côté de l'équateur, dans la même mer, à Owihée, ce ne sont plus les sauvages qui poignardent les matelots de *l'Endeavour*, ce sont les matelots qui rossent les sauvages. Cook rirait bien s'il voyait la plage où il a été assassiné; on y a bâti un Vauxhall. Zône torride, zône tempérée, zône glaciale, tout climat convient aux Anglais. Deux malheureux matelots hollandais, échappés d'un naufrage dans les mers polaires du nord, gagnèrent une île en sautant de glaçons en glaçons; mourants de fatigue, ils s'assirent sur le rivage, au pied d'une croix: c'était l'île des Croix; ils lurent sur un écriteau de fer-blanc, cloué au bois, cette pompeuse phrase: *Prise de possession de l'île des Croix, au nom de Georges IV, roi d'Angleterre, de France, et de tous les pays*

situés au nord de la baie de Baffin. C'est accablant!

Les particuliers imitent les allures excentriques du gouvernement. Les voyageurs anglais sont les pensionnaires de toutes les tables d'hôte de l'univers : en France, c'est l'individu qui voyage; en Angleterre, c'est la famille. J'ai rencontré sur les paquebots de la Méditerranée un amiral anglais qui courait le monde depuis sept ans, escorté de sa maison de Peccadilly; à son départ de Londres, il n'avait que deux enfants, le voyage lui en avait donné cinq autres, nés sur cinq points différents, à Smyrne, à Constantinople, au Caire, à Venise, en pleine mer. Cet excellent amiral me racontait ses aventures domestiques avec une admirable simplicité, non pas dans l'intention vaniteuse de m'apprendre quelque chose de surprenant, mais par forme de conversation oiseuse entre passagers. Aussi les Anglais ont-ils imposé au monde entier leurs mœurs, leurs habitudes, leur cuisine; à Rome, à Naples, comme au Caire, comme à Constantinople, on trouve l'*English fashion*. Les auberges ont des enseignes anglaises et un domestique de Londres : on prend le thé partout; partout on trouve les vingt-cinq sauces ou coulis qui accompagnent les viandes anglaises; les Français sont obligés de se mettre à la

suite de leurs chers voisins : heureusement, les Français s'accommodent de tout.

Si les Anglais ne gâtent pas la cuisine, ils gâtent le paysage, et c'est un tort. Les Anglais visitent les ruines, comme ils visitent tout, avec un flegme qui pourrait passer pour de l'ignorance, si l'on ne connaissait leur amour pour les beaux-arts, eux qui les payent si bien. A Calcutta, à Bombay, à Delhy, au Diemen, à l'île des Croix, les Anglais sont convenablement placés ; mais une famille des leurs dans l'arène du Colysée, ou sur l'épine d'un cirque, dépare le monument. Un jour, j'arrivai seul, devant les temples de Poestum, afin de jouir de l'aspect de ces ruines, bien plus belles encore de leur isolement. Je trouvai dans le premier temple une famille anglaise à table sur un chapiteau ; les domestiques, la serviette sur le bras ; le Champagne au frais, dans un buisson, sans eau. Trois colonnes m'avaient dérobé la berline et le fourgon ; les chevaux mangeaient l'avoine dans une cuve de sacrifice. Je repris le chemin de Naples tout de suite ; je revins le lendemain, une autre famille avait pris la place de la première à la table du chapiteau ; on m'a dit que c'était ainsi tous les jours. Je ne m'étonne pas qu'il n'y ait plus de roses à Poestum.

M. Alberti, voyageur de Venise, me contait

un jour quelque chose de plus étonnant. Il était dans la haute Égypte, et cherchait la presqu'île Méroé, ce berceau des gymnosophistes, à ce que dit Hérodote, fabuliste et historien. Alberti n'avait pas de notions bien exactes pour découvrir cette presqu'île mystérieuse qui s'est dévoilée à Caillaud. On sait que le Nil, en descendant des hauteurs où coule le Tacaze, se replie sur lui-même, et forme ainsi cette presqu'île, où l'on trouve quarante pyramides de briques, comme celles de Saccarah ; des caisses de momie, à verres, et des scarabées sacrés. Ces trésors tentent un savant. Alberti arriva par un beau soir, sur le rivage replié du Nil ; là, il se souvint de Caillaud, et remonta le fleuve, en cherchant les quarante pyramides, comme on chercherait une aiguille tombée dans le sable du désert. Il était seul, et il se disait à lui-même : Que je suis heureux ! je vais donc fouler un sol vierge de pas humains pendant des siècles ! je vais voir le berceau des gymnosophistes, les ruines d'une ville aimée par Hérodote ! je vais contempler ces merveilles, seul ! Alberti avait avec lui cinq Arabes ; mais un savant qui voyage avec des Arabes se croit toujours seul. Il avançait donc, dans son enthousiasme italien, respirant avec délices cette atmosphère de solitude, si douce à l'âme du

voyageur. Tout à coup il aperçut, adossée au flanc d'une pyramide, une famille complète d'Anglais ; rien n'y manquait : les grooms avaient chaussé les bottes au revers luisant, les dames regardaient les pyramides, le lorgnon à la main, et s'abritaient du soleil tropical, avec leurs ombrelles de soie ; les hommes étaient en grand costume d'Opéra : ils effleuraient une caisse de momies du bout de leurs gants glacés ; deux nourrices allaitaient les enfants ; les chevaux mangeaient ça et là le peu d'herbe qu'avaient laissé les gymnosophistes. C'était un tableau d'Hyde-Parck encadré dans la presqu'île de Méroé. Alberti rentra au désert bien abattu.

Un jour viendra, peut-être, où le voyageur ira visiter l'Angleterre pour ne pas rencontrer d'Anglais.

COMME ON S'INSTRUIT

EN VOYAGEANT.

Le *Sully* revenait de Naples, et entrait en rade de Livourne; la mer, qui avait été mauvaise depuis *Môle* de Gaëte, s'était radoucie au lever du soleil. Tous les passagers garnissaient le pont, pour admirer la ville italienne, la plage unie et basse qui court vers la tour de *San-Pietro-Agrado*, les montagnes lointaines de la Toscane et les hauteurs de *Montenero*.

Trois voyageurs, plus indolents ou plus fatigués que les autres, sans doute, n'avaient pas encore quitté le lit étroit de leur cabine; celui qui écrit ces lignes était du nombre; les deux autres ne lui étaient connus que par le numéro de leur couchette; le garçon du paquebot ne les appelait d'ailleurs que N. 1 et N. 2.

Ces deux messieurs, remis du mal de mer, s'estimaient fort heureux d'avoir recouvert l'usage de la parole, et ils échangeaient de leurs couches superposées, une foule de réflexions, beaucoup plus amusantes pour moi que le spectacle de Livourne et de la mer.

N. 1. Croyez-vous que nous séjournerons à Livourne ?

N. 2..... Mais..... vingt-quatre heures, je crois.....

N. 1. Connaissez-vous Livourne?

N. 2. Oui..... j'y ai fait quelques affaires; nous avons une maison à Livourne.

N. 1. Ah ! je dois la connaître cette maison... je connais toute la place.

N. 2. Vous faites des affaires avec Livourne?

N. 1. Un peu.... nous faisons des vins..... Il y a deux heures que j'ai demandé un verre de madère..... garçon !

N. 2. Et moi une orange.... les garçons arrangent les colis sur le pont.....

N. 1. Nous arriverons à Marseille après demain, à dix heures.....

N. 2. Dix, onze heures, oui.... Vous venez de Naples, vous ?

N. 1. Oui.....

N. 2. Moi, j'ai pris le bateau à Civita-Vecchia; je viens de Rome....

N. 1. Êtes-vous content de votre tournée à Rome?

N. 2. Comme ça..... on m'a donné quelques commissions ; j'ai vendu quelques pièces de Bordeaux.... une misère.....Rome est une mauvaise place.

N. 1. Je me suis bien ennuyé, moi, à Rome ; je n'ai pas fait un denier d'affaires.....

N. 2. Où logiez-vous ?

N. 1. A la *Torretta*, près Saint-Augustin. Et vous ?

N. 2. A la *Locanda* de Luigi, rue des Marchands-de-Chapelets.

N. 1. Ah ! tout près Saint-Pierre.

N. 2. Oui, il n'y a que le pont de..... de..... Comment appelez-vous ce pont?

N. 1. Je sais, je sais, un pont..... sur la rivière..... le pont, où il y a des anges de marbre.....

N. 2. Justement; je n'avais que ce pont à traverser... j'allais tous les jours à Saint-Pierre.

N. 1. C'est tout ce qu'il y a de plus beau à Rome..... Avez-vous vu les anges du bénitier?

N. 2. Tous les jours; des anges grands comme vous, avec des doigts comme mes poings....

N. 1. Avez-vous vu les lions du tombeau de... du pape... d'un pape?...

N. 2. Ces lions! je leur ai mis ma main dans la gueule cent fois.

N. 1. Quels lions?

N. 2. Oh!

N. 1. Et la mort?...

N. 2. Quelle mort?

N. 1. La mort du tombeau, là-bas, de l'autre côté, à gauche, par-dessus les orgues...

N. 2. Ah! la mort qui est dorée... vingt fois je l'ai vue... et la statue de femme... vous savez... cette femme que les Anglais...

N. 1. Sainte Véronique?...

N. 2. Non... Ah! çà! sainte Véronique est celle qui a un mouchoir à la main?...

N. 1. Un mouchoir comme un drapeau blanc?....

N. 2. Oui, je vous parle d'une femme couchée, derrière le maître-autel...

N. 1. Ah! j'y suis; on lui a mis une chemise de tôle, à cause des Anglais; le sacristain vous

ôte la tôle pour une pièce de vingt-quatre sous....

N. 2. Je n'ai donné que quinze sous, moi...

N. 1. On donne ce qu'on veut... Ah! comment trouvez-vous ces Anglais?

N. 2. Si j'étais le pape, je leur dirais : Ou conduisez-vous comme il faut dans mon église, ou bien, sortez... Je ne puis pas souffrir les Anglais, moi.

N. 1. Ah! ils ont fait bien du mal à la France!

Sur ces débris Albion nous défie,
Mais le destin et les flots sont changeants.

N. 2. Où mangiez-vous à Rome?

N. 1. Je mangeais... Comment appelez-vous cette rue où il y a un ours peint?

N. 2. La rue de l'Ours.

N. 1. Justement..... je mangeais rue de l'Ours, chez Constantini : on y est bien. Avec deux pauls nous avions la soupe au parmesan, des lentilles, de la morue aux herbes, un civet de bon lièvre....

N. 2. Ah! le lièvre est bon à Rome!...

N. 1. Des épinards, une cuisse de poulet et de la pâtisserie.... Vingt-deux sous; un petit vin aigre, mais bon.

N. 2. Moi, je mangeais chez Gippini, sur la place Vendôme.

N. 1. A Paris?

N. 2. Non, à Rome; nous appelions place Vendôme, cette place où l'on prend les lettres, poste restante...

N. 1. Ah! où il y a une colonne comme celle de chez nous...

N. 2. C'est-à-dire qu'elle est en marbre, et la nôtre en bronze; rien que ça...

N. 1. Oui; eh bien! le soir, elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Je la voyais tous les soirs, en sortant du café du Lys-d'Or, au coin, vous savez....

N. 2. Je vois ça d'ici, au coin du Cours, près Merle, le libraire...

N. 1. Tiens, vous avez connu Merle?

N. 2. Beaucoup; c'est un bon enfant.

N. 1. Oui; un Français...

N. 2. Eh! il s'appelle Merle!

N. 1. Que de farces nous avons faites ensemble!....

N. 2. Ah!

N. 1. Comment appelez-vous ce village, à trois ou quatre lieues de Rome?... ce village... j'ai son nom sur les lèvres... On passe devant ce grand édifice...

N. 2. Le Capitole...

N. 1. Non.... oui; on passe bien devant le Capitole, mais après, vous descendez.... Cela me rappelle que j'ai oublié de prendre les commissions de M. Asquier....

N. 2. Je connais beaucoup M. Asquier; il demeure près cette belle place, où il y a l'escalier de marbre, la fontaine qui est faite comme une barque...

N. 1. Oui, oui, près le séminaire de la Propagande... Je lui écrirai de Livourne, à M. Asquier... Après, vous descendez sur un long chemin; il y a des arcs-de-triomphe...

N. 2. Il y en a deux.

N. 1. Plus que ça....

N. 2. Je n'en ai vu que deux... ou trois, tout au plus.

N. 1. Mettez quatre...

N. 2. Je ne crois pas... Attendez, nous pouvons les compter.... Un en descendant du Capitole; un, en voilà un. Un autre près de cette église...

N. 1. Ça ne fait rien... trois ou quatre... Vous avez devant vous cet édifice où les chrétiens se battaient avec les rhinocéros....

N. 2. En bien comptant, il y en a quatre; nous oublions celui de là-bas, là-bas, où il y a des tas de briques...

N. 1. Oui, il y en a quatre..... Quand vous

avez passé devant ce théâtre païen, vous prenez le grand chemin à gauche...

N. 2. J'y suis; il y a de la poussière...

N. 1. Beaucoup de poussière... Marchez toujours; vous trouvez une église avec un obélisque de Luxor...

N. 2. Et l'escalier qu'on monte à genoux.... l'avez-vous monté, cet escalier?

N. 1. Non... passez encore; suivez la route, marchez toujours; vous sortez de la ville..... bien... marchez encore..... bon.... Vous trouvez un village; comment appelez-vous ce village?

N. 2. Attendez...

N. 1. Il y a une fête le jour de Pâques....

N. 2. Je sais, je sais.... on danse... avec des orangers... et des pins...

N. 1. Beaucoup de pins; vous connaissez l'endroit... eh bien! c'est là où nous avons déjeuné avec Merle, le libraire; on nous donna du lait et de l'agneau pascal; avec trente-trois sous, nous avons fait un déjeûner de dieux. Trois pauls.

N. 2. J'entends remuer là-dessus; la douane arrive...

N. 1. Où descendez-vous à Livourne?

N. 2. A la *Quercia reale*.

N. 1. Moi à l'*Aigle noir*, près le canal.

N. 2. Vous n'êtes pas tenté d'aller faire une petite course jusqu'à Pise?

N. 1. Je connais Pise.

N. 2. Moi, aussi... la *Torre torta*.

N. 1. Ah! superbe!... C'est un tremblement de terre qui l'a courbée cette tour.

N. 2. Connaissez-vous Florence?

N. 1. Oui... ville triste.

N. 2. Très-triste.... Avez-vous vu tailler la pierre dure à Florence?

N. 1. Parbleu! cent fois; c'est bien beau! Connaissez-vous la fabrique de porcelaine?

N. 2. Sans doute; on y travaille très-bien.

N. 1. Comment appelez-vous ce village où l'on fait les chapeaux de paille?

N. 2. Attendez, oui, je sais; un joli village, avec une fontaine... Nous y avons déjeuné.... Une grande auberge... avec des poules... Comment diable s'appelle ce village?...

N. 1. Enfin, le nom n'y fait rien.... je crois que c'est Boboli...

N. 2. Oui... non... un mot comme ça...

N. 1. Boboli, oui, oui, Boboli; ce sont les paysannes de Boboli qui font les chapeaux de paille; elles ont des doigts fins comme des fuseaux.

N. 2. Et elles gagnent deux, trois, quatre francs par jour; il y en a de fort jolies.

N. 1. Comment donc! de très-jolies; les femmes sont bien, généralement, en Italie; aimez-vous les Napolitaines?

N. 2. Les Napolitaines... elles ont de beaux yeux, mais elles sont maigres, avec une peau brune...

N. 1. Oui, mais quelles femmes!

N. 2. Ah!

N. 1. Des démons!

N. 2. On s'amuse bien à Naples.

N. 1. Oui, assez; il y fait bien chaud.

N. 2. En été surtout.

N. 1. Au mois d'août.

N. 2. Êtes-vous monté au Vésuve?

N. 1. Une fois, une seule fois... j'y pris un rhume épouvantable; il faisait un vent, un vent, ah!... je restai quinze jours au lit de l'affaire; on me saigna.

N. 2. Moi, je n'ai jamais eu le temps d'y monter... Ah! si! un jour, avec trois ou quatre amis, nous avions fait une partie de campagne au Vésuve; c'était un dimanche; voilà que mon correspondant me fait dire de passer au comptoir pour régler un compte de cordes de Naples; il y avait eu une erreur; nous étions en différence de trente-cinq écus... Ma foi! je dis, trente-cinq écus, c'est bon à gagner, et ce n'est pas bon à perdre. Je fus chez mon corres-

pondant, qui demeure rue Saint-Philippe, devant l'église, une vilaine église; vous la connaissez?...

N. 1. Oui; oh! les églises ne sont pas belles à Naples... excepté celle où l'on fait le miracle de ce saint, vous savez?...

N. 2. Saint Février.

N. 1. Justement! quelle bêtise! On vous a raconté l'histoire de ce général français qui entra, et leur dit : Canaille...

N. 2. Oui, oui... Ah! çà.... qu'est-ce que je disais donc, avant cela?....

N. 1. Vous parliez du sang de ce saint...

N. 2. Non, non... oui, pour revenir, j'allai chez mon correspondant. Attendez, je vais vous dire son nom... C'est un Livournais... Micali! Micali; il a une jolie femme, le coquin! une brune, avec des yeux grands comme ça....

N. 1. Et vous... eh?...

N. 2. Oh! non, non!... Elle me faisait bien des mines quand j'arrivais chez elle; quelquefois elle me disait : *Non c'è Micali, non c'è Micali;* vous comprenez?

N. 1. Tiens, parfaitement. J'ai gardé deux ans un maître d'italien, à Paris; trois francs le cachet.

N. 2. Moi, je n'ai jamais appris... Je ne le parle cependant pas, je ne le parle pas comme

le français, mais je me fais comprendre.

N. 1. C'est une langue si aisée.

N. 2. Mais je ne dis pas cela; aisée, quand on sait l'espagnol.

N. 1. Oh! c'est presque la même chose; *Senor*, en espagnol; en italien, *Signor*.

N. 2. Moi, je connais l'espagnol d'enfance; ma mère était de Bayonne, et mon père de Perpignan... M. Micali me dit : Eh bien! si nous avons fait une erreur, nous la réparerons : au fond, c'est un honnête homme... Nous prîmes la plume, et nous chiffrâmes... Un compte de trois ans, monsieur!

N. 1. Ah! il ne faut pas laisser vieillir les comptes!

N. 2. Je sais bien; mais que voulez-vous!... Bref, nous arrangeâmes pour trente-deux écus... Je perdis seize ou dix-sept francs... Tiens, je me souviens que nous fûmes voir cette fameuse grotte des chiens, ce jour-là; je payai la voiture.

N. 1. Ah! vous avez vu la grotte des chiens?

N. 2. Parbleu! oui. J'ai pour principe, en voyage, de tout voir... Ah! cette grotte!

N. 1. Vous aviez un chien?

N. 2. Oui, le chien de l'auberge, *Flora*, une belle chienne. Elle fut à l'agonie.

N. 1. Elle ne mourut pas?

N. 2. Grâce à moi; mais elle souffrit, la pauvre bête; ah!

N. 1. Le nôtre est mort sur la place. Un beau chien, *Pluto*... Ah çà! connaît-on pourquoi cette grotte fait mourir les chiens?

N. 2. Oui; ça s'explique facilement... Voyez-vous : il y a dans la grotte... C'est un médecin qui m'a expliqué cela, M. Vascagli, un jeune homme qui fait bien ses affaires à Naples; il gagne de douze à quinze mille francs par an : c'est comme le double à Paris. Il y a dans la grotte un air volcanique, une vapeur qui étouffe les hommes. Maintenant, approchez un chien.... M. Vascagli nous disait.... Il parle français comme vous et moi. Son père était au service des Français, pendant le règne de Murat. Il nous disait donc, le fils...

N. 1. Ah! voici la douane!... elle monte à bord. J'entends la voix du capitaine; nous allons débarquer... Pressons-nous un peu, on va faire l'appel... Dites-moi, où mangez-vous à Livourne?

N. 2. *Al Giardinetto.*

N. 1. Je connais... dans la grande rue... il y a une treille et un jardin... à droite; on y est bien. Où prenez-vous d'habitude votre café?

N. 2. Au café Américain... première rue, à droite, vous savez... une tasse, deux sous!...

Montons, montons sur le pont : j'entends le capitaine qui se dispute avec la santé.

N. 1. Cette santé nous tourmente bien en Italie depuis quelque temps.

N. 2. Ah! mon Dieu! il faut être fou pour voyager.

N. 1. Ou bien être forcé par ses affaires, comme nous.

N. 2. Oh! les affaires avant tout. Moi, je voyage encore deux ans, non, trois ans, et après je me retire dans le Puy-de-Dôme, pour faire l'éducation de mes enfants.

N. 1. Montons; le garçon appelle nos numéros.

LA NORMA

AU CARLO-FELICE.

Le *Sully* rentrait en France, venant de Naples; il y avait à bord cent trente passagers, les trois quarts Anglais, selon l'usage; la mer n'avait pas été bonne depuis Gaëte; nous avions fait à Civita-Vecchia trois jours de relâche; nous en étions partis avec une tempête, parce qu'un paquebot a d'impérieuses échéances à subir; il faut qu'il arrive à tout prix au jour

de décade révolue. La vapeur a été inventée pour cela. Nous étions en retard extraordinaire, et le capitaine Armand disait qu'il lui était impossible de toucher à Gênes, ce qui jetait la société voyageuse dans une sorte de tristesse; Gênes est une ville qu'on veut toujours revoir.

La mer s'était calmée; le golfe de Gênes où nous entrions était uni comme un miroir; la matinée annonçait un jour magnifique; voyageurs et voyageuses montèrent sur le pont pour jouir après la tourmente; on couvrit de fleurs la dunette; on déploya la tente sur le pont; la brise de terre rendit à nos dames le courage, la fraîcheur et l'appétit; la conversation s'anima; elle roulait sur cette Italie que nous quittions, et où chacun de nous avait laissé des amis nouveaux, des souvenirs tout frais, et tant de reconnaissance pour tant d'émotions qui nous vibraient encore au cœur. On parla musique, surtout, on parla de la *Rosmonda d'Inghilterre* de Donizetti, l'opéra de la dernière saison à Florence; on parla de la jeune et mélodieuse Persiani, la digne fille de Tacchinardi; mais par-dessus tout de l'opéra de Bellini, la *Norma;* quelques-uns d'entre nous l'avaient vue; mais tous, nous avions entendu dans le monde, à Naples, à Rome, à Florence, à Bologne, les morceaux favoris de l'œuvre à la mode. Il n'est

pas une Italienne du bon ton qui ne chantât la cavatine de *Casta Diva,* soit pour sa jouissance égoïste, soit pour les plaisirs du salon; on savait que la *Norma* se jouait à Gênes; il y aurait eu bien du bonheur de descendre à terre, ce jour-là, de s'asseoir au *Carlo-Felice,* de donner à ses loges un public supplémentaire tombé du *Sully,* et de rapporter en France les derniers chants de la prêtresse des Druides. Gênes était en face de nous; le paquebot courait déjà devant son faubourg, qui se déroule, comme un admirable décor d'Opéra, entres les rives du golfe et la bordure des Apennins.

A neuf heures, nous étions au port. La superbe ville nageait dans la lumière vaporeuse d'un matin de printemps; tous les clochers sonnaient des messes, tous les couvents, étagés sur les montagnes, chantaient leurs offices au milieu des villas amoureuses encore endormies; les fumées du chantier s'élevaient sur le môle, et flottaient comme des nuages d'azur entre les cordages des vaisseaux; le *Sully* animait la tristesse du port génois, en l'agitant des derniers battements de ses puissantes ailes, en le couvrant de son magnifique drapeau tricolore, que le vent des Apennins avait reconnu.

Le capitaine se jeta dans un canot, et nous promit un prompt retour ; notre sort allait se

décider dans les bureaux de l'administration; nous allions bientôt savoir s'il fallait continuer notre route sans avoir baisé le pavé de la *strada Balbi,* ou si la prochaine nuit nous donnerait le doux sommeil de l'hôtellerie génoise, après les voluptés de la *Norma.*

Attente d'une heure! Les passagers couvraient le pont; tous les yeux étaient tournés vers l'escalier de la fontaine de Saint-Christophe, pour épier le premier élan du canot qui devait nous ramener le capitaine avec ou sans la *Norma.* Les Anglais faisaient des paris.

Enfin le bienheureux canot prit la direction du *Sully;* nous cherchions à deviner dans la pose du capitaine la nature du message dont il était porteur. L'impatience se perdait en conjectures. Il a les bras croisés, mauvais signe! — Non, c'est preuve de satisfaction! — Il est sérieux. — Les capitaines sont toujours sérieux. — Le canot de la douane ne le suit pas. — Cela ne prouve rien. — Cela prouve que nous ne descendons pas à terre. — Voilà le canot de la douane! — C'est un bateau pêcheur. — Je reconnais le préposé à sa bandoulière.

— Non, c'est un douanier qui va visiter ce trois-mâts.

— Que voyez-vous, monsieur, avec votre lorgnette?

— Rien du tout.

— Tout est perdu ! le capitaine a fait signe au timonier que nous partions.

Le capitaine était impassible ; il monta gravement l'échelle du *Sully*. On se précipita autour de lui, comme autour d'un général, le matin d'une bataille ; un grand silence se fit. Le capitaine, debout sur un banc, dit d'une voix tonnante : *Messieurs*, (tous les cœurs palpitèrent) *messieurs, nous passons la journée à Gênes, et ce soir, je vous invite tous à la Norma*

Dix salves d'applaudissements couvrirent cette proclamation, la plus belle qui ait retenti en Ligurie, depuis le passage de Masséna. On porta le capitaine en triomphe de la poupe à la proue ; des dames se permirent même de l'embrasser, dans leur enthousiasme pour les Druides. En un instant, le *Sully* fut entouré de canots, comme le vaisseau de Robinson ; chaque passager s'y laissait tomber avec tant de rapidité, qu'on eût dit que le *Carlo-Felice* ouvrait ses bureaux à dix heures du matin. La colonie voyageuse inonda bientôt la solitaire *strada Balbi;* on courut au *cartello;* là étaient écrits, en lettres colossales, ces mots : *Oggi, alle otto : la Norma del maestro Bellini.* Les Anglais prirent leur dictionnaire de poche, et firent une version.

Tous les passagers furent exacts au rendez-vous du *cartello;* le *Sully* avait transbordé sa colonie devant le péristyle du *Carlo-Felice;* en tête rayonnait la figure méridionale du capitaine; il était digne de prendre part à la fête italienne; il adore la musique avec toute la passion délirante et fougueuse d'un Marseillais.

Le *Carlo-Felice* est le plus beau théâtre de l'Italie, après le *San-Carlo* de Naples et *la Scala* de Milan. Ce n'est pas un théâtre provisoire comme on en bâtit quelquefois chez nous pour le drame et l'opéra; provisoire qui, d'ailleurs, est éternel. Six colonnes cannelées de marbre blanc parent son péristyle; il est entouré de galeries à arcades de granit d'un style sévère; les murs n'ont d'autre ornement que des bas-reliefs isolés sur la frise, et représentant des jeux antiques, des courses de chars. L'ensemble du monument est si grandiose, que des yeux exercés peuvent seuls en saisir les fautes assez nombreuses de détail. L'intérieur est admirable de majestueuse simplicité; c'est bien là un salle de drame lyrique : point de colonnes, point d'angles, point de frises, point de corniches; rien de heurté, de saillant, de contourné, rien de ce qui peut briser, égarer, fausser les sons de l'orchestre et de la voix.

La musique court dans l'immense ellipse, sans trouver en route une feuille d'acanthe qui la gêne. Six rangs superposés de loges s'arrondissent gracieusement, avec les contours les plus purs et les plus déliés. La scène est aussi vaste que celle de notre Opéra; on la dirait pavée de marbre, tant elle est travaillée avec le génie de la solidité. Les décors peuvent remonter sans se replier, tout d'une pièce, aux voûtes supérieures. Les escaliers de communication, les corridors, les vomitoires, sont dans les larges et belles proportions antiques ; le foyer est délicieux; il sert souvent de salle d'harmonie et de bal. Toutes les loges ont, du côté opposé du corridor, leurs cabinets de toilette ou de conversation : ce sont les antichambres des loges. Le rideau d'avant-scène n'irait pas à notre goût, ce qui n'empêche qu'il ne soit fort gracieux et fort amusant sous l'ennui de l'entr'acte. *Vert-Vert* et *l'Entr'acte* n'ont pas encore traversé le golfe de Gênes : ce rideau en tient momentanément lieu. C'est un tableau d'une dimension prodigieuse représentant l'églogue de Silène. Le vieillard chante ses hymnes divins dans une riante forêt d'Arcadie, et il a pour auditoire un cortége de nymphes, de faunes, de satyres, d'égipans et de bergers. La bucolique latine ne pouvait être

traduite avec plus de charme, de fraîcheur et d'imagination.

Ce rideau se leva, et découvrit une magnifique décoration représentant la forêt sacrée d'Erminsul. Les Italiens excellent dans les décors. Le célèbre San-Quirico a fondé une école qui possède ses secrets d'optique, de perspective, d'effets de tons et de couleurs. La *Norma* commençait; les Druides chantaient un chœur sous l'arbre du gui de l'an neuf; c'est un chœur ravissant d'expression religieuse. Toujours Bellini vous saisit dès les premières notes, vous place sur une escarpolette musicale, et vous balance avec tant de voluptueux abandon, qu'on se laisse aller aux ondulations de cette gracieuse mélodie, comme aux vagues molles du golfe voisin. Aucune secousse ne fait bondir l'orchestre; c'est un fleuve de notes limpides, d'accords suaves, qui coule avec un divin murmure de voix aériennes et de timbre d'or. Bellini donne à la volupté une teinte de mélancolie, à la douleur un parfum de sérénité; on a des larmes pour ses larmes, et encore des larmes pour ses joies. Ce soir-là, je descendais d'un bâtiment; j'avais à l'épiderme du cœur le froissement du roulis, et ce malaise qu'on rapporte toujours de la mer. Quel baume qu'un pareille musique pour les orga-

nisations nerveuses qui ont adopté les musiciens pour leurs médecins ! Le balancement de la céleste harmonie me fit oublier la tribulation du tangage : c'était la gondole vénitienne après les secousses de la berline des Apennins.

A peine l'ai-je entrevue, *la Norma*. Je n'ai pu que l'embrasser au vol, dans un relais de voyage; mais la verrais-je cent fois, comme j'ai vu *Robert*, jamais les impressions qui m'attendent n'égaleront, toutes ensemble, les délices de cette première représentation au *Carlo-Felice*. Madame Schütz jouait la *Norma ;* je l'avais entendue à l'Odéon et, je crois aussi, aux Italiens, sous le règne de Pasta. Depuis, elle a bien grandi de talent ; c'est une âme pleine d'intelligence et de feu : sa belle voix est bien posée, bien fraîche, sûre de tous ses effets dans ses élans d'audace. Elle ravit le théâtre avec la touchante cavatine, *Casta Diva !* Les loges même avaient fait silence ; au parterre, toutes les poitrines s'inclinaient en avant vers l'actrice qui chantait; par intervalles, il s'en exhalait un vaporeux murmure d'admiration impatiente. Le chant fini, l'enthousiasme italien éclata sous toutes les formes d'expression ; il y eut des cris d'extase, des soupirs étouffés, des roucoulements de joie, des prières d'actions de grâce à mains jointes, des tonnerres sans fin d'applaudisse-

ments. C'était un faisceau de reconnaissance que le parterre envoyait à Bellini, à l'actrice, à l'orchestre. Heureux le peuple qui se donne de telles émotions! L'hymne de guerre, chanté ensuite par les Druides, me parut d'une facture originale, et surtout inattendue : le cri *guerra! guerra!* que je lisais sur le *libretto*, m'annonçait une explosion terrible, un fracas précipité d'instruments et de voix, une sorte de *Marseillaise* druidique : il n'en est point ainsi : c'est un chant de guerre empreint d'une harmonie sauvage qui court avec une certaine légèreté d'accords, et ne donne ni secousses brusques, ni entraînement. Bellini a réservé tous les trésors de l'excitation pour le trio final du premier acte; là, l'escarpolette se brise, et l'orchestre vous lance à cent pieds du sol. C'est une situation parfaitement amenée : c'est Pollion qui se trouve placé entre deux amantes rivales, Adalgisa et Norma. Le trio éclate comme un volcan; la jalousie, l'amour, le désespoir, se serrent, se heurtent, se déchirent, et bondissent avec une furie de passion, qui s'affadirait sous des mots que la seule langue de l'orchestre peut parler. Je ne connais que le trio de *Robert* et celui de *Guillaume Tell* qui n'aient rien à redouter au parallèle du trio de la *Norma*, si toutefois le final divin de *Robert* peut être comparé à quel-

que chose. Un jour, le parterre des Italiens sera sans doute appelé à entendre le chef-d'œuvre de Bellini ; il se lèvera spontanément d'enthousiasme pour saluer ce trio sublime; le duo d'*I Puritani* n'en est que le reflet.

Des chœurs ravissants, de beaux duos, de délicieux morceaux d'ensemble, tout cela, magnifiquement accompagné d'une délicieuse orchestration, vous amène d'extase en extase à la péripétie. Cette scène finale est la même que la grande scène du second acte de *la Vestale :* c'est une prêtresse coupable, condamnée et voilée de noir; le grand-prêtre, seulement, n'est pas farouche comme le ministre de Vesta ; les chœurs sacerdotaux ne rugissent pas l'anathème : ce sont des effets tout différents. On n'est pas frappé de terreur, on s'abandonne à une pitié douce ; on pleure ; le théâtre entier pleure ; je n'ai jamais vu plus d'attendrissement devant une catastrophe dramatique ; et il n'y a pas de sang, de poignard, de poison, de cris d'agonie : ce sont des scènes simples et pathétiques que l'orchestre accompagne en pleurant, avec des notes créées pour Norma ; c'est un mélancolique et déchirant *dies iræ* dont tous les accords brisent l'âme, mouillent les yeux, brûlent le visage d'émotion. Dans ce flot d'harmonie dolente éclate par intervalle

une plainte sublime qui tinte et meurt comme un son de glas, et mêle ses dernières vibrations au funèbre chœur des Druides. Une désolation calme et religieuse environne cette scène, comme un crêpe diaphane semé de quelques fleurs. Le pardon est à côté du crime, la grâce à côté de la mort, le baume consolant à côté du désespoir. Ainsi s'éteint le drame, ainsi Norma tombe aux genoux du prêtre paternel, au milieu d'une plaintive atmosphère de deuil. Quand le rideau descend, tous les visages sont humides; on regarde avec tristesse l'orchestre muet; on écoute encore les chants expirés; l'âme est tant émue, que les mains oublient d'applaudir.

Quel souvenir de rêve le lendemain, lorsqu'appuyé sur le balcon du *Sully*, on aperçoit les côtes de France, la tête toute pleine encore des lamentations de *Norma!*

FIN.

TABLE.

L'Ame Transmise.
— I. Un jour de noces 7
— II. Transition. 32
— III. A Rome 47
— IV. Salvator Rosa. 67
— V. La Chartreuse Saint Martin. 78
— VI. Le Tombeau. 100
Herculanum 111

Variétés.

Van-Dyck au palais Brignole. 131
Chapitre des Albums 161
Antonio Gasperoni. 184
Les Adeptes de l'immortalité. 205
Ubiquité de l'Angleterre 231
Comme on s'instruit en voyageant 241
La Norma au Carlo-Felice 255

Gasparon
La Norma - di Bellini

the